



ISRAËL
Nouvel attentat dans le Nord : 17 morts p. 4

11 SEPTEMBRE
FBI et CIA sur le gril p. 3
et notre éditorial p. 17

ESPAGNE
Pays basque : Batasuna bientôt interdit ? p. 4

EN ILE-DE-FRANCE
aden
Tout le cinéma et les sorties

JOSPIN, L'ENQUÊTE
Confidences d'anciens ministres p. 15

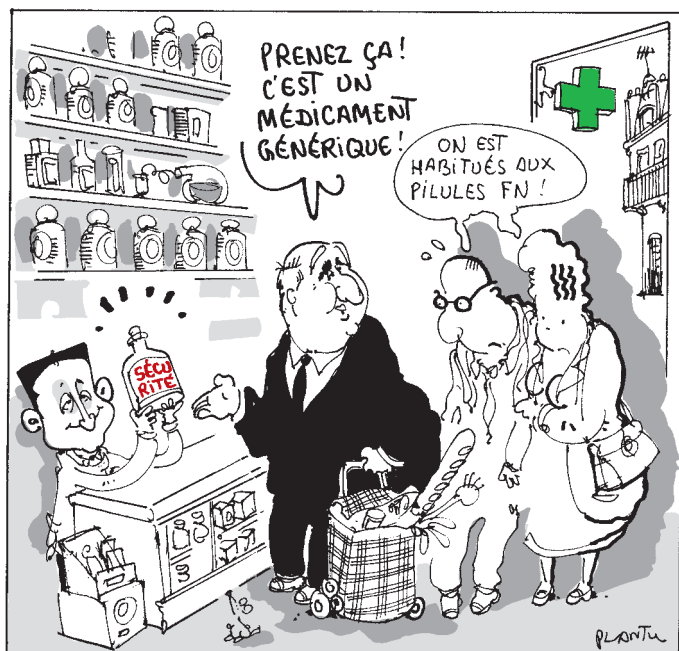
NUCLÉAIRE
Le choix finlandais p. 20

PSYCHIATRIE
Le comité d'éthique et la neurochirurgie p. 27

International.....	2	Communication.....	23
Union européenne...	6	Marchés.....	24
France.....	7	Carnet.....	26
Société.....	12	Aujourd'hui.....	27
Régions.....	14	Météorologie.....	31
Horizons.....	15	Jeux.....	31
Kiosque.....	16	Annonces-Immobilier	32
Abonnements.....	16	Culture.....	33
Entreprises.....	20	Radio-Télévision.....	37

Les médecins obtiennent la consultation à 20 euros

APRÈS sept mois de conflit, les médecins libéraux ont obtenu gain de cause sur leur principale revendication : la revalorisation du tarif de la consultation des généralistes. Peu après 6 heures, mercredi matin 5 juin, la Caisse nationale d'assurance-maladie (CNAM) et les organisations de médecins ont annoncé qu'elles étaient parvenues à un accord après treize heures de négociation. Cet accord revalorise la consultation médicale à 20 euros et, avec une application progressive, la visite à 30 euros. En contrepartie, les médecins prennent un engagement de « bonnes pratiques », c'est-à-dire, selon Jean-Marie Spaeth, président de la CNAM, de « prescrire massivement les médicaments en molécules ou en génériques ». L'accord est signé par la Confédération des syndicats médicaux français, le Syndicat des médecins libéraux et MG France. Présente aux négociations, la coordination des médecins libéraux va soumet-



tre au vote de ses assemblées générales l'accord qu'un de ses représentants a jugé « positif ». L'accord prévoit l'arrêt des procédures engagées contre les médecins ayant pratiqué la consultation à 20 euros, tandis que les syndicats de médecins se préparent à arrêter leur grève des gardes. Le ministre de la santé, Jean-François Mattei, a salué, dans un communiqué, un accord « nécessaire » qui « répond à une revendication légitime des médecins ». Il y voit « un succès du dialogue social et de la volonté politique ». Pour le PS, Jean Glavany a critiqué « le caractère électoraliste » de l'accord, soulignant la hausse de 17 % de la consultation : « Je connais bien des salariés qui aimeraient avoir des augmentations comme ça ». M. Glavany s'en est pris à l'attitude « politicienne » des syndicats de médecins qui avaient refusé de négocier avec le gouvernement de Lionel Jospin.

Lire page 7

Lire pages 8 à 11, 14 et 33

Inde-Pakistan, dialogue bloqué

L'INDE et le Pakistan, en conflit à propos du Cachemire, ont campé, mardi 4 juin, chacun sur ses positions à la conférence sur les interactions et les mesures de confiance en Asie (CICA) réunie à Almaty au Kazakhstan. Le premier ministre indien et le président pakistanais étaient sur place, mais ils ne se sont pas rencontrés. Atal Behari Vajpayee a estimé que l'atmosphère était « peu propice » pour des pourparlers, estimant toujours que le Pakistan doit au préalable agir pour mettre un terme au « terrorisme transfrontalier » des

infiltrations islamistes au Cachemire. Il a toutefois proposé la création de « patrouilles conjointes » à la frontière. De son côté, Pervez Moucharraf a rejeté toute responsabilité et s'est dit ouvert à un dialogue sans condition. Le président russe Vladimir Poutine, qui a rencontré les deux dirigeants, dit avoir décelé un espoir d'éviter la guerre et de parvenir à un règlement pacifique du conflit. Donald Rumsfeld, secrétaire d'Etat américain à la défense, doit se rendre dans la région. Il est précédé par le numéro deux du département d'Etat.

► L'échec de la conférence de paix et les risques d'une nouvelle guerre

► Les médiations russe et américaine

► Ceux qui ont armé les belligérants

Lire page 2

Perben : juges de paix et centres pour mineurs

LE NOUVEAU garde des sceaux, Dominique Perben, a présenté, mercredi 5 juin au conseil des ministres, les grandes lignes de son avant-projet de loi de programmation pour la justice. Six milliards d'euros y seront consacrés, sur cinq ans. Il devait annoncer des recrutements de magistrats, greffiers, assistants de justice et surveillants de prison. La lutte contre l'insécurité se traduit par la décision de remettre en place

des structures fermées pour les mineurs délinquants. L'ordonnance de 1945 sur l'enfance délinquante serait ainsi « retouchée » sans que ses fondements soient remis en cause. La création de « juges de paix » répondrait au souci, exprimé par Jacques Chirac pendant sa campagne, d'installer une justice de proximité « plus proche, humaine et plus accessible ».

Lire page 12

Cédric, myopathe et tétraplégique, passe son BTS avec ses yeux

A LA SEULE FORCE de son regard, Cédric va passer, vendredi 7 juin, la dernière épreuve du BTS d'informatique de gestion. Atteint de myopatie, ce jeune homme de 25 ans est tétraplégique. Une trachéotomie rend son élocution difficile. C'est donc son regard qui lui a permis, depuis un an et demi, de recouvrer un peu d'autonomie, par l'intermédiaire de Visioboard. Cette technologie permet de commander un ordinateur grâce à un système de caméras centré sur l'œil de l'utilisateur. Cédric a besoin d'un tiers pour allumer l'ordinateur et lui retirer ses lunettes. Ensuite, la machine devient son alter ego. D'un mouvement oculaire, il déplace sur l'écran une souris virtuelle et « clique » en conservant sa pupille fixe pendant une fraction de seconde.

Quand il est choisi en décembre 2000 par l'association Delta 7, pour expérimenter le système développé depuis plusieurs années avec l'Inserm et Metrovision, une PME française, Cédric redouble sa première année de BTS. La maladie a encore progressé, l'écriture avec un

clavier n'est plus possible. L'étudiant est assisté d'un auxiliaire de vie, Rémy, auquel il dicte ses devoirs. L'arrivée de Visioboard va changer sa vie. Pendant les vacances de Noël, il familiarise ses yeux avec ce nouvel outil. Puis enchaîne par un stage d'un mois chez Microsoft, partenaire de l'opération. « Je me suis senti plus intégré parce que j'étais autonome dans mon travail. Je n'avais plus besoin d'avoir quelqu'un en permanence à côté de moi », dit Cédric. Dans la foulée, il rédige seul son rapport de stage. Signe après signe. Un logiciel d'écriture intelligente « facilite un peu la tâche : l'ordinateur propose une série de mots commençant par les deux ou trois lettres que Cédric vient de taper. « Je l'ai vu revivre », explique Maxime Azanza, proviseur adjoint du lycée Toulouse-Lautrec à Vauresson, spécialisé dans l'accueil des enfants handicapés, où Cédric est inscrit depuis le CP.

Pour le BTS, l'éducation nationale a joué le jeu : les sujets sont fournis sur disquette, avec une mise en page spéciale qui facilite la consul-

tation. Trois autres stations de Visioboard (20 000 euros l'unité) fonctionnent en France : à Berck et à Cerbère, dans des centres de rééducation, et, plus récemment, au domicile d'une personne alitée, à Poissy. 50 000 personnes paralysées, selon Delta 7, sont potentiellement concernées en France : les tétraplégiques, les myopathes et les personnes souffrant de certaines affections neurologiques, comme la SLA ou le Locked-in Syndrome, séquelle d'un accident vasculaire qui ne préserve que les mouvements oculaires - syndrome dont souffrait Jean-Dominique Bauby lorsqu'il a écrit *Le Scaphandre et le Papillon*.

Cédric, qui dispose d'une deuxième station Visioboard chez lui, passe des heures sur Internet, pour s'informer, télécharger de la musique, discuter sur des « chats », envoyer et recevoir du courrier électronique. Et après le BTS ? Cédric rêve de travailler comme concepteur de sites Web.

Marie-Laure Phélippeau

SUPPLÉMENT MONDIAL

La Corée surprend, la France retient son souffle



LES JOUEURS coréens manifestent leur joie après leur succès face à la Pologne (2-0). Une première victoire dans le pays organisateur, l'occasion de faire la fête dans les rues de Séoul. Les Bleus ont quitté Séoul pour Pusan où ils doivent rencontrer l'Uruguay jeudi 6 juin. Ils préparent ce match avec confiance, sachant que la victoire s'impose pour aller plus loin dans la compétition.

Lire notre supplément

VOYAGES

Göteborg sous le soleil de minuit



LA CITÉ viking est cernée par un archipel de 3 000 îles. Terre de marins, elle célèbre et protège sa douceur de vivre et ses traditions tounées vers le large. Lire pages 28 et 29

ANALYSE

La guerre monétaire a commencé

UNE GUERRE se prépare-t-elle sur le marché des changes ? La situation monétaire actuelle a en tout cas des allures de veillée d'armes. Le dollar est à son niveau le plus faible depuis seize mois face à l'euro, il est retombé à son cours de janvier 2000 vis-à-vis du franc suisse ; il a aussi perdu plus de 7 % face au yen depuis le début du mois d'avril. Ces turbulences s'accompagnent de signes de nervosité croissante chez les dirigeants économiques internationaux, qui multiplient petites phrases et commentaires. L'évidence monétaire qui prévalait depuis plusieurs années - un dollar fort, toujours plus fort, les autres devises faibles, toujours plus faibles - est

aujourd'hui remise en cause. Comment l'expliquer et faut-il redouter cette instabilité nouvelle ? Question décisive dans une économie ouverte et mondialisée, où les entreprises se livrent une bataille de tous les instants pour tenter de vendre leurs produits dans le plus grand nombre de pays : le taux de change y fait souvent office d'arme fatale. Question également explosive sur le plan politique, à en juger par la violence des réactions aux récentes décisions de Washington sur l'acier et l'agriculture.

Pierre-Antoine Delhommais

Lire la suite page 17

experts en bourse

DUBUS SA
GEOTRADE NETWORK

L'unique en ligne sur Internet
12 marchés dans le monde
gestion de portefeuilles
systèmes experts
cabinet pour débutants et professionnels
logiciel pour institutionnels

experts en performances
tel 03 20 14 21 24
www.dubus.fr

Le gouvernement canadien assiégé par les scandales financiers

LES MINISTRES des finances du G7, qui se réuniront les 14 et 15 juin à Halifax (Canada), dix jours avant le sommet des chefs d'Etat du G8 (le G7 plus la Russie), découvriront deux nouveaux collègues : le Français Francis Mer et le Canadien John Manley, nouveau vice-premier ministre, propulsé à la tête des finances canadiennes après le limogeage inattendu, dimanche 2 juin, de son prédécesseur Paul Martin.

Jean Chrétien a ainsi choisi de se séparer de l'un des piliers de son gouvernement. Respecté depuis neuf ans des milieux financiers internationaux et de ses pairs, M. Martin a assaini les finances publiques canadiennes, en transformant notamment un déficit de 40 milliards de dollars (près de 45 milliards d'euros) en un surplus de 10 milliards.

Le départ de M. Martin paraissait inévitable à plus ou moins long terme. Les deux hommes se livraient depuis des années une guerre au sein du Parti libéral, où M. Martin jouit d'une grande popularité. L'approche du vote de confiance des membres du parti à Jean Chrétien, prévu pour février 2003 et qui déterminera celui qui représentera l'année suivante les libéraux aux élections, n'a fait qu'exacerber le conflit.

Paul Martin, qui affirme avoir appris son éviction par la radio, avait officiellement commencé sa campagne électorale dans les différents comités des provinces pour recevoir des soutiens en vue d'une investiture en 2003. La décision de M. Chrétien, en fin de semaine dernière, d'interdire aux membres du cabinet d'exercer une quelconque activité électorale et de lever des fonds dans ce but a scellé le sort de M. Martin.

Son successeur, John Manley, a résumé la situation d'une phrase : « A l'évidence, le gouvernement traverse une période difficile mais on ne peut avoir qu'un seul premier ministre en même temps. »

RAPPORT SUR LE STRESS

Difficile, la période l'est sans aucun doute pour le parti de M. Chrétien, secoué depuis plusieurs mois par des scandales financiers. Le chef du gouvernement a dû se séparer de plusieurs de ses ministres. Le ministre de la défense, Art Eggleton, a été écarté après avoir reconnu qu'il avait commandé à une ex-petite amie un rapport à 36 500 dollars sur le stress des militaires.

Le ministre des affaires publiques Alphonso Gagliano a également quitté le gouvernement, accusé d'avoir confié entre 1997 et 1999 à un groupe de publicité québécois, Groupaction Marketing of Montreal, la communication d'un certain nombre de manifestations patronnées par le gouvernement fédéral. Une enquête criminelle a été ouverte sur trois marchés d'un montant de 1,6 million de dollars passés à cette entreprise, fort généreuse à l'égard du parti libéral.

Son successeur, Don Boudria, rétrogradé la semaine dernière dans le gouvernement, doit également justifier des week-ends passés dans la propriété du président d'une autre société de publicité, la société Everest, également fournisseur du gouvernement. Enfin, le premier ministre est lui-même régulièrement attaqué pour les largesses dont il a fait preuve à l'égard de sa ville d'origine, Shawinigan (Québec).

Lors des questions à la Chambre des communes, l'opposition n'a pas manqué d'accuser Jean Chrétien d'avoir limogé son ministre des finances pour faire diversion.

C'est dans cette atmosphère délétère, où chaque jour des « brown envelopes », des lettres anonymes, arrivent sur le bureau des journalistes pour dénoncer de nouveaux scandales, que se prépare le sommet du G8 de Kananaskis (Alberta). Le premier ministre, qui tente d'étouffer la rébellion au sein de son propre camp, a mis mardi en garde les dissidents contre les conséquences d'une éventuelle « destruction » de son parti.

Babette Stern

Le FBI et la CIA sont mis sur le gril par les parlementaires

Ayant pour objectif de savoir « ce que la communauté du renseignement connaissait avant le 11 septembre des attaques possibles contre les Etats-Unis », les auditions ont commencé mardi 4 juin à huis clos

NEW YORK

de notre correspondant

Au lendemain des attaques du 11 septembre, les agences de renseignement et de sécurité américaines se sont mises fébrilement à rechercher les informations dont elles disposaient sur Al-Qaïda et Ousama Ben Laden. Le résultat – 350 000 pages pour la CIA et un peu moins de 20 000 pour le FBI – a été transmis au début de l'année à la commission parlementaire spéciale regroupant sénateurs et représentants afin d'enquêter sur les défaillances du renseignement.

La procédure décidée dans les jours suivant le 11 septembre se veut non partisane. Les premières auditions ont commencé, mardi 4 juin, à huis clos dans une pièce insonorisée et spécialement protégée du Capitole. A partir du 25 juin, elles deviendront publiques. Robert Mueller, le directeur de la police fédérale, et George Tenet, le chef de la Agence centrale de renseignement (CIA), seront alors interrogés. « Il s'agit de l'enquête la plus importante depuis celle de 1987 sur le scandale Iran-Contra », estime Jeffrey Smith, ancien conseiller juridique de la CIA et du département d'Etat.

Elle est codirigée par le sénateur démocrate Bob Graham et le représentant républicain Porter Goss, respectivement président de la commission du renseignement du Sénat et de celle de la Chambre des représentants. Les auditions ont pour objet de savoir « ce que la communauté du renseignement connaissait avant le 11 septembre des attaques possibles contre les Etats-Unis et ce qui a été fait avec ses informations », indique la commission dans un communiqué.

« Les dysfonctionnements révélés lors des dernières semaines ne sont sans doute qu'une petite partie des problèmes, je le crains », affirme le sénateur républicain Richard Shelby, vice-président de la commission du renseignement. « Nous travaillons ensemble parce qu'il y va de l'intérêt du peuple américain », ajoute-t-il. Lundi, au cours d'une intervention très inhabituelle, l'an-

Une succession d'alertes depuis 2000

● **Janvier 2000.** Lors d'une réunion en Malaisie avec des dirigeants d'Al-Qaïda, deux des futurs pirates de l'air, Khalid Al-Midhar et Nawaf Al-Hazmi, sont identifiés. Ils se trouveront dans l'appareil qui s'est écrasé le 11 septembre sur le Pentagone. L'information est transmise à la CIA et au FBI.

● **Mars 2001.** Les compagnies aériennes et les aéroports américains sont avertis du risque d'attaques par des groupes proches d'Ousama Ben Laden.

● **Mai 2001.** La CIA prévient George Bush qu'Al-Qaïda pourrait essayer de détourner un avion américain à l'étranger.

● **6 juillet 2001.** Lors d'une réunion à la Maison Blanche, il est question de menaces sérieuses contre les intérêts des Etats-Unis à Paris, à Rome et en Turquie.

● **10 juillet 2001.** Dans un rapport envoyé au quartier général du FBI, un agent de Phoenix demande une enquête sur la présence de suspects originaires du Moyen-Orient dans les écoles de pilotage.

● **6 août 2001.** George Bush est informé par la CIA de l'intention des hommes de Ben Laden de détourner des avions de ligne américains.

● **16 août 2001.** Le Français Zacarias Moussaoui est arrêté à Minneapolis. Un agent du FBI écrit que M. Moussaoui pourrait chercher à précipiter un avion sur le World Trade Center. Le bureau du FBI de Minneapolis se voit refuser par Washington le droit de pousser plus loin son enquête.

● **1^{er} septembre 2001.** Les services de renseignement français informent les Américains des liens entre Zacarias Moussaoui et Al-Qaïda.

● **Début septembre 2001.** Selon le président Hosni Moubarak, les services spéciaux égyptiens alertent les Etats-Unis d'un risque d'attentat.

cienn président républicain Gerald Ford avait stigmatisé « les fautes commises. Le ou les responsables, quels qu'ils soient, devront démissionner ou être renvoyés ».

Le Bureau fédéral d'investigations (FBI) fait figure de principal accusé. Les pirates de l'air se sont préparés, installés et entraînés pendant des mois sur le sol américain. Les soupçons en juillet et en août des agents fédéraux de Phoenix et



« Les informations en notre possession auraient pu nous permettre de découvrir une partie du complot »
ROBERT MUELLER

Minneapolis ont été ignorés à Washington. Les rapports soulignaient pourtant à chaque fois la menace de l'utilisation d'avions comme des armes.

Robert Mueller, accusé dans une lettre ouverte par Coleen Rowley, un agent de Minneapolis, d'avoir surtout cherché depuis neuf mois à masquer les erreurs de la direction du FBI, a dû finalement les reconnaître publiquement. « Les informa-

tions en notre possession auraient pu nous permettre de découvrir une partie du complot du 11 septembre », a-t-il déclaré la semaine dernière.

Il a annoncé dans le même temps une réorganisation et une augmentation des moyens consacrés à la lutte contre le terrorisme. L'agence a aussi obtenu le droit d'espionner les organisations religieuses et politiques et de s'immiscer dans la vie privée des Américains sans justifier de comportements criminels. Humiliation suprême, la police fédérale a dû demander l'aide de la CIA pour l'analyse des informations et la modernisation de son système informatique. Les relations sont tellement difficiles entre les deux institutions, que le programme régulier d'échange d'experts avait été baptisé « échange d'otages ».

UNE AVALANCHE DE REPROCHES

Si le FBI a essuyé les critiques les plus vives, la CIA, la NSA (Agence nationale de sécurité) et l'INS (l'organisme gérant l'immigration) n'y échapperont sans doute pas. « Ce que nous avons vu avec le FBI, nous le verrons avec la CIA, la NSA et d'autres », a prévenu Richard Shelby.

Coincidence, George Bush visitait mardi, sans micros et sans caméras, le siège très secret de la NSA, l'agence dont la mission consiste à écouter partout dans le monde les ennemis de l'Amérique via un réseau appelé Echelon. Le président a convenu que « le FBI et la CIA n'ont pas communiqué comme il convient, nous sommes en train de régler le problème. Mais je ne vois pas aujourd'hui la moindre



George Tenet dispose d'atouts politiques non négligeables et nie que la CIA ait commis des « erreurs massives »

preuve permettant d'affirmer que ce pays aurait pu éviter les attaques, même avec une meilleure coopération entre le FBI et la CIA ».

Les parlementaires sont nombreux à s'étonner de l'avalanche de reproches faits à Robert Mueller, qui a pris ses fonctions une semaine avant le 11 septembre, et de la relative impunité de George Tenet, à la tête de la CIA depuis 1997. « Il y a eu aussi des erreurs

massives à la CIA », affirmait, lundi, Richard Shelby. « George Tenet le nie, je crois qu'il a tort. »

Mais M. Tenet dispose d'atouts politiques non négligeables. Porter Goss a travaillé pour la CIA. Défenseur acharné des services de renseignement, il a convaincu George Bush de garder M. Tenet à son poste en dépit de sa nomination par Bill Clinton. Bob Graham est lui aussi considéré comme très sensible aux intérêts et aux thèses de la CIA.

La crainte de la complaisance incite Tom Daschle, le numéro un de la majorité démocrate au Sénat, et nombre de parlementaires des deux partis à réclamer depuis des semaines la création d'une commission d'enquête indépendante sur le 11 septembre, sur le modèle de celle mise sur pied au lendemain de l'attaque de Pearl Harbor par le Japon en décembre 1941.

La Maison Blanche ne veut pas en entendre parler. Selon George Bush, elle nuirait aux efforts en cours pour empêcher de nouvelles attaques.

Eric Leser

eau de Cartier

Existe maintenant en Eau de Cartier concentrée

Informations : 01 42 18 43 83 www.cartier.com

Pékin redoute l'implication des dissidents démocrates dans des conflits sociaux en nombre croissant

L'anniversaire de la répression de Tiananmen, en juin 1989, demeure hautement sensible à l'approche du seizième congrès du Parti communiste chinois, convoqué à l'automne

PÉKIN

de notre correspondant

Hongkong n'entend pas sombrer dans l'amnésie. Environ 45 000 manifestants se sont rassemblés, mardi 4 juin, dans un parc de la cité pour une veillée à la bougie en mémoire des victimes de la répression du « printemps de Pékin » treize ans plus tôt. « Libérer les militants démocrates », « En finir avec la dictature d'un parti unique », « Construire une Chine démocratique », proclamaient les banderoles déployées par des organisateurs qui ont quelque raison d'être satisfaits d'une telle affluence. Car la tâche d'organiser pareille commémoration n'était pas aisée dans un contexte politique local marqué par un verrouillage croissant de l'espace démocratique : la possible adoption d'une loi « antisubversion » risque de rendre plus difficile à l'avenir la commémoration de Tiananmen. A l'approche du cinquième anniversaire de sa rétrocession à la Chine populaire, le 30 juin, l'ancienne colonie britannique vient donc clairement de signifier que l'exigence démocratique restait d'actualité.

UN MATCH À RISQUES

En Chine même, de tels rassemblements sont évidemment proscrits. L'attention du public chinois était absorbée, mardi, par le match de football Chine-Costa Rica disputé en Corée du Sud, mais le risque de voir l'émotion patriotique déborder sur le pavé en cas de défaite avait été pris au sérieux par le pouvoir. En 1985, une cuisante correction infligée par la petite équipe de Hongkong avait servi de détonateur à une émeute à la sortie du stade de la capitale. Plus récemment, Xian (capitale de la province du Shanxi, centre) a été le théâtre de violents affrontements entre la police et des supporters

locaux survoltés par un arbitrage perçu comme partial. De tels incidents ne se sont pas renouvelés cette fois. La population a gardé son calme après la défaite face au Costa Rica, s'expliquant la contre-performance par l'inexpérience internationale de l'équipe chinoise.

Treize ans après, la commémoration de Tiananmen et le débat autour de la révision du jugement officiel sur les événements – tenus pour « contre-révolutionnaires » – restent une affaire éminemment sensible. Fin mai, Amnesty International annonçait avoir identifié

liens d'adeptes en camps de travail – le terrain social est l'autre source de préoccupation d'un pouvoir habité par la hantise de « l'instabilité » à la veille du seizième congrès du parti, à l'automne, qui scellera une relève de génération au plus haut niveau. L'implication des dissidents démocrates dans les luttes ouvrières est probablement ce qui angosse le plus le régime, ainsi que viennent de l'illustrer deux condamnations d'une sévérité exceptionnelle frappant Hu Mingjun (11 ans) et Wang Shen (10 ans). Adhérents du Parti démocrate chinois (PDC) – banni – ils avaient été arrêtés au printemps 2001 après avoir affiché leur soutien à des employés d'une usine métallurgique de Dazhou (province du Sichuan, sud-ouest) en lutte pour obtenir le paiement de salaires non versés.

Contrôle resserré autour des dissidents

A l'approche du treizième anniversaire de la répression de Tiananmen, la police chinoise avait resserré son contrôle autour des noyaux de dissidents encore en activité dans le pays, notamment le cercle des familles de victimes. Comme chaque année, la porte-parole du groupe Ding Zilin – mère d'un étudiant tué lors de la répression de 1989 – a reçu à son domicile de Pékin la visite de policiers venus la dissuader de tenter une quelconque action. M^{me} Ding a cependant déclaré à l'Agence France-Presse que son groupe s'était réuni le 27 mai et avait envoyé une lettre au président Jiang Zemin pour « réclamer un dialogue » dans le but de parvenir à une révision de la condamnation officielle du soulèvement prodémocratique de Tiananmen, dont la répression par l'armée fit plusieurs centaines de morts.

A Canton (sud), l'avocat Li Wengsheng, qui avait demandé à la police locale l'autorisation de commémorer le 4 juin 1989 sur le campus de l'université Zhongshan (Sun Yat-sen), a été détenu pour interrogatoire durant sept heures. – (Corresp.)

200 personnes toujours emprisonnées en Chine pour avoir participé au mouvement de 1989 ou réclamé sa réhabilitation. Un dernier train de répression a récemment touché Wang Jinbo, condamné à quatre ans pour avoir réclamé sur Internet une révision du jugement officiel sur 1989 et Huang Qi, jugé coupable (le verdict n'est à ce jour pas connu) d'avoir monté un site Web en hommage aux victimes. Encore ne s'agit-il là que des cas connus. Selon Amnesty International, « le chiffre réel est plus élevé » que les 200 répertoriés.

tographies, cassettes, carnets d'adresse et cartes d'affaires.

Archives de haute valeur politique, les *Tiananmen Papers*, publiés début 2001 (*Le Monde* du 10 janvier 2001), dévoilent comment l'actuel « numéro un » Jiang Zemin a dû son investiture, à la faveur des troubles, à un coup de force orchestré par la vieille garde des dirigeants en violation des règles internes du parti.

Outre la dissidence démocratique, affaiblie mais toujours en éveil, et la secte bouddhiste taoïste Fa Lun Gong – plusieurs dizaines de mil-

liers d'adeptes en camps de travail – le terrain social est l'autre source de préoccupation d'un pouvoir habité par la hantise de « l'instabilité » à la veille du seizième congrès du parti, à l'automne, qui scellera une relève de génération au plus haut niveau. L'implication des dissidents démocrates dans les luttes ouvrières est probablement ce qui angosse le plus le régime, ainsi que viennent de l'illustrer deux condamnations d'une sévérité exceptionnelle frappant Hu Mingjun (11 ans) et Wang Shen (10 ans). Adhérents du Parti démocrate chinois (PDC) – banni – ils avaient été arrêtés au printemps 2001 après avoir affiché leur soutien à des employés d'une usine métallurgique de Dazhou (province du Sichuan, sud-ouest) en lutte pour obtenir le paiement de salaires non versés.

LES « QUATRE DE LIAOYANG »

Alors que la crise des entreprises d'Etat déficitaires s'approfondit, ce type de conflit est de plus en plus fréquent et on y voit émerger une nouvelle génération d'activistes ouvriers en rupture avec le syndicat officiel inféodé au parti. Selon la Confédération internationale des syndicats libres, 41 ouvriers sont détenus en Chine aujourd'hui pour syndicalisme dissident et 60 autres ont été interpellés ces derniers mois avant d'être relâchés.

Parmi les meneurs embastillés figurent les « quatre de Liaoyang » (Yao Fuxin, Xiao Yunliang, Pang Qingxiang et Wang Zhaoming) qui avaient animé, en mars, la contestation dans cette cité métallurgique de la province du Liaoning (nord-est) minée par le chômage. S'y ajoute un cinquième, Yang Dawei, qui a « disparu » alors qu'il se rendait à Pékin réclamer la libération des quatre précités.

Frédéric Bobin

La Malaisie achète trois sous-marins à la France

KUALA LUMPUR. La Malaisie a signé, mercredi 5 juin, un contrat pour l'achat de trois sous-marins classiques de fabrication française afin, selon un porte-parole du ministère de la défense, de renforcer ses capacités militaires sur mer. Il n'a voulu donner aucune précision sur le contenu de l'accord. Il s'agit (*Le Monde* du 16 avril) de la livraison d'un sous-marin *Agosta* d'occasion (pour la formation des équipages durant quatre ans) et de la construction de deux sous-marins lance-torpilles *Scorpène* (coproduits par la France et l'Espagne). Le marché, qui aboutit à la mise sur pied d'une flotte sous-marine en Malaisie, pays qui en était dépourvu jusqu'alors, est d'environ 1,2 milliard d'euros. Cet achat fait craindre aux pays de la région une nouvelle course aux armements. – (AFP.)

Le mollah Omar aperçu en Afghanistan

KABOUL. Le chef suprême des talibans, le mollah Omar (*photo non datée ci-contre*), a été aperçu récemment à Helmand, dans le sud-ouest de l'Afghanistan, selon le gouverneur de cette province, Shir Mohammad Akhoundzadeh, cité, mardi 4 juin, par l'agence officielle iranienne IRNA, ajoutant que « les forces spéciales britanniques ont mené des recherches par hélicoptère dans les montagnes de la région pour le retrouver ». Selon l'agence, « le mollah Omar se trouvait avec un certain nombre de ses proches ». Il est en fuite depuis la reddition en décembre 2001 de son fief de Kandahar aux forces locales afghanes à la suite de l'intervention de l'armée américaine.

Lundi, le ministre de l'intérieur afghan, Younés Kanouni, avait indiqué à des journalistes que le mollah Omar « quitte périodiquement ses repaires des zones montagneuses proches de la frontière avec le Pakistan ». Des autocollants signés des talibans sont apparus dans la nuit de dimanche à lundi de part et d'autre de la frontière. « Nous revoyez, Amérique ! », proclament en langue ourdou ces affichettes. – (AFP, Reuters.)

DÉPÊCHES

■ ZAGREB : les corps de 93 personnes ont été exhumés par une équipe d'experts du gouvernement croate sous le contrôle des enquêteurs du Tribunal pénal international de La Haye dans le cimetière orthodoxe serbe de Gracac (sud), a indiqué, mardi 4 juin, le responsable de l'équipe, Ivan Grujic. Il s'agit de victimes de l'opération « Tempête » (4-7 août 1995), une opération militaire lancée par les forces croates dans cette région pour reconquérir des territoires dont les insurgés serbes avaient pris le contrôle. Selon M. Grujic, les victimes enterrées dans le cimetière de Gracac ont été tuées dans différents endroits de la région de Lika. – (AFP.)



ASSOCIATED PRESS



L'ÉTÉ
du ClubAffaires
RENAULT

JUSQU'À **3000€**
D'ÉQUIPEMENTS
POUR 1€ DE PLUS*

O

U

JUSQU'À **3000€**†

REPRISE ARGUS +

3000€‡

NEW
RENAULT
DEAL

PAYEZ DANS
3 MOIS
CRÉDIT DIAC
TEG 6,95%
SUR 37 MOIS

*Twingo : 900€ d'équipements pour 1€ de plus ou reprise Argus + 900€ ; Clio : 1000€ d'équipements pour 1€ de plus ou reprise Argus + 1000€ ; Kangoo : 1200€ d'équipements pour 1€ de plus ou reprise Argus + 1200€ ; Mégane, Scénic, Laguna : 2000€ d'équipements pour 1€ de plus ou reprise Argus + 2000€ ; Espace : 3000€ d'équipements pour 1€ de plus ou reprise Argus + 3000€.

†) Exemple de crédit Diac sur 37 mois avec engagement de reprise en fin de contrat, contracté sur juin 2002 pour un espace Authentique 2.0 16v cu pris avril 2002 au 27/04/02 de 26 100 € (taxe 171 204,78 € avec un apport comptant de 5 220 € (soit 34 240,98 €) pour un montant financé de 20 880 € (soit 136 763,82 €), vous remboursez 34 mensualités de 409,11 € (soit 2 653,89 €) dont la première à 90 jours et la dernière de 10 440 € (soit 48 481,91 €) et le contrat est terminé de votre façon à l'échéance 2002. Les pourcentages indiqués sont des valeurs moyennes générées Argus. Le montant de la reprise servira à solder votre crédit. Coût au crédit : 3 469,74 € (soit 22 760 € TEG annuel à 9,95 % TEG mensuel 0,990 %). Sous réserve d'acceptation par Diac, S.A. au Capital de 61 000 000 € - 14, rue du Parc Neuf - 53 048 Noyal le Grand Cedex - France 707 000 221 RCS Brittany. Offre réservée aux particuliers ou membres du programme Renault New Deal. Juin 2002. Les taux et les conditions de vente Renault participent Renault New Deal est une marque désignant des produits de Diac S.A. (2) Equipements en option. (3) Conditions générales Argus simplifiées, ces frais et charges professionnelles et des éventuels frais de remise à l'état standard. Offres (2) et (3) non cumulables. Réservés aux particuliers et clients bancaires au 14/06/2002.

DU 1^{er} AU 29 JUIN DANS LE RESEAU RENAULT
CONCESSIONNAIRES ET AGENTS PARTICIPANTS

Le Danemark durcit sa politique d'immigration

Le pays qui présidera l'Union au 1^{er} juillet se veut un « exemple » pour les autres Etats

LE PREMIER MINISTRE danois, Anders Fogh Rasmussen, ne cache pas sa satisfaction après avoir fait voter, le 31 mai, au Parlement de Copenhague une loi visant à durcir radicalement la politique d'immigration du pays. Au point que celui-ci déclare, à moins d'un mois du début de la présidence danoise des Quinze, le 1^{er} juillet, que « le Danemark pourra servir d'exemple à d'autres pays ». Et d'avancer : « J'ai pu remarquer qu'une tendance règne en Europe pour renforcer les réglementations concernant l'asile politique, et beaucoup de pays sont intéressés par une politique d'intégration raisonnable. »

Cette loi, adoptée par 59 voix des partis du gouvernement libéral-conservateur du premier ministre et du Parti du peuple danois (DF, nationaliste populiste), contre 48 de l'opposition de centre-gauche, et qui entrera en vigueur le 1^{er} juillet, vise trois points essentiels : rendre plus difficiles le regroupement familial, l'obtention de la nationalité danoise et du statut de demandeur d'asile. Le ministre chargé de l'immigration et de l'intégration, Bertel Haarder, espère ainsi réduire de moitié le nombre de réfugiés au Danemark. « Plusieurs milliers d'étrangers en moins », renchérit la chef de file xénophobe du DF, Pia Kjaersgaard.

Dans le détail, les mesures prévoient la suppression du statut de réfugié accordé de facto, réservant ainsi le droit d'asile aux réfugiés relevant des conventions internationales. Les déserteurs étrangers, par exemple, n'obtiennent plus l'asile au Danemark. La loi précise, en outre, que les réfugiés pourront être rapatriés lorsque la situation du pays d'origine le permettra.

Le regroupement familial ne sera accordé qu'aux personnes ayant

déposés une somme de 7 000 euros sur un compte bancaire, être capables de subvenir aux besoins financiers du nouveau-venu et disposer d'un logement suffisant. Le droit au regroupement familial accordé aux personnes âgées de plus de 60 ans est supprimé.

La loi fixe à 24 ans, y compris pour les Danois, l'âge minimum du mariage avec un partenaire étranger souhaitant venir s'installer dans ce petit pays de 5,5 millions d'habitants. En plus, la ou le prétendant au mariage devra prouver que ses « liens » avec le Danemark sont plus forts que ceux avec son pays d'origine. Une Danoise d'origine turque aura ainsi toutes les peines du monde à faire venir au Danemark son fiancé turc et sera probablement invitée par les autorités à s'installer en Turquie.

CONTRÔLE AUX FRONTIÈRES

Le délai d'obtention d'un titre de séjour permanent est rallongé, passant de trois à sept ans, et à dix ans si le demandeur a été condamné entre-temps à une peine de prison. Il sera refusé si celui-ci a contracté des dettes. Le titre de séjour permanent ne sera obtenu qu'après un examen portant sur la pratique de la langue, la culture et l'histoire du royaume. Les nouvelles mesures prévoient encore la réduction de l'aide aux immigrés durant les sept premières années de leur séjour.

Cette crispation de la politique danoise a encore été illustrée la semaine dernière, lorsque la ministre de la justice, Lena Espersen, a décidé de provisoirement « réintroduire, lors de la présidence de l'UE, le contrôle frontalier [disparu avec l'entrée du Danemark dans l'espace Schengen le 25 mars 2001] afin de maintenir la loi et l'ordre ».

Nicolas Bourcier

L'Autriche veut contraindre ses étrangers à apprendre la langue allemande

L'opposition dénonce le projet de « contrat d'intégration » soumis au Parlement

VIENNE

de notre correspondante

Parkings paisibles, pelouses au cordeau, façades vierges de graffiti : ce lotissement de Simmering, un quartier populaire à la périphérie de Vienne, ne ressemble guère à l'image qu'on se fait, en France, d'une cité HLM. « En Autriche, les étrangers n'ont pas le droit d'habiter des logements subventionnés », rappelle Ozden Oksüz. Mais le jeune homme, devenu technicien du son après un CAP de plombier, vit à Vienne depuis l'âge de 12 ans et a acquis la nationalité autrichienne, tout comme ses parents, arrivés de Turquie dans les années 1980.

Habillée à l'occidentale, sa mère travaille comme femme de ménage dans une école, le père a pris une retraite anticipée, pour raisons de santé, après une série de modestes emplois dans des entreprises de nettoyage. « J'aurais bien aimé faire autre chose, regrette-t-il, mais je butais toujours sur le problème de la langue ». Malgré les années passées à Vienne et les cours glanés de temps à autre auprès de la municipalité, lui et sa femme parlent encore un allemand approximatif. Dans le séjour trône la télévision, branchée en permanence sur les nombreuses chaînes turques : « Ça nous donne des nouvelles du pays, et puis nous avons trop de mal à suivre les programmes autrichiens ou allemands », explique le père.

La famille Oksüz n'est pas concernée par le nouveau projet de loi sur les étrangers, adopté mardi 4 juin par le gouvernement autrichien, qui doit être approuvé en juillet par le Parlement à majorité noir-bleu, les couleurs du Parti du peuple (chrétien conservateur, ÖVP) et de ses alliés populistes du FPÖ (Parti libéral d'Autriche) : à dater de janvier 2003, les nouveaux immigrés,

et les étrangers extérieurs à l'Union européenne vivant depuis moins de cinq ans en Autriche, devront souscrire un « contrat d'intégration » qui les oblige à apprendre la langue et à se familiariser avec les « usages » en vigueur dans le pays d'accueil. En sont dispensés tous ceux qui peuvent prouver une maîtrise suffisante de l'allemand, ainsi que les « cadres » ou techniciens spécialisés dont les compétences sont précieuses pour l'économie autrichienne (leurs conjoints, en revanche, y seront soumis).

En Italie, empreintes digitales et expulsions

Après un débat houleux, mardi 4 juin, la Chambre des députés a approuvé, par 279 voix contre 203, un projet de loi sur l'immigration permettant de durcir considérablement les conditions d'entrée et de séjour des immigrés en Italie. Cette loi est dénoncée comme « raciste » par l'opposition qui estime qu'elle ne fera qu'augmenter l'immigration illégale. Les mesures les plus contestées sont les empreintes digitales exigées de tous les étrangers non originaires de l'Union européenne au moment de la demande ou du renouvellement du permis de séjour ; l'emploi des navires de la marine militaire pour lutter contre les débarquements de clandestins ; l'octroi du permis de séjour lié désormais au contrat de travail ; l'accélération des procédures d'expulsion ; les regroupements familiaux plus difficiles. Par ailleurs, il n'y aura pas de régularisation généralisée des immigrés travaillant au noir comme le demandaient les centristes.

Cette loi avait été une des conditions de l'accord électoral passé entre le président du conseil, Silvio Berlusconi, et la Ligue du Nord d'Umberto Bossi.

Le ministère de l'intérieur estime que cette nouvelle disposition touchera entre 18 000 et 30 000 personnes. Les coûts des 200 heures d'enseignement obligatoire seront assumés pour moitié par l'immigré, l'autre partie étant couverte par l'Etat fédéral, qui restreindra ou même supprimera toute contribution financière en cas de manque d'assiduité, la sanction ultime pouvant aller jusqu'au refus de prolonger le permis de séjour. Les chômeurs étrangers de longue durée, en principe non expulsables, seront

privés d'allocation-chômage pendant six à huit semaines s'ils rechignent à suivre ces cours.

« DÉSINTÉGRATION »

Les ténors conservateurs ont beau souligner que la loi, annoncée par la droite populiste dès l'été 2001, ne vise ni les vieillards ni les enfants d'âge scolaire, et qu'il s'agit d'inculquer des rudiments de base, et non pas « l'allemand parlé à la cour impériale », cette innovation du gouvernement noir-bleu suscite un concert de critiques. L'opposi-

tion », commente Michael Chalupka, directeur de la diaconie catholique.

Les organisations de soutien aux immigrés déplorent que le gouvernement n'ait pas tenu compte des remarques formulées par les experts, et n'ait retenu du « modèle néerlandais » dont il prétend s'inspirer (le programme WIN, ou *Wet Inburgering Nieuwkomers*, instauré en 1998) « que les sanctions », en évitant soigneusement de donner de nouveaux droits aux étrangers. Ceux-ci restent exclus de l'aide au logement et des aides sociales dans sept Länder sur neuf, n'ont pas de droit de vote passif aux élections professionnelles, ni celui de participer aux scrutins communaux (sauf quand ils sont originaires de l'UE).

Bien que la réglementation européenne lui en fasse obligation, l'Autriche ne s'est toujours pas dotée d'une loi antidiscrimination, et il reste possible pour des employeurs ou des propriétaires de logements de passer des annonces réservées explicitement aux « nationaux ».

Unique concession : les membres de la famille d'un travailleur immigré auront enfin accès au marché du travail après cinq ans de séjour légal en Autriche. Dans la foulée, l'ÖVP a arraché à ses alliés populistes, champions de l'« immigration zéro », un assouplissement de la réglementation sur les travailleurs saisonniers, que réclamait depuis longtemps le patronat. De son côté, le FPÖ a dû renoncer aux aspects les plus répressifs de son projet initial, par exemple la suppression de l'allocation chômage pour les récalcitrants, qui seraient en contradiction trop flagrante avec les conventions de l'UE.

Joëlle Stolz

MEILLEURE RADIO AU GRAND PRIX DES MEDIAS*
1^{ère} RADIO DE FRANCE**

UN TUNER D'APPLAUDISSEMENTS

D'Alsace en Bourgogne, du Beaujolais au Languedoc, le Front national descend la « route des vins »

Le prix des terres, la loi Evin limitant la publicité sur l'alcool, les travailleurs saisonniers immigrés, la nostalgie de la ruralité et l'Europe expliquent le vote des viticulteurs en faveur de Jean-Marie Le Pen

C'EST une des curiosités de la carte électorale sortie des derniers scrutins. Une longue coulée brune qui suit presque exactement la route des plus célèbres vignobles français. A la présidentielle, le FN a séduit les viticulteurs : des scores jamais vus pour l'extrême droite dans des bourgs riches d'Alsace ou des côtes de Nuit, en Bourgogne ; plus de 20 % des suffrages à Saint-Estèphe, dans le Médoc ; des plébiscites dans des villages du Beaujolais ; un basculement de la viticulture rouge du Languedoc vers le parti de Jean-Marie Le Pen. Jamais, jusque-là, ces régions, parfois marquées par un vieux fond gaulois, et traditionnellement déchristianisées, n'avaient fait ce choix. Alors même que le FN n'a pas tissé de réseau au sein de la viticulture et des coopératives agricoles. Alors même, aussi, que l'extrême droite ne tient aucun discours spécifique à leur attention.

« Je ne crois pas que les vigneron français soient fondamentalement attirés par l'extrême droite, remarque Michel Bettane, dégustateur vedette de *La Revue du vin de France*, qui arpente le vignoble depuis des décennies. Même dans de

vieilles terres comme la Champagne ou la Bourgogne, on ne trouve plus de tradition maraussienne. Mais ils ont trouvé dans le FN une échappatoire. » « En fait, poursuit-il, cela fait un petit moment que nous sentons, dans certaines régions viticoles, cette tentation. La loi Evin a provoqué les premières exaspérations. Les viticulteurs, qui sont porteurs d'éléments de civilisation depuis deux mil-



« Les viticulteurs se sont crus stigmatisés plus durement que des producteurs de pavot »

MICHEL BETTANE

ans, se sont crus stigmatisés plus durement que des producteurs de pavot. » Il n'est pas rare, en effet, de voir des producteurs s'insurger contre cette loi de 1991 qui, à leurs yeux, a placé le vin au cœur de la lutte contre l'alcool et freine la commercialisation de leurs productions. « Mais leur plus grande angoisse est liée à la fiscalité et aux droits de succession », poursuit M. Bettane. « La succession d'une terre viticole est calculée sur la valeur foncière

des sols et non sur la valeur d'exploitation. Or, dans certains jolis villages de Bourgogne où l'on voit peu d'étrangers et où l'on ne connaît pas un fait de délinquance, l'une des explications du vote FN est très liée à l'explosion de la valeur des sols. Dans certaines appellations célèbres, il faut produire cent années de vins pour rentabiliser l'achat d'un hectare de vigne. Et les vigneron ont le sentiment qu'ils ne pourront plus transmettre à leurs enfants. » En Bourgogne, ce sont ainsi, paradoxalement, les villages les plus riches, de Meursault à Gevrey-Chambertin, qui accordent les plus gros scores au FN.

Rares sont pourtant les viticulteurs qui s'engagent publiquement en faveur de l'extrême droite. Pierre Jaboulet-Vercherre, ancien négociant à Beaune et membre du bureau politique du FN, fait ainsi figure d'exception. Même en Champagne, où le vote frontiste s'est installé depuis une quinzaine d'années, les engagements restent discrets. Politique et commerce n'ont jamais fait bon ménage. Dans le Médoc, pourtant, les chasseurs et le FN se disputent les voix d'une population exaspérée par l'Etat et

l'Europe. En Alsace, dans les villages viticoles, M. Le Pen et Bruno Mégret ont frôlé les 30 % des voix. Christophe Hartmann, vigneron coopérateur et candidat des Verts dans la 2^e circonscription du Haut-Rhin, où l'extrême droite a obtenu près de 28 % des suffrages le 21 avril, explique : « Tout est devenu motif de ras-le-bol : la loi Evin, les 35 heures, la baisse de la consommation d'alcool. » S'y ajoute une nouvelle inquiétude : « Le temps où les vins d'Alsace se vendaient facilement en Allemagne est révolu. »

Enfin, l'obligation d'embaucher des immigrés le temps des vendanges ne fait que renforcer les exaspérations. « Les vigneron ne trouvent plus que des Turcs pour ces boulots saisonniers car la main-d'œuvre alsacienne préfère vendre ses services en Allemagne pour un rétribution deux fois plus importante, explique M. Hartmann. Les vigneron voient donc débarquer des gens en tchador et qui conservent leurs habitudes culinaires. Ça perturbe tout un mode de vie, alors, évidemment le discours démagogique de Le Pen ne laisse pas indifférent. »

Raphaëlle Bacqué et Elie Barth

A Maraussan (Hérault), bourg viticole, l'électeur a mis une dose d'extrême droite dans son vote

Le FN a recueilli un tiers des suffrages exprimés

MARAUSSAN (Hérault)
de notre envoyé spécial
« Tous pour un, chacun pour tous. » Depuis cent ans, la devise s'inscrit au fronton de la cave

REPORTAGE

Ici, rien qui relève de l'insécurité, sauf la proximité de Béziers et de ses faits divers

coopérative de Maraussan (Hérault). Ce village dresse ses façades à moins de 10 kilomètres à l'ouest de Béziers, un peu à l'écart de la nationale 112. Durant le siècle écoulé, « les vigneron libres de Maraussan » – premiers de France à s'être constitués en coopérative de vente – sont restés fidèles à l'esprit et aux engagements de Jean Jaurès qui, dès 1905, fit l'éloge de cet « exemple d'action collective ». Et, comme le voulait la tradition, de génération en génération, de révoltes en colères, cette localité cernée par des vignes a réservé ses suffrages à la gauche. Il y a encore un an, aux municipales, les électeurs ont plébiscité Guy Albecq, ancien militant communiste, à la tête d'une liste soutenue par le PS.

Las ! Au premier tour de la présidentielle, 512 voix (sur 1 656 exprimées) se sont portées sur Jean-Marie Le Pen. « Le Front national avait déjà réalisé des scores importants. Il avait frisé les 25 % lors d'élections précédentes, mais je ne comprends toujours pas, se désole M. Albecq. On voit de plus en plus de retraités venant du Nord s'installer par ici. Est-ce que le vieillissement de la population n'explique pas ce phénomène ? » Parce que, dans ce village paisible, on ne relève aucun fait qui pourrait expliquer un sentiment d'insécurité. S'il n'y avait la proximité de Béziers, secouée par quelques faits divers très médiatisés, Maraussan ne sentirait rien de ce malaise exploité par le leader du FN.

En revanche, comme l'explique Robert Galinié, président de la cave coopérative, les viticulteurs s'inquiètent de l'avenir. « On s'attend à une perte de l'espace viticole », souligne ce leader paysan. Au fil du temps, le nombre de viticulteurs décroît. « De plus en plus vendent leurs vignes, que les promoteurs transforment en terrains à bâtir », constate Danièle Giordano, maire adjointe à l'urbanisme, qui voit

dans le vote d'extrême droite « une sorte de réflexe de protection d'un monde attaché à sa terre ». D'ailleurs, M. Albecq, qui avait donné son parrainage à la candidate écologiste Dominique Voynet en 1995, l'a accordé à Jean Saint-Josse, candidat de Chasse, pêche, nature et traditions en 2002. « Le monde rural a l'impression d'être un peu méprisé, dit-il. Les différents gouvernements se sont éloignés des préoccupations des petites gens. » Pourtant, le vote frontiste relève encore du secret. « Ce n'est pas un vote joyeux que l'on brandit avec fierté, comme on le faisait auparavant du vote communiste. Il n'exprime que le désarroi, certainement pas un projet de société », analyse M^{me} Giordano.

DÉMOGRAPHIE GALOPANTE

Alors que la vie rurale tend à disparaître du village, ce vote signifierait une volonté d'affirmer son identité nationale et locale. Il reste tout au plus une vingtaine de vigneron qui, à l'instar de M. Galinié, ne vivent que de la vigne, même si la coopérative comptabilise encore 171 déclarations de récolte (contre 500 en 1975). « La majorité des coopératifs ont un autre travail. La vigne ne fait plus vivre le village », note-t-il. Ici, pour se nourrir, il faut avoir un domaine d'environ 20 hectares. Avec une superficie moyenne de 3 à 4 hectares, on est loin du compte. Une part importante du vignoble produit un vin de table qui trouve de moins en moins de place sur un marché tourné vers les appellations d'origine contrôlée. Il faudrait replanter des cépages plus nobles, mais les vigneron, peu motivés, s'y refusent. Et les mesures de Bruxelles sur la distillation s'avèrent incitatives en Espagne, pas de ce côté-ci des Pyrénées.

L'augmentation de la population, depuis 1975, a bouleversé le village. « Je suis né en 1951, raconte M. Galinié. Quand j'étais gosse, j'ai toujours entendu dire qu'il y avait 1 500 habitants. Et là, d'un coup, en vingt ans, ce nombre a été multiplié par deux. » Le contexte économique a suivi l'évolution démographique. Au mois de juillet 2001, Maraussan a célébré le centième anniversaire de sa cave coopérative. De crises viticoles en mutations sociales, le village a perdu ses repères. « Il y a cent ans, nos aînés ont su trouver un outil adapté à leurs besoins. A nous de faire de même », suggère M. Galinié, qui ne se résoud pas à la situation actuelle.

Yves Bordenave

M. Jaboulet-Vercherre, négociant « victime » de son étiquette FN

DIJON

de notre correspondante
Négociant en vins, Pierre Jaboulet-Vercherre paie chèrement son engagement au Front national. PDG, jusqu'en mars 2002, de la maison de vins qui porte son nom à Beaune (Côte-d'Or), M. Jaboulet-Vercherre est un des rares, voire le seul négociant à avoir des responsabilités au FN. Né d'une mère new-yorkaise et d'un père vigneron, cet homme de 52 ans – réputé courtois et de bonnes manières – a rencontré M. Le Pen « par hasard », en 1983. Giscardien devenu chiraquien, puis déçu du RPR, il adhère d'emblée à ses idées, « lassé de la bagarre des droites parlementaires ». En 1986, il est élu conseiller régional, réélu en 1992 et 1998. Il devient aussi conseiller municipal de Beaune (1989-1998). Membre du bureau politique du FN depuis 1994, il en est le secrétaire régional depuis 1995. Mais c'est aux élections régionales de 1992 qu'il se fait réellement connaître.

L'ÉPISEME SOISSON

Avec ses huit colistiers de l'époque, il contribue une première fois à l'élection de Jean-Pierre Soisson à la présidence du conseil régional de Bourgogne. Cinq ans plus tard, il récidive. « Nous apportons 7 voix à Jean-Pierre Soisson, qui intègre le programme du Front national dans son premier discours : baisse des impôts et de la dette », raconte

M. Jaboulet-Vercherre, qui prend toujours un malin plaisir à rappeler une alliance que M. Soisson dément régulièrement. Jusque-là, son engagement ne semblait pas faire de l'ombre à ses affaires.

Le vent tourne lorsqu'il succède à son père, en 1999. Les restaurateurs qui ne veulent plus « des bouteilles du fasciste » relèvent de l'anecdote à côté du « complot politico-financier » dont il affirme aujourd'hui être la victime. Car une à une, depuis avril 2000, les banques qui finançaient son stock de vins dénoncent leur concours. Des établissements financiers étrangers hésitent désormais à participer au capital alors que, deux ans plus tôt, trois spécialistes du capital-risque l'avaient fait sans sourciller.

Avec ce régime sec, sa société se déclare en cessation de paiement en septembre 2001. Et le tribunal de commerce de Beaune préfère l'offre de l'un de ses concurrents de Nuits-Saint-Georges à son plan de continuation. Maintenant qu'il ne gère plus qu'une petite maison de négoce de crémant et de liqueurs, créée il y a une vingtaine d'années avec son épouse, ainsi que ses 5 hectares de côte-de-beaune, M. Jaboulet-Vercherre va se donner encore plus à la politique. Principale échéance : les élections régionales de 2004, où il prédit « un succès monstre des lepénistes ».

Christiane Perruchot



Fimalac

Groupe international de services aux entreprises

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES 10 ANS DE FIMALAC

FIMALAC : un modèle de développement pertinent

« L'année 2001 a marqué le 10^e anniversaire de Fimalac. Nous avons bâti en quelques années un des tout premiers groupes français de services aux entreprises contrôlant des sociétés devenues des leaders mondiaux de leur secteur. C'est avec confiance que nous préparons l'avenir de Fimalac, pour une nouvelle décennie de croissance. »

Marc Ladreit de Lacharrière, Président

FitchRatings

FACOM

lbc

Cassina

DIVIDENDE EN FORTE AUGMENTATION : +55,5%

Compte tenu de l'excellent résultat net - part du groupe enregistré en 2001 (+53,6 %), l'Assemblée Générale des Actionnaires réunie le 4 juin 2002 a fixé le dividende à **1,40 €** par action (avant avoir fiscal), ce qui représente une progression de +55,5 %.

Ce dividende recouvre :

- ◆ un dividende ordinaire de 0,95 € contre 0,90 € en 2000,
- ◆ un dividende complémentaire de 0,45 € pour tenir compte de la plus-value réalisée sur la cession de la Secap.

Ce dividende sera mis en paiement **à compter du 6 juin 2002**, avec une **option possible** pour un paiement du dividende en actions.

DES PERSPECTIVES 2002 FAVORABLES

Après 10 ans de croissance continue de ses résultats, Fimalac devrait connaître à nouveau une très bonne année 2002, avec un objectif de **progression supérieure à 20% du résultat courant après impôt-part du groupe** (avant prise en compte des éléments exceptionnels et des survaleurs).

10 ANS DE CRÉATION DE VALEUR

- ◆ Chiffre d'affaires : 70 % à l'étranger, dont 26 % aux États-Unis
- ◆ Présence dans près de 50 pays
- ◆ Plus de 6 500 collaborateurs
- ◆ Cours de bourse : multiplié par plus de 9 en 10 ans
- ◆ Capitalisation boursière : environ 1,55 Milliard d'euros

www.fimalac.com

En Auvergne, Valéry Giscard d'Estaing élève Jean-Pierre Raffarin au rang de « Pompidou poitevin »

Au cours de sa visite à Clermont-Ferrand, le premier ministre et son hôte ont mis en garde contre le risque de « dispersion des voix » à droite et appelé à un « vote utile »

CLERMONT-FERRAND
de notre envoyé spécial

Cela fait maintenant quatre semaines qu'ils font assaut d'amabilités. Lorsque Jean-Pierre Raffarin s'est rendu au domicile parisien de Valéry Giscard d'Estaing, le 27 mai, l'ancien président lui a confié que sa nomination avait été, pour lui, « la première bonne nouvelle depuis le 10 mai 1981 ». C'est à cette occasion que VGE a demandé à l'ancien secrétaire général des Jeunes giscardiens de venir dans le Puy-de-Dôme pour y soutenir les candidats de l'Union pour la majorité présidentielle, parmi lesquels son fils cadet, Louis, en lice dans la troisième circonscription du Puy-de-Dôme, où il a été lui-même élu député, pour la première fois, en janvier 1956.

Arrivé plus tôt que prévu, mardi 4 juin, par un avion de ligne - M. Raffarin a peur des orages -, le premier ministre a fait un détour par Riom, qu'il arpente en compagnie du maire de la ville et candidat aux législatives, Claude Liebermann. Entre deux commerces, M. Raffarin commence à décliner le mot d'ordre de la journée : exprimant sa crainte d'une « dispersion des voix » car « il y a beaucoup de candidats partout », le premier ministre appelle les électeurs de droite à « voter utile ».

A Lezoux, dont la maire, Marie-Gabrielle Gagnadre, est également candidate UMP, VGE renchérit : mettant en garde contre les « risques de dispersion », l'ancien président s'en prend aux « dissidences » qui n'ont « aucun sens ». « Là où il y a une décision de l'UMP, il faut la respecter », ajoute-t-il. Dans la soirée, il demandera publiquement au premier ministre de réfléchir à l'instauration d'un mode de scrutin uninominal à un tour avec une dose de proportionnelle. Interrogé par quelques journalistes dans les rues de Lezoux, Giscard en profite pour planter une nouvelle banderille dans le dos de François Bayrou : « L'UDF était une grande formation politique. Mais nous n'avons plus, hélas, que les morceaux de l'UDF. Autant réunir tout le monde pour peser au sein de l'UMP... »

Après une brève intervention



Le premier ministre, Jean-Pierre Raffarin, a tenu meeting, mardi 4 juin à Clermont-Ferrand, fief de Valéry Giscard d'Estaing. Il a apporté son soutien aux candidats de l'UMP, parmi lesquels le propre fils de l'ancien président de la République, Louis Giscard d'Estaing.

enregistrée en direct dans les studios de la chaîne locale Clermont 1^{re}, M. Raffarin file à un dîner privé dans un restaurant clermontois. Parmi la douzaine de convives de cette table ultra-giscardienne : Jean-Pierre et Anne-Marie Raffarin ; Valéry, Anne-Aymone et Louis Giscard d'Estaing ; le directeur de cabinet du premier ministre - ex-Jeune giscardien lui aussi -, Nicolas Jacquet, et son épouse ; ainsi que trois autres candidats UMP : Jacques Barrot, Pierre-André Périssol et Jean Proriot.

« RACISME GÉNÉALOGIQUE »

A 21 h 30, VGE glisse un bouquet de fleurs sous le pupitre installé à la tribune du Polydôme. L'ancien président, qui a apprécié l'ovation réservée peu avant à son fils, est très en verve. Ignorant les candidats « dissidents » de droite qui ont tenu une brève conférence de presse avant de se glisser dans l'assistance, VGE est percutant.

Dénonçant le « racisme généalogique » de ceux qui « reprochent à Louis d'être [son] fils », il ajoute à leur intention : « En ce qui me concerne, je n'éprouve aucun regret de ne pas être votre père. » Le règlement de sa succession ne le fait pas oublier son hôte. « Je vous connais bien. Je sais que vous êtes un homme

simple, accessible, habile et sage », lance VGE au premier ministre, dont il affirme discerner « les traits qui font de [lui] un Pompidou poitevin ». VGE a trouvé une autre qualité à M. Raffarin, celle d'« avoir épousé une Auvergnate », originaire de Châtelguyon (Puy-de-Dôme). Anne-Marie Raffarin reçoit un nou-

veau bouquet de fleurs et son mari un « passeport pour Vulcania ». Ragaillard par cette réunion, Louis Giscard d'Estaing confie en petit comité : « Le vrai débat, en matière d'héritage, c'est l'héritage du gouvernement Jospin. »

Jean-Baptiste de Montvalon

Jean-Pierre Aillagon, symbole de la « société civile » au service de l'UMP

Le ministre de la culture en campagne à Paris

MEMBRE DU RPR depuis l'année dernière et proche de Jacques Chirac depuis bien plus longtemps, le nouveau ministre de la culture, Jean-Jacques Aillagon, s'amuse de passer pour un représentant de la « société civile ». « C'est une expression ridicule. Par définition, à part les militaires et le clergé, nous sommes tous des civils », affirme-t-il.

C'est pourtant bien parce que « le ministère de la culture n'est pas un ministère politicien » que les candidats aux législatives font appel à lui. Sa première visite avait été réservée à la 6^e circonscription de la Moselle, celle de Forbach, parce que sa mère y vit et que M. Le Pen y a recueilli plus de 25 % des voix au second tour de l'élection présidentielle. « J'ai apporté mon soutien au candidat de l'UMP, M. Lang... M. Pierre Lang », précise M. Aillagon.

Mardi 4 juin, l'ancien directeur des services culturels de la Ville de Paris apportait son soutien à deux autres anciens de l'Hôtel de Ville : Pierre Lellouche, ancien conseiller diplomatique de M. Chirac et député sortant de la 4^e circonscription, et Dominique Versini, secrétaire

d'Etat à la lutte contre la précarité et cofondatrice du SAMU social de la capitale, candidate dans la 11^e. « Nous sommes de jeunes ministres, nous apprenons notre métier », dit cette dernière.

Le programme de ces visites est adapté au profil du nouveau ministre : déjeuner avec des marchands d'art, suivi d'une visite à l'hôtel Drouot, chez M. Lellouche ; rencontre avec un petit groupe d'artistes chez M^{me} Versini. C'est l'occasion pour Jean-Jacques Aillagon de témoigner, posément, de sa connaissance du marché de l'art, de son sens de l'ouverture, mais aussi de sa fermeté.

Le ministre rend ainsi hommage à quelques-uns de ses prédécesseurs, Jacques Toubon, Jack Lang, Philippe Douste-Blazy, Catherine Tasca, droite et gauche confondues. Mais il répond aussi que « l'Etat n'a pas vocation à tout faire ». « C'est une chance pour ce gouvernement de compter dans ses rangs quelques personnalités qui, il y a un mois encore, avaient de fortes responsabilités professionnelles », observe-t-il aussi en politique.

J.-L. S.

Dans le Puy-de-Dôme, le fils de VGE « hérite » de la circonscription de son père

CLERMONT-FERRAND
de notre correspondant

« L'UDF est devenue l'Union pour la défense de la famille. » La formule est de Dominique Turpin, candidat (div. droite) aux élections législatives dans la 3^e circonscription du Puy-de-Dôme. Le premier adjoint au maire de Chamalières (Puy-de-Dôme) n'a pas obtenu le label de l'Union pour la majorité présidentielle (UMP) ; lui, l'ancien président de l'université de Clermont-Ferrand, très connu dans la partie urbaine et périurbaine de la circonscription, soit l'essentiel de l'électorat !

Jean-Marc Boyer (DL), enseignant, conseiller général du canton de Rochefort-Montagne, maire de Laqueuille, n'a pas eu cet honneur non plus. Le sésame a été donné à Louis Giscard d'Estaing, fils de l'ancien président de la République, adjoint au maire de Chamalières et président départemental de l'UDF.

Tout ce petit monde se déchire dans la seule circonscription à droite d'un département qui compte cinq députés PS sortants. Pour mettre un peu d'ordre, M. Giscard d'Estaing a « invité » sur ses terres le premier ministre Jean-Pierre Raffarin, par ailleurs ancien secrétaire général du Mouvement des jeunes giscardiens.

A droite, les adversaires du « fils VGE » rappellent souvent comment « la transmission héréditaire du fief » a eu lieu : « Le 10 mai, Valéry Giscard d'Estaing annonçait qu'il ne se représentait pas ; le 11 mai, Louis Giscard d'Estaing était investi et le 12 mai son journal de campagne était dans les boîtes aux lettres. Or 15 jours au minimum

sont nécessaires pour réaliser un tel document. »

Face aux attaques, Louis Giscard d'Estaing oppose une calme détermination : « La question est de choisir le meilleur candidat, fût-il le fils du député sortant. » Sans renier son soutien à François Bayrou, il jugeait récemment « regrettables » les prises de position du président de l'UDF qui « ont brouillé le message d'union au service d'une cause qui est de donner une majorité parlementaire au gouvernement de Jean-Pierre Raffarin ».



« La question est de choisir le meilleur candidat, fût-il le fils du député sortant »
LOUIS GISCARD D'ESTAING

Pendant ce temps, la candidate des Verts, Danielle Auroi, regarde le spectacle. Et se prend à rêver. Députée européenne, conseillère municipale de Clermont-Ferrand, elle a reçu le soutien du PS.

Sans ignorer que la circonscription est ancrée à droite, elle relève que la gauche a progressé le 21 avril et qu'aux municipales de 2001, des communes importantes ont été perdues par la droite. Déjà candidate en 1997, elle rappelle que VGE avait alors été mis en ballottage pour la première fois. En face de lui, Serge Teillot, l'ancien maire (div. droite) de La Bourboule, avait contesté son « emprise féodale ». Le même Serge Teillot est aujourd'hui suppléant du « fiston », Louis Giscard d'Estaing.

Jean-Pierre Rouger

Jamais vous ne posséderez complètement une Patek Philippe. Vous en serez juste le gardien, pour les générations futures.

Quel que soit l'usage et le style de votre Patek Philippe.

Les Verts accusent la droite de favoriser « ses clientèles »

En meeting à Paris, Dominique Voynet exhorte les militants à garder espoir

C'EST AU GYMNASSE JAPY, une salle du 11^e arrondissement de Paris, surdimensionnée pour l'occasion, que les Verts ont tenu, mardi 4 juin, devant 300 personnes, leur seul meeting national pour les législatives. Encore fallait-il pouvoir les entendre. Yves Cochet, candidat en bonne posture dans le 14^e arrondissement de Paris, chargé de plancher sur la subtile question « à quoi sert un député Vert ? », s'est perdu dans des anecdotes inaudibles.

Le public a, en revanche, bien entendu Denis Baupin, adjoint aux transports de Bertrand Delanoë, lorsqu'il a dénoncé « l'escroquerie intellectuelle de nos amis socialistes » qui appellent à « voter utile », donc PS, « en particulier à Paris, alors qu'il n'y a là aucun danger du Front national ». « Le vote utile, c'est le vote Verts », a insisté M. Baupin.

« Ca va aller », a commencé la secrétaire nationale des Verts, en accompagnant ces trois mots d'un geste qui se voulait rassurant. Malgré « ces législatives atypiques qui ne passionnent pas les foules, où la seule question, entre deux matches de foot, est de savoir si la cohabitation est, ou non, un bon système ». Malgré le refus du premier ministre « de

débattre », malgré les meetings « qui ne font pas salle comble ». M^{me} Voynet a exhorté ses troupes à garder espoir et à se « méfier de ceux qui annoncent des résultats avant qu'ils n'aient lieu ».

Puis elle a concentré le tir contre la droite, qui « aurait tort de croire qu'un boulevard s'ouvre devant elle ». Une droite qui « cherche ses modèles chez Bush et Berlusconi », en « baissant les impôts des riches et en favorisant ses propres clientèles, tout en augmentant les cotisations sociales », a accusé M^{me} Voynet. « Nous avons affaire au projet le plus à droite que nous ayons connu depuis Pompidou », a ajouté l'ancienne ministre pour qualifier la politique du gouvernement Raffarin.

Filant volontiers la métaphore trouvée par la gauche pour caractériser le premier ministre, la chef de file des Verts a jugé qu'il était « doué pour chloroformer l'opinion ». Passant à la gauche, l'ancienne ministre a rappelé qu'« aucune solution ne se trouvait dans un repli sur les frontières ». Après les discours, personne n'a traîné.

Béatrice Gurrey

Quel sera le contenu de la charte de l'environnement que vous présentez, mercredi 5 juin, en conseil des ministres ?

Il s'agit d'adosser à la Constitution une charte qui serait le fondement des relations entre l'homme, la nature et l'économie, et d'y inscrire les grands principes du développement durable. Notre droit national comprend déjà un certain nombre de normes techniques regroupées dans un code de l'environnement. Certains principes généraux énoncés, comme le principe de précaution ou le principe pollueur-payeur, n'ont pour l'heure qu'une valeur législative. Il s'agirait de leur donner une portée constitutionnelle et que le Conseil constitutionnel puisse les prendre en compte au même titre que le principe de liberté ou celui d'égalité. Il faudra donc modifier la Constitution.

Mais le but n'est pas de proposer une charte toute ficelée car le débat public est au cœur de la politique environnementale. Une commission sera constituée autour d'une personnalité qui regroupera des élus, des experts, des associations qui réfléchiront au sujet. A

l'automne, une contribution sera demandée aux acteurs concernés et à tous les citoyens. Des assises régionales seront organisées. Nous souhaitons avoir bouclé la consultation pour adoption du texte le 5 juin 2003, à l'occasion de la prochaine Journée de la Terre.

Quel reproche feriez-vous à vos prédécesseurs ?

Ils ont développé une culture d'affrontement, de clans, et notamment de clan politique, au lieu de prôner le dialogue. Il faut restaurer la culture du dialogue et de la participation plutôt que dresser les gens les uns contre les autres.

Vous avez souhaité conserver la chasse dans les attributions de votre ministère, contre l'avis des chasseurs, mais le premier ministre semble gérer ce dossier en direct.

Je ne souhaitais pas enfermer les chasseurs dans un ghetto, car ce sont des acteurs privilégiés en matière d'environnement. Je travaille sur ce dossier avec le plein soutien du premier ministre et j'entretiens d'excellents contacts avec les instances de la chasse. Quant à la renégociation de la directive

avec Bruxelles, j'ai bon espoir d'avoir un résultat. La démarche de M. Dutruc-Rosset [chargé par M. Raffarin de négocier des dérogations sur les dates de chasse] est de construire un bon dossier scientifique pour l'amener à Bruxelles plutôt que de faire une annonce électorale.

« S'il y a un risque que passe un député du FN, la question ne se pose pas : le front républicain prévaudra »

ROSELYNE BACHELOT

Qu'attendez-vous du Sommet de la Terre de Johannesburg, en septembre prochain ?

Il faut que l'Europe y manifeste face au bloc américain une forte volonté de promouvoir une vraie politique de développement durable. La France entend bien jouer un rôle moteur pour entraîner ses partenaires européens dans cette direction. Le Sommet de Johannesburg doit aussi créer des dynamiques concrètes d'aide aux pays du Sud, sur des sujets comme l'eau, par exemple. A la conférence de Monterrey, en mars, le président Chirac a réaffirmé notre objectif que l'aide au développement atteigne 0,7 % du PIB. Cet objectif sera atteint dans le quinquennat.

Regrettez-vous vos déclarations sur le nucléaire ?

Non. J'ai réaffirmé des choses d'une banalité affligeante. D'ailleurs, le Parti socialiste ne dit pas autre chose. Cela n'empêche pas que je souhaite le développement des énergies renouvelables, et que je suis une militante des économies d'énergie.

Un récent rapport de l'Agence européenne de l'environnement montre que la croissance des émissions de gaz à effet de serre provient surtout en Europe des transports. Qu'entendez-vous faire à ce propos ?

Les questions de transport sont effectivement cruciales. Mais quinze jours après ma prise de fonctions, je ne peux annoncer d'action substantielle qui relève d'un travail commun avec le ministre des transports. Il y aura cependant certainement une concrétisation sur le ferroutage.

Et je note que le marasme du marché automobile, s'il n'est pas une bonne nouvelle pour une grande industrie française, peut se révéler une vraie opportunité pour réfléchir aux transports en commun et aux plans de déplacement urbain.

Est-il facile d'être à la fois ministre et candidate ?

Non. On travaille beaucoup et on ne dort que quatre ou cinq heures par nuit. Mais on est confronté aux réalités du terrain, où je constate que les gens s'intéressent beaucoup aux questions d'environnement.

En cas de triangulaire, souhaitez-vous un Front républicain ?

S'il y a le moindre risque que passe un député du Front national, la question ne se pose pas : pour moi, le front républicain du 5 mai prévaudra. C'est également l'optique du président de la République et du premier ministre. Et pour moi, il s'agit d'une réaction... tripartite.

Propos recueillis par Benoît Hopquin et Hervé Kempf



NOUVEAU 4x4 CR-V



En Dordogne, le conseiller de l'Elysée a appris à parler des retraites agricoles

BRANTÔME

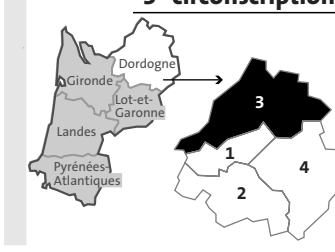
de notre envoyé spécial

« Il y en a marre des gagnants de tous poils ! » Ce soir-là, le candidat socialiste dans la 3^e circonscription de Dordogne, Michel Debet, est particulièrement remonté. Il vient de découvrir dans Marianne, qui recommande l'élection de cent députés de droite comme de gauche, le choix de l'hebdomadaire pour la Dordogne. Soit Michel Suchod (Pôle républicain), député sortant, dans la 2^e, et Frédéric de Saint-Sernin (UMP-RPR), chargé de mission auprès du président de la République, nettement battu en 1997. « Ça m'énerve, ça fait trop longtemps que je rame ! », lance M. Debet devant une cinquantaine de sympathisants réunis à Vertheillac. Il retourne avec acharnement la formule du premier ministre, Jean-Pierre Raffarin, sur « la France d'en bas ». « La France d'en haut, elle a pour nom, ici, M. de Saint-Sernin. Il faut refuser les résidents secondaires de la politique », lance-t-il. Le député sortant, communiste, René Dutin, est plus modéré. « On s'entend bien avec Debet, comme avec "Fredo" », confie-t-il, sans oublier de se moquer du « formidable flair politique » de son concurrent de droite : proche d'Alain Juppé, M. de Saint-Sernin avait été de ceux qui ont conseillé la dissolution en 1997. Cette année-là, M. Dutin avait battu M. de Saint-Sernin de près de 5 000 voix.

Dans l'espoir de rééditer ce scénario, l'ancien cuisinier en chef du stand du Périgord à la Fête de l'Humanité, parle patois et tutoie tout le monde. Il insiste surtout sur la revalorisation des retraites agricoles ou l'ouverture des buvettes pour aider les petits clubs sportifs. En cinq ans, il estime avoir obtenu 3 715 508 francs de crédits – « presque un demi-milliard de centimes » – au profit de 110 communes. « C'est l'assistante sociale du Périgord vert. Sur le terrain, c'est le meilleur », concède M. de Saint-Sernin. Face à cette offensive, l'ancien député RPR, spécialiste des études d'opinion, se montre raisonnablement con-

DORDOGNE

3^e circonscription



fiant. Chaque soir, il fait faire le décompte des sympathisants réunis par ses principaux candidats. Au total, 12 candidats, dont 4 pour l'ex-gauche plurielle, 2 pour l'extrême gauche, 2 chasseurs et 2 représentants de l'extrême droite. Au premier tour de l'élection présidentielle, Jacques Chirac a obtenu ici son meilleur résultat du département (24,38 %) et M. Le Pen le plus mauvais (10,87 %).

UN NOM DONT ON SE SOUVIENT

Après avoir pensé quitter la politique après son échec de 1997, il s'est laissé convaincre par Jacques Chirac de revenir chaque semaine arpenter l'une après l'autre les 174 communes de la circonscription. « De Saint-Sernin, c'est un nom qui ne rapporte pas beaucoup de voix, mais, du moins, on s'en souvient », observe-t-il. En 2001, la liste de droite qu'il aimait à Nontron, le berceau familial, l'a emporté aux élections municipales face à celle d'un autre « parisien », Aquilino Morelle, conseiller au cabinet de Lionel Jospin. « Un "parisien", c'est péjoratif, ça veut dire technocrate, nuance-t-il. Moi, je suis plutôt perçu comme un "national", c'est-à-dire quelqu'un assis à côté de ceux qui décident et qui peut se révéler utile pour cette circonscription. » Sur le marché de Brantôme, de vieux paysans viennent le trouver, pas mécontents d'avoir « quelqu'un à Paris ». Lui aussi, désormais, sait parler des retraites agricoles.

Jean-Louis Saux

3 JOSPIN, RETOUR SUR UNE DÉROUTE

BERNARD KOUCHNER a préféré partir en Corse et s'atteler à la rédaction d'un livre sur la France vue du Kosovo. Jean-Luc Mélenchon cherche à « réinventer »

les « centaines de gestes de la vie quotidienne », quelque peu oubliés du temps où il s'activait, lui aussi, au gouvernement. Claude Bartolone, hier chargé du ministère de la ville, reçoit désormais dans sa minuscule mairie du Pré-Saint-Gervais, en Seine-Saint-Denis. Comme Ségolène Royal, Elisabeth Guigou et quelques autres, il vante les vertus thérapeutiques du « terrain » et se consacre, vaillamment, aux prochaines législatives. Quant à Jean Glavany, qui avait délaissé l'agriculture pour diriger l'équipe électorale du candidat Jospin, il a repris le chemin des Hautes-Pyrénées, à bonne distance d'une capitale devenue impitoyable à son égard. Sa trajectoire le rend ironique, et un brin cruel envers lui-même : « Je n'ai cessé de rétrograder : j'ai été ministre, directeur de campagne et maintenant laboureur de campagne. »

Y a-t-il une vie après l'échec ? Les « ex » voudraient s'en persuader. A chacun sa manière de rebondir ou d'essayer. A chacun sa façon de positiver ou de faire semblant. Reste que la défaite de celui qu'ils appellent encore « Lionel » ou plus sèchement « Jospin » a été vécue comme un « choc terrible » (M^{me} Guigou), voire un « coup d'enclume sur la tête » (M. Mélenchon), dont ils tardent à se remettre. Le scrutin a venir n'y change rien : l'amertume menace, les rancunes se font plus vives.

Le traumatisme est d'autant plus profond, dans un PS malmené, qu'il se nourrit d'un sentiment d'injustice et de « gâchis » au regard des efforts fournis de 1997 à 2002. « Nous avons beaucoup travaillé », assure M. Kouchner tout en confiant en avoir « gros sur la patate ». « Notre bilan restera l'un des plus positifs de ces quarante dernières années », plaide M. Glavany. Et Claude Bartolone, reclus en son bureau d'adjoint au maire, d'exhiber des lettres de félicitations provenant d'élus de tous bords. « Jamais, affirme-t-il, un tel travail n'avait été accompli ! »

Ville, santé, emploi... M. Jospin avait résumé le tout dans une revue de 40 pages intitulée 1997-2002, la France qui change. Cinq ans d'action et de réformes passées à la loupe. L'inventaire se voulait complet : baisse du chômage, 35 heures, emplois-jeunes, pacs, parité, police de proximité, couverture maladie universelle, jusqu'à la suppression de la vignette automobile... C'est ce bilan qu'il a défendu à longueur de meetings. Il l'a fait à sa façon, fiches en main, dans un style assez austère, au risque, parfois, d'ennuyer son auditoire. Ses ministres, eux, se sont contentés des coulisses. Cantonnés à un rôle de figurants, ils ont dû faire le dos rond. « Ils devaient rester au boulot, c'était le choix de Jospin », confirme M. Glavany, l'ex-maître d'œuvre du dispositif.

Ce choix, perçu au mieux comme une erreur, au pis comme un affront personnel, n'en finit plus d'alimenter le malaise ambiant. Ici ou là, les langues se délient, la parole se libère, les critiques fusent sur les options du vaincu et de sa garde rapprochée. Elisabeth Guigou, très liée à Lionel Jospin, est l'une des rares à invoquer encore l'omniprésence médiatique de l'insécurité pour expliquer l'insuffisante visibilité du bilan. D'autres avancent désormais des analyses moins consensuelles. Ainsi, selon Ségolène Royal, « il n'est pas exact de dire que ce thème, à lui seul, explique la défaite ». L'épouse de François Hollande, premier secrétaire du PS, préfère inviter certains de ses compagnons de déroute à l'autocritique : « Nous n'avons pas perdu en raison de notre bilan, globalement positif, mais avant tout à cause d'une mauvaise campagne. »

Les oubliés de ladite campagne sont aujourd'hui dans une situation étrange. Ils ont la sensation d'avoir sombré sans combattre, de s'être inclinés en silence. Claude Bartolone assure en avoir conçu une « vraie frustration » : « On nous avait demandé de ne pas parler du bilan. C'était le rôle du parti. Il fallait cacher les ministres, présenter un Jospin nouveau, démarrant une nouvelle vie. » Bernard Kouchner, lui aussi, a mal vécu cette stratégie. En habitué des estrades et des caméras, il aurait voulu parler, batailler, débattre des questions de santé, de sa vision du monde. Ses offres de services ont été rejetées. « Je ne veux pas cracher sur l'ambulance », précise M. Kouchner, d'une voix lasse, mais on a oublié que la santé était la première préoccupation des Français. Après tout, s'ils n'ont pas voulu faire appel à moi, ni à quelques autres, tant pis pour eux. » Même s'il s'affirme « fidèle », l'ancien médecin en vient parfois à se demander s'il n'a pas eu tort de revenir au gouvernement, début 2001, à son retour du Kosovo.

Ségolène Royal n'a pas davantage eu l'occasion d'intervenir dans la course à la présidence. C'est à son initiative, et non à l'invitation de Lionel Jospin ou de ses conseillers, qu'elle a participé à certains déplacements. M^{me} Royal, créditée d'un bilan positif au ministère de la famille, de l'enfance et des handicapés, se plaint d'avoir été « interdite de conférence de presse » : « Je regrette notamment de n'avoir pu m'exprimer sur la



Une émission politique de Lionel Jospin pendant la campagne avec, de gauche à droite, Jack Lang, Ségolène Royal, Laurent Fabius et Elisabeth Guigou.

LE SPLEEN DES MINISTRES

Après avoir œuvré au sein du gouvernement Jospin, ils ont été frustrés de ne pas pouvoir mettre en avant leur bilan au cours de la campagne présidentielle

délinquance des mineurs afin de mieux marquer la différence entre la droite et la gauche sur ces questions. »

Jean-Luc Mélenchon, chef de file de l'aile gauche du PS, partage ces frustrations. « Pendant la campagne, on ne pouvait rien dire », s'indigne-t-il. Lui aussi pouvait pourtant se targuer de « bons résultats » dans l'enseignement professionnel. A l'entendre, le parti n'a pas su en tirer bénéfice dans les milieux populaires. M. Mélenchon a conscience d'avoir prêché dans le vide : « J'ai saoulé tout le monde en essayant de faire comprendre que l'enseignement professionnel pouvait être un gisement d'énergie et de valeurs positives. Mais les élites de gauche, et pas seulement au PS, n'ont aucune idée de ce qu'est le monde du travail. N'oublions pas que certains m'ont traité d'ouvriériste ! » Ce spleen post-électoral n'épargne pas celles et ceux dont les réformes, ou les projets de réforme, incarnent aujourd'hui les années Jospin. Le cas le plus flagrant est celui des 35 heures de Martine Aubry. La réduction

du temps de travail, présentée comme une avancée décisive, a été victime d'un effet boomerang dévastateur. Bernard Kouchner en conclut même que ce dossier a « fait perdre » le candidat du PS. La droite, en tout cas, a su profiter de la déception de certains salariés ; les socialistes, eux, n'ont pas vu – ou voulu voir –, le retournement d'une partie de l'opinion sur le sujet.

Ainsi, Bartolone dit s'être rendu compte de « quelque chose » en septembre 2001. « J'ai croisé chez des amis un jardinier que je connais très bien. Je lui ai lancé, alors t'es pas en 35 heures ? Il m'a répondu : "Parlons-en !" Nous nous sommes assis et là, il m'a tout débarrassé, les heures supplémentaires en moins, le manque d'argent pour le temps dégagé... » Le ministre de la ville enregistre mais sans réagir. « C'est vrai, soupire Jean Glavany, nous n'avons pas pris conscience que, même si les 35 heures constituent une avancée considérable, la baisse du pouvoir d'achat est mal vécue. »

Martine Aubry, devenue entre-temps maire de Lille, en a subi les conséquences. En février, deux journalistes lui consacrent un pamphlet d'une rare violence intitulé *La Dame des 35 heures* (Editions Robert Laffont). En avril, Jacques Chirac tient meeting sur ses terres, à Lille, et le député RPR Franck Dhersin s'attaque à son tour à « Miss Hyde, la dame des 35 heures ». Celle-ci en est profondément affectée. « Je ne sens pas cette campagne », confie-t-elle, un jour de fatigue, à l'Atelier, le « QG » parisien de M. Jospin. Ce dernier a beau lui rendre hommage dans ses interventions publiques, elle-même a beau batailler pour défendre ses lois, rien n'y fait : les « 435 000 emplois » créés ou préservés « sont passés par pertes et profits », constate-t-elle avec dépit.

Elisabeth Guigou pourrait presque en dire autant dans son domaine de prédilection, la justice. Restée durant plus de trois ans à la tête de ce ministère (juin 1997-octobre 2000) avant de rejoindre celui de l'emploi, M^{me} Guigou n'a pu mener à terme son vaste projet de réforme. Au final, faute de révision de la Constitution, seule la loi sur la présomption d'innocence a été adoptée. « J'en suis très fière », assure l'ex-garde des sceaux. Une fierté chèrement payée : le texte en question, vite baptisé « loi Guigou », a été perçu, par une partie de l'opinion, comme un frein au travail des policiers. L'intéressée, qui avait fait de la réforme de la jus-

stice le sujet emblématique de sa carrière politique, voire un tremplin vers Matignon, a subi là un sévère coup d'arrêt, préjudiciable en termes d'image. Une fois remplacée à la Chancellerie par Marylise Lebranchu, elle a continué de suivre ce sujet mais sans être en position de répliquer à ses détracteurs.

PAR la suite, l'omniprésence médiatique des questions liées à l'insécurité lui a laissé la même sensation d'impuissance : « J'ai éprouvé un sentiment d'injustice de voir le débat ainsi occulté, parasité. Tout le monde était obnubilé, au point même d'oublier que nous avons fait beaucoup de choses dans ce domaine. Ce qui est encore plus injuste, c'est que même sur ces questions biens réelles de l'insécurité, nous n'avons pas réussi à faire passer nos propres idées. »

Si la plupart des ex-ministres socialistes interrogés par *Le Monde* disent avoir perçu,

que plus ciblée, plus dérangeante aussi, sur l'isolement excessif de M. Jospin et de son entourage. Elisabeth Guigou elle-même a constaté une « coupure » avec un « staff de campagne qui fonctionnait un peu trop sur lui-même ». D'autres fustigent un « enfermement » perceptible, selon eux, bien avant le début de la campagne, dans l'exercice de pouvoir. « Jospin et ses conseillers s'étaient repliés dans leur tour d'ivoire, témoignent un habitué de Matignon, ils paraissent coupés de l'extérieur, ce qui n'était pas le cas auparavant. » Pour Claude Bartolone, fabiuisien notoire, la situation avait commencé à se détériorer au printemps 2001, après les municipales : « Les ministres ont été infantilisés. Nous avons perdu notre liberté de parole, cette espèce de spontanéité qu'on avait pour signaler quelque chose qui n'allait pas. Les séminaires étaient beaucoup les mêmes, institutionnalisés. A la fin, on venait tous avec notre courrier. Il n'y avait plus d'échanges comme avant. »

« Après tout, s'ils n'ont pas voulu faire appel à moi, ni à quelques autres, tant pis pour eux »

BERNARD KOUCHNER, ANCIEN MINISTRE DE LA SANTÉ

à l'approche de la présidentielle, un certain « malaise », ils confessent aussi avoir pensé : « On se rattrapera au second tour. » L'erreur, à les entendre, a été de ne pas prendre la mesure de l'exaspération des moins favorisés. « Nous avons pensé de bonne foi que la France allait mieux, admet Jean Glavany, Avec 3 millions de chômeurs, les Français étaient résignés. Quand le chômage a baissé, cette résignation s'est transformée en impatience, voire en colère. » Claude Bartolone évoque quant à lui une erreur d'appréciation : « La communication sur la "France qui marche" a été faite pour soutenir la confiance des investisseurs et des consommateurs mais à l'autre bout de l'élastique, ce discours volontariste n'était plus audible. » Martine Aubry, qui avait quitté le gouvernement dès l'automne 2001, avance une troisième explication : « Le fait d'être aux affaires, de régler les urgences, éloigne de la société. »

Derrière cette analyse, pointe une criti-

Dès lors, pourquoi s'être tu à l'approche du 21 avril ? Pourquoi avoir accepté de figurer en ombres chinoises sur l'affiche ? Ces questions, comme toutes les autres, renvoient à l'énigme principale de cette défaite : Lionel Jospin lui-même. L'homme séduisait, le premier ministre rassurait, le candidat a déçu. Trop solitaire. Trop rigide. Incapable de « donner envie ». Et aujourd'hui absent, loin d'eux, loin de tout. A mots plus ou moins couverts, ils sont désormais nombreux, dans l'ancienne équipe, à s'interroger sur les défaillances de cet étrange capitaine. L'heure n'est pas au désamour ; juste au doute et à la crainte, encore inavouable, de s'être trompé.

Philippe Broussard et Isabelle Mandraud

PROCHAIN ARTICLE :
LE COUP DE COLÈRE
DES MILITANTS DE L'OMME

L'eau, notre avenir *par Henri Proglio*

LA Journée mondiale de l'environnement, le 5 juin, servira cette année à rappeler à chacun le rôle qu'il doit jouer dans la protection de la planète et dans celle des écosystèmes, pour transmettre à tous nos enfants un monde plus propre et sans danger.

En tant que leader mondial des services liés à l'environnement, Vivendi Environnement s'associe naturellement à cette manifestation car nous sommes une force de proposition et d'action.

Cette journée est l'occasion de lancer un appel pour rappeler les mesures de bon sens que chaque communauté, chaque entreprise et chaque industrie doit prendre pour préserver l'avenir de la planète. Selon le programme des Nations unies pour l'environnement, en 2025, 3 milliards d'habi-

tants dans le monde pourraient ne pas disposer de l'approvisionnement en eau potable leur garantissant une vie convenable.

Face à ce « *stress hydrique* » annoncé, les enjeux mondiaux sont considérables : enjeu de santé publique, d'environnement, enjeu alimentaire, social et économique.

Le Sommet de la Terre qui se tiendra à Johannesburg en septembre prochain doit prendre en compte ce problème dans le cadre plus global du défi mondial de l'accès aux services de première nécessité dans les pays peu ou faiblement industrialisés. Le courage politique et la mobilisation de tous les acteurs, gouvernements, ONG et entreprises privées sont nécessaires pour donner naissance à une déclaration politique claire et à un plan d'action concret. C'est une question de morale : il s'agit de s'engager radicalement à prendre les mesures indispensables

pour améliorer le sort de millions de gens pour les décennies à venir.

Dans de nombreux pays, le problème réside moins dans la rareté de la ressource que dans son gaspillage. Il faut savoir, par exemple, que la vétusté des réseaux d'approvisionnement peut induire des déperditions très importantes, jus-

de la ressource-eau passe aussi par le développement de solutions alternatives : réutilisation des eaux usées, pour un usage industriel ou pour l'irrigation, ou dessalement des eaux de mer. Cette technique, qui permet de moins puiser dans les réserves d'eau douce disponibles, a vu son prix divisé par deux

tié des grands fleuves et lacs mondiaux sont pollués.

A Honolulu, la station de traitement des eaux usées déversait jusque-là ses rejets dans le Pacifique. Une nouvelle installation produira chaque jour 45 millions de litres d'eau recyclée, dont une partie sera vendue à une centrale électrique et une autre utilisée en irrigation.

Lutter contre la menace planétaire d'un « *stress hydrique* » ne signifie pas appliquer sur tous les continents un modèle uniforme et les technologies les plus coûteuses : les gestes les plus simples peuvent faire des miracles. C'est pourquoi nous associons toujours les consommateurs à notre démarche : en généralisant les compteurs d'eau individuels, mesure indispensable pour apprendre à maîtriser sa consommation d'eau et la facture correspondante, en mettant à leur disposition les informations nécessaires pour mieux maîtriser leur consommation, et en popularisant l'éducation sanitaire. Nous avons mis en place des campagnes de sensibilisation pour apprendre à maîtriser les dépenses personnelles : réparer une fuite d'eau, rénover ses équipements anciens...

Il est indispensable que chaque citoyen s'implique dans la protection de l'environnement et dans la préservation de la ressource-eau :

l'éco-citoyenneté est à la fois une responsabilité collective et une démarche individuelle.

D'autre part, nous participons activement à l'éducation des populations des pays auprès desquels nous intervenons, pour que les investissements réalisés se transforment en progrès sanitaire et

HENRI PROGLO est président de Vivendi Environnement.

social : le partenariat que nous avons engagé avec les Nations unies à travers l'Unitar pour mettre en place des programmes de formation spécifiques pour les acteurs locaux manifeste notre mobilisation sur ce thème. A chacun d'entre nous d'y mettre du sien et de prendre conscience que « *la Terre est entre nos mains* », comme le proclament les promoteurs du prochain Sommet de la Terre.

Les textes proposés à la page Débats du Monde peuvent être transmis :
- par voie postale :
Le Monde, page Débats, 21 bis, rue Claude-Bernard, 75242 Paris
- par télécopie : 01-42-17-21-22
- par courriel : opinions@lemonde.fr
Dans tous les cas, nom, adresse et numéro de téléphone des auteurs doivent accompagner ces envois.

Telle est « l'affaire Katz »

par Ilan Pappé

SOUS le titre « Calomniez, calomniez... », la page Débats du Monde du 4 juin a publié un point de vue de mon ancien collègue, l'ambassadeur d'Israël en France Elie Barnavi, qui éclaire, malheureusement, d'un triste jour ce qu'implique pour un universitaire de se transformer en diplomate au service d'un gouvernement comme celui d'Ariel Sharon.

Deux points principaux ressortent de son argumentation, que je reprendrai l'un après l'autre. L'un concerne les sanctions pouvant aller jusqu'à la révocation d'enseignants par les universités israéliennes, l'autre la réalité des faits dans « l'affaire Katz ». Une rectification des allégations d'Elie Barnavi s'impose dans les deux cas.

Sur le premier point, il est vrai que, jusqu'à présent, aucun universitaire n'a été révoqué en Israël. Mais il est vrai aussi que, depuis un an et demi, plusieurs événements sans précédent se sont produits en Israël.

Pour la première fois dans l'histoire de ce pays, on a privé des membres de la Knesset de la gauche non sioniste de leur liberté de mouvement (Ahmand Tibi et Tamar

l'université de Haïfa qui, dès 1999, a soutenu dans sa maîtrise la réalité d'un massacre - l'un des pires, probablement - qui a été perpétré en mai 1948 dans le village de Tantura. Deux organismes différents ont examiné le mémoire de Teddy Katz. Le premier était le groupe d'avocats représentant les anciens de la brigade

ILAN PAPPÉ est historien, professeur à l'université de Haïfa.

de accusée d'avoir commis le massacre. Leur représentant a fait état devant un tribunal israélien, en décembre 2000, de six citations erronées sur plus de 150 témoignages rapportés dans la thèse et, sur cette base, déclaré sans fondements les accusations portées par l'auteur.

Même si l'on accepte de considérer que ces six témoignages sont faux et qu'on les retire de la thèse, il en reste 145 qui démontrent, sans l'ombre d'un doute, qu'un massacre a bien été commis par les forces israéliennes dans la nuit du 22 au 23 mai 1948.

Teddy Katz, manquant de toute expérience de ce qu'est un procès, a cédé aux pressions et accepté un « compromis » : en fait une rétractation dans laquelle il confessait avoir inventé le massacre, à preuve la fausseté des six citations en question.

On ne sera pas étonné d'apprendre que, douze heures après avoir signé ce reniement de type stalinien, Teddy Katz le rejetait à son tour et demandait la reprise du procès, demande que le tribunal a rejetée.

Mais au cours de l'année 2001 un autre organisme a entrepris l'examen de la thèse. Une commission d'enquête composée de quatre professeurs de l'université de Haïfa a ramené à quatre (!) le nombre des témoignages erronés. Elle n'en a pas moins recommandé la disqualification de Teddy Katz, à laquelle l'université a procédé en novembre 2001.

Indigné par cette procédure, j'ai vivement critiqué le comportement de l'université, qui a répliqué en tentant d'obtenir ma révocation. Cette tentative a échoué en raison de l'émotion internationale qu'elle a suscitée.

Quant à Teddy Katz, il s'apprête à présenter sa thèse à nouveau. Il y réaffirme ses conclusions, en termes encore plus catégoriques : ce sont 250 personnes environ que les Israéliens ont massacrés à Tantura.

C'est ainsi que, pour la première fois, divers événements se sont produits en Israël. Tous ont à voir avec ce qui constitue le péché originel de l'Etat juif : le fait qu'il s'est établi sur la base d'une purification ethnique au cours de laquelle ont eu lieu une quarantaine de massacres.

Les Palestiniens ont déjà raconté cette histoire, mais leur voix n'est pas assez audible. Il faudra bien cependant qu'elle soit connue, même si Teddy Katz et moi-même devons en payer le prix.

PARTICIPEZ A

L'AUGMENTATION DE CAPITAL

avec droit préférentiel de souscription

du 4 juin au 17 juin 2002 inclus



Notre objectif :

Recréer de la valeur en améliorant la performance opérationnelle et en renforçant le bilan



Nos atouts :

- Un carnet de commandes de € 35,8 milliards, équivalent à 19 mois de ventes.
- Une croissance à long terme des marchés d'infrastructure d'énergie et de transport dans le monde.
- Parmi les trois premiers acteurs mondiaux sur chacun de nos trois principaux marchés.
- Une présence géographique mondiale équilibrée avec plus de 118 000 employés dans plus de 70 pays.



Notre plan :

■ **D'ici fin mars 2003 :**

- marge opérationnelle proche de 5 %,
- cashflow positif,
- vente d'actifs immobiliers pour environ € 750 millions,
- cession d'activités non stratégiques pour environ € 900 millions,
- augmentation de capital avec droit préférentiel de souscription.

Au total, environ € 2,1 milliards attendus au cours de l'exercice 2002/2003.

■ **D'ici fin mars 2005 :**

- marge opérationnelle à 6 % en 2004/05,
- cashflow cumulé positif de € 1,3 milliard pendant la période 2003-2005,
- réduction du taux d'endettement sur fonds propres à 20% d'ici mars 2005.



Participez à l'augmentation de capital avec droit préférentiel de souscription :

- Vous bénéficiez d'un droit prioritaire de souscrire à raison de 4 actions au prix unitaire de 9,60 euros, pour 13 actions détenues.
- Montant de l'émission : 636 millions d'euros.
- **Période de souscription :** du 4 au 17 juin 2002 inclus.



Pour plus d'informations, contactez votre intermédiaire financier ou consultez notre site internet www.alstom.fr

N° Vert 0 800 50 90 51

ALSTOM, le spécialiste global des infrastructures pour l'énergie et le transport.

Un prospectus visé par la COB (visa n°02-630 en date du 27 mai 2002) est disponible sans frais auprès des intermédiaires financiers et sur le site internet : www.alstom.fr. Ce prospectus est composé du document de référence déposé auprès de la COB le 7 mai 2002 sous le n°. D.02-826 qui a fait l'objet d'un complément d'informations le 16 mai 2002 sous le n°. D.02-826/A) et d'une note d'opération qui sont disponibles auprès des intermédiaires financiers ainsi qu'auprès du Service des Relations avec les Actionnaires d'ALSTOM. La notice légale a été publiée au BALO du 29 mai 2002.

Gozanski) ou de leur liberté de parole (Azmi Bishara).

Pour la première fois en Israël, de grandes figures de la vie culturelle qui avaient osé critiquer le consensus politique ont été ostracisées (Yaffa Yarkoni).

Enfin, pour la première fois, le ministre de l'éducation israélien a demandé que des poursuites légales soient entreprises contre des universitaires (les maîtres de conférences soutenant les réservistes qui refusent de servir dans les territoires occupés).

C'est aussi la première fois que les universités israéliennes sont confrontées à un historien professionnel dont les travaux révèlent toute l'ampleur de la purification ethnique dont les Palestiniens ont été victimes en 1948. Je veux parler de « l'affaire Katz », évoquée sans le nommer par Elie Barnavi.

Teddy Katz est un doctorant de

Le commentateur sportif Thierry Roland au centre d'une nouvelle polémique

Les « dérapages » du journaliste de TF1

MARDI 4 JUIN, l'équipe de Corée du Sud affronte la Pologne. Le match est retransmis sur TF1. Dès les premières minutes, Jean-Michel Larqué glisse certes une remarque sur la petite taille des attaquants coréens mais ajoute aussitôt que « les autres joueurs font tous 1,80 m et plus ». La chaîne privée a-t-elle demandé au commentateur de rectifier le tir suite à la blague au goût douteux proféré par Thierry Roland quelques jours plus tôt ? Probable mais la chaîne se refuse à tout commentaire. Relevé par le *Journal du dimanche* le 2 juin, M. Roland s'est laissé aller lors du match amical Corée du Sud-France à un de ses « dérapages » dont il est coutumier : « Il n'y a rien qui ressemble plus à un Coréen qu'un autre Coréen, surtout habillés en footballeurs, d'autant qu'ils mesurent tous 1,70 m, qu'ils sont tous bruns, à part le gardien », a-t-il déclaré en étouffant un fou rire.

45 ANS DE TÉLÉVISION

Le « M. Foot » de TF1 frôle parfois la ligne rouge. « Il y a deux Lee sur le terrain, ça fait une chambre », lance-t-il dans une de ses boutades dont il a le secret lors du match Corée du Sud-Pologne, mardi 4 juin. De même, lors du match d'ouverture France-Sénégal, le 31 mai, Thierry Roland lors des premières minutes confond le Cameroun et le Sénégal, puis lâche au sujet de Patrick Vieira, joueur français né à Dakar : « Il se bagarre, Vieira, contre ses cousins. » Lors du match Uruguay-Danemark, le 1^{er} juin, remarquant que l'équipe d'Uruguay ne compte qu'un joueur blond, il commente : « C'est pas un vrai blond. On va demander à Madame, mais je ne pense pas que ce soit un vrai blond. »

A 65 ans, le commentateur qui revendique plus de 45 ans de télévision, et dont le duo avec Jean-Michel Larqué dure depuis plus de vingt ans s'est taillée une réputation alimentée par de nombreuses polémiques. En 1978, officiant sur Antenne 2, il lâche au sujet d'un arbitre, dont il conteste la décision, « M. Foote, vous êtes un salaud. » L'affaire fit grand bruit, et le directeur de l'information de la chaîne sermonna M. Roland. Moins de dix ans plus tard, lors de la Coupe du monde 1986, alors que l'Argentine se retrouve face à

l'Angleterre, Maradona marque un but de la main. Thierry Roland s'écrie alors : « Honnêtement, Jean-Michel, ne croyez-vous pas qu'il y a autre chose qu'un arbitre tunisien pour arbitrer un match de cette importance ? » Nouveau scandale. Le commentateur ne semble pas ébranlé pour autant. Sa popularité le protège. Longtemps banni des Sept d'or, M. Roland n'en est pas moins une figure incontournable du paysage audiovisuel français. Les Guignols en ont fait une star sympathique avec le « Tout à fait Thierry » lancé par son compère Larqué. En 2000, il est nommé président de la Légion d'honneur. Président à vie du Variétés Club de France – qui regroupe anciens sportifs et artistes actuels –, il dispose d'un réseau de relations sans égal dans le milieu du football, voire du show-business, conforté par sa participation régulière aux « Grosses Têtes » de Philippe Bouvard et à son avatar footballistique, « Les Tontons Footeux », animés par Pierre Sled sur RTL.

PRÊT À RÉCIDIVER

Pour SOS Racisme, « il n'y a rien à signaler, c'est de Thierry Roland ». Ses détracteurs lui reprochent d'être « beauf », « vulgaire », « macho », « xénophobe »... Mais l'homme reste campé sur ses positions et assume son personnage. En 1995, il publie un livre d'entretiens *Tout à fait Thierry* (éd. Albin Michel), où il rappelle son attachement à l'OAS, son désir de voir rétablie la peine de mort, et où il règle aussi leur sort, aux femmes journalistes qui osent s'aventurer sur le terrain footballistique.

Deux ans, plus tard, il exprime ses opinions dans une interview accordée au journal d'extrême droite *Présent*. Plus récemment, il confie au *JDD* qu'il serait prêt à récidiver : « On n'avait parlé que de sport, exception faite de deux apartés dans lesquels j'avais dit que j'étais pour la sanction suprême (la peine de mort), concernant le crime d'enfants de vieux et de policiers, et qu'en tant que partisan de l'Algérie française, l'issue en 1962, ne m'avait pas paru idéale. Je ne dois pas être le seul dans notre bel et beau pays de France à le penser. »

José Barroso
et Laurence Girard

POUR son numéro du jeudi 6 juin consacré aux élections législatives, l'hebdomadaire *L'Express* a publié huit éditions locales à travers la France, où il présente les enjeux des scrutins des 9 et 16 juin dans les principales régions du pays. Cette « régionalisation » des titres de presse magazine d'information n'est pas une nouveauté et depuis le milieu des années 1990, *Le Nouvel Observateur*, *Le Point* et *L'Express* s'y prêtent, même, à chaque élection locale.

Depuis deux ans, cette pratique est de plus en plus utilisée, et les sujets se diversifient. Il s'agit parfois de quelques pages ajoutées dans l'édition nationale et appelées en « une », d'autres fois d'un supplément indépendant.

Les sujets développés dans les pages sont de deux sortes : articles thématiques et d'actualité. On trouve des sujets qui « tournent » chaque semaine d'une région à une autre. A raison d'une ou deux villes par mois, *L'Express* décline ainsi « Les 100 [personnalités] qui font bouger votre ville ». Plus généralement, chaque titre a ses marronniers : l'immobilier un peu partout, le vin à Bordeaux, les « réseaux secrets » lyonnais, etc.

A côté de cela, le sujet peut correspondre à une actualité ou à un éclairage sur une ville ou une région. Récemment, *L'Express* a ain-

Les gadgets dopent les tirages en Italie

Les gadgets (paréos, rouges à lèvres, livres, cassettes, paquets de pâtes) continuent de faire acheter les magazines italiens même si le phénomène est en reflux et si ces petits « cadeaux » sont la plupart du temps payants, le prix du journal étant majoré. Le phénomène remonte aux années 1970 avec les féminins, mais il a connu son apogée dans les années 1990, au moment où la presse a dû se battre contre la télévision pour conserver ses budgets publicitaires. L'hebdomadaire féminin *Grazia* (groupe Mondadori) a doublé sa diffusion (de 400 000 à 800 000 exemplaires) en « offrant » pour la première fois un échantillon de parfum. Les éditeurs savent que ce type de promotion ne dope les ventes qu'au coup par coup, déplaçant les lecteurs d'un titre à l'autre et n'est pas synonyme de fidélisation.

La presse magazine d'information régionalise ses « unes » pour augmenter ses ventes

« Le Point », « L'Express » et « Le Nouvel Observateur » peuvent vendre jusqu'à 20 fois plus grâce à des déclinaisons locales. Il s'agit parfois d'une simple différence de présentation



« Le Point » du 24 mai : l'Islam fait la « une » des éditions Marseille et Nord-Pas de Calais, Nicolas Sarkozy fait la « une » à Paris.



si produit une édition spéciale à Annecy à l'occasion de l'entrée en vigueur des accords bilatéraux signés avec la Suisse ; dans son numéro du 13 juin, *Le Nouvel Observateur* prévoit une édition spéciale sur le département de l'Oise.

« C'est devenu le moteur de développement des news magazines », observe Guillaume Malaurie, rédacteur en chef du supplément Paris-Ile-de-France du *Nouvel Observateur*. Les chiffres en témoignent : les ventes d'un numéro régional peuvent être multipliées jusqu'à 20 par rapport aux ventes habituelles sur la ville ou la région. *L'Express* estime que 12 % à 15 % de ses ventes en kiosques proviennent de ces opérations. Pour *Le Point* cela représente 20 % de la croissance de ses ventes. Le supplément francilien (diffusé aussi dans l'Oise) du *Nouvel Observateur* lui a permis d'accroître ses ventes sur la zone de près de 20 % sur la première année.

STRUCTURE SPÉCIFIQUE

Le Point et *L'Express* ont mis en place, en 2000, une structure spécifique au sein de leur rédaction chargée d'en assurer la réalisation. Aujourd'hui, l'équipe du *Point* compte trois journalistes, celle de *L'Express* en compte « trois à quatre », aidés par des correspondants et pigistes installés en province, qui travaillent le plus souvent pour des journaux locaux. Au total, *L'Express* diffuse en moyenne quatre éditions régionales chaque semaine. *Le Point*, « un peu moins ».

Le Nouvel Observateur a appliqué une stratégie différente. S'il se pré-

directoire de *Télérama*. Ce qui n'empêche pas ces magazines de jouer aussi sur leur aura nationale : « les lecteurs sont flattés, ils pensent que la "une" de l'édition qu'ils ont entre les mains est celle qui est vendue à travers la France », explique un journaliste marseillais. Le succès est aussi dû à « la crédibilité d'un grand titre », admet Berbard Wouts, PDG du *Point*.

Revers de la médaille, les dossiers régionaux de ces news magazines sont parfois accusés d'être interchangeables et remplis de poncifs. « Ce qui nous gêne », explique Philippe Chaslot rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Lyon Capitale*, c'est que ces numéros renvoient à une image dépassée de la ville, bourgeoise, secrète, capitale de la gastronomie ou de la franc-maçonnerie... Aucun effort n'est fait pour tenter de cerner les évolutions de Lyon. » Parfois, l'adaptation locale d'une « une » n'est justifiée que par un article maigrelet, perdu dans le corps du magazine.

Dans les directions, on se défend de n'en faire qu'une affaire de marketing. « C'est une démarche guidée par un intérêt rédactionnel », affirme Jean-Claude Rossignol, directeur des ventes du *Nouvel Observateur*. « Même si, reconnaît-il, elle est d'abord une affaire commerciale. »

J. B.,
avec nos correspondants
à Marseille, Strasbourg,
Bordeaux et Lyon

DÉPÊCHES

■ **RADIO : deux investisseurs financiers et l'entrepreneur** Jacob Abbou, qui vient de racheter *Le Nouvel économiste*, ont présenté, mardi 4 juin, leurs projets respectifs de reprise des quelque 40 % du capital de BFM que des actionnaires actuels – la Compagnie financière de Rothschild, Apax et Dassault Multimédia – souhaitent vendre. La rédaction s'est inquiétée des conséquences sociales d'un tel changement.

■ **Une « Radio de la Mer »** pourrait voir le jour en France. Un dossier a été déposé au CSA le 29 avril par Jean-Michel Brosseau, ex-patron de comfm.com, site de référencement de médias. – (AFP)

■ **La cour d'appel de Paris a rejeté mardi un recours du GIE Sport Libre** (Radio France, Europe 1, RTL, RFI et Sport O'FM). Celui-ci cherchait à faire annuler la décision du conseil de la concurrence de suspendre le contrat constitutif du GIE, interdisant à ses membres de conclure individuellement un accord avec RMC Info pour la retransmission des matches de la Coupe du monde de football. – (AFP)

■ **TÉLÉVISION : l'action de TF1 a perdu 4,81 % à 30,70 euros**, mardi à la clôture de la Bourse de Paris. Le marché financier montre son inquiétude sur la rentabilité susceptible d'être dégaugée par les 168 millions d'euros investis par la chaîne pour les droits de la Coupe du monde de football 2002. – (AFP)

■ **LIBERTÉ DE LA PRESSE : près de 400 reporters ont été tués** dans l'exercice de leur profession au cours des dix dernières années, selon le Comité pour la protection des journalistes. – (AFP)

Le Monde N° 19

SUR LA PISTE DE

BEN LADEN Les commandos américains et anglais traquent Ben Laden et ses lieutenants au cœur du pays pachoune. Qui les protège, pourquoi et jusqu'à quand ? Cachemire et Afghanistan : le double jeu du Pakistan. De Djerba à Karachi, l'agenda du terrorisme mondial.

ET AUSSI... MONDIAL : ZIDANE ET L'ARGENT DU FOOT. TEMOIGNAGE : J'AI ÉTÉ TOURISTE EN CORÉE DU NORD. REPORTAGE : AVEC UNE UNITÉ D'ÉLITE ISRAÏÉLIENNE. PORTRAIT : BEN ALI OÙ A VIE SUR LA TUNISIE DOSSIER : LE RABBI DU MAUVAIS GENRE AU GENRE MAJEUR. PHOTO : MADRID AU FÉMININ PLURIEL. FUTUR : MARS SUR TERRE.

3€

Le Monde

LIRE ET VOIR

MONDIAL ZIDANE ET L'ARGENT DU FOOT REPORTAGE AVEC UNE UNITÉ D'ÉLITE ISRAÏÉLIENNE PHOTO MADRID AU FÉMININ PLURIEL

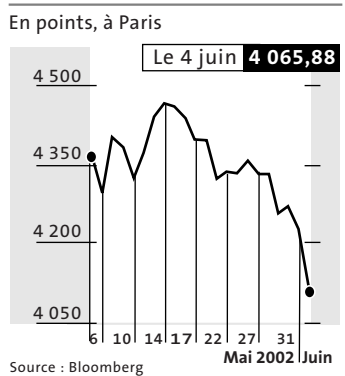
MAGAZINE MENSUEL 3€

Les actions plongent en Europe, Wall Street reprend son souffle

FERMANT quelques heures avant les marchés américains, les Bourses européennes n'ont pu profiter du redressement de ces derniers en fin de séance, mardi 4 juin.

volumes: 4,62 milliards d'euros ont changé de mains durant la séance, dont 3,99 milliards sur les seules valeurs de l'indice.

INDICE CAC 40



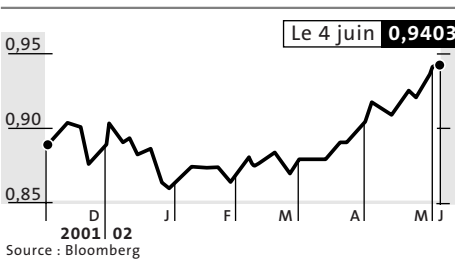
Source : Bloomberg

Cécile Prudhomme

Le rebond de l'euro éloigne les perspectives de hausse des taux

CHRONIQUE DES MARCHÉS

L'EURO EN DOLLAR



Source : Bloomberg

banque HSBC-CCF, dans une récente étude. « La valeur plus forte de l'euro vis-à-vis des autres monnaies rend les conditions monétaires plus restrictives », ajoute Stefan Bielmeier, de la Deutsche Bank.

RISQUE POUR LES EXPORTATIONS

Outre son influence sur les prix, le niveau de l'euro devrait avoir un impact indirect, s'il se confirme, sur la compétitivité des exportations de l'Union.

Autrement dit, les gardiens monétaires européens, convaincus qu'une hausse des taux renforcerait l'attractivité de leur monnaie sur les marchés de change, devraient attendre un mouvement similaire aux Etats-Unis avant de modifier leur position.

Philippe Ricard

LES BOURSES DANS LE MONDE

5/6, 9h31

Table listing global stock indices by country (USA, Europe, Asia, Africa, etc.) with columns for index, last closing, change, max, min, and PER.

Table listing European stock indices by country (Germany, France, UK, Spain, etc.) with columns for index, last closing, change, max, min, and PER.

Table listing Asian and Oceanian stock indices by country (Australia, China, Korea, etc.) with columns for index, last closing, change, max, min, and PER.

PER - Price Earning Ratio (ou cours/bénéfice) : cours de Bourse divisé par le bénéfice par action estimé pour l'exercice courant.

EUROPE Mercredi 5 juin 9h31

Table of European stock indices including STOXX 50, Automobile, Banks, and various regional indices.

Table of individual European stock prices for companies like Danone, Deutsche Telekom, E.ON, etc.

Table of the 50 most valuable Euro stocks with columns for company, code, price, and change.

FRANCFORT

Table of Frankfurt stock market data, including volume and price changes for various companies.

TOKYO

Table of Tokyo stock market data, including volume and price changes for various companies.

LONDRES

Table of London stock market data, including volume and price changes for various companies.

PARIS

Table of Paris stock market data, including volume and price changes for various companies.

NEW YORK

Table of New York stock market data, including volume and price changes for various companies.

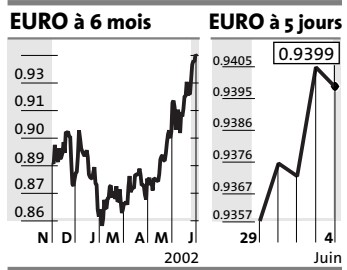
Table of New York stock market data, including volume and price changes for various companies.

MARCHÉ DES CHANGES 5/6, 9h31

Table showing exchange rates for major currencies (Dollar, Euro, Livre, Franc S.) in New York, Tokyo, Paris, and London.

COURS DE L'EURO

Table showing the price of the Euro in various currencies like the Danish Crown, Norwegian Kroner, etc.



TAUX

Table showing interest rates for various countries (France, Germany, Japan, etc.) and terms.

TAUX COURANTS

Table showing current interest rates for different types of loans and credit facilities.

OR

Table showing gold prices in various locations like New York, London, etc.

MÉTAUX

Table showing prices for various metals like aluminum, copper, nickel, etc.

DENRÉES

Table showing prices for various commodities like wheat, soybeans, sugar, etc.

PÉTROLE

Table showing prices for different types of oil (Brent, WTI, etc.).

MARCHÉS FRANÇAIS

PREMIER MARCHÉ

VALEURS FRANÇAISES

Mercredi 5 juin 9h16

Table of French stock market values with columns: Valeur, Dernier cours, Cours préc., % var./préc., % var./31/12, Plus haut, Plus bas, Divid. net, Code sicoam.

Table of international stock market values with columns: Valeur, Dernier cours, Cours préc., % var./préc., % var./31/12, Plus haut, Plus bas, Divid. net, Code sicoam.

Table of international stock market values with columns: Valeur, Dernier cours, Cours préc., % var./préc., % var./31/12, Plus haut, Plus bas, Divid. net, Code sicoam.

NOUVEAU MARCHÉ

Table of new market values with columns: Valeur, Cours de clôture (€), % var., Meilleures performances, Plus mauvaises performances.

Table of new market values with columns: Valeur, Cours de clôture (€), % var., Plus forts volumes d'échange.

Advertisement for Volkswagen Beetle 15 390 € with text: 1) Regardez, 2) Respirez, 3) Soufflez. Includes image of the car and VW logo.

SECOND MARCHÉ

Table of second market values with columns: Valeur, Cours de clôture (€), % var., Meilleures performances, Plus mauvaises performances.

Table of second market values with columns: Valeur, Cours de clôture (€), % var., Plus forts volumes d'échange.

SICAV ET FCP

SÉLECTION

Table of SICAV and FCP values with columns: Valeur, Cours en euro, date, % var., Sélection.

Table of SICAV and FCP values with columns: Valeur, Cours en euro, date, % var., Sélection.

Table of SICAV and FCP values with columns: Valeur, Cours en euro, date, % var., Sélection.

Table of SICAV and FCP values with columns: Valeur, Cours en euro, date, % var., Sélection.

Bertrand Lavier, l'art greffé sur le réel

Ce plasticien conceptuel est engagé depuis trente ans dans une féconde réflexion créatrice. Le Musée d'art moderne de la Ville de Paris présente ses assemblages et ses peintures

BERTRAND LAVIER, horticulteur de formation, est un spécialiste des « greffes » en tous genres : la plus connue est celle du coffre-fort et du réfrigérateur, le premier servant de socle au second. La moitié des articles dirigés contre l'art contemporain s'y réfèrent. Ce qui ne déplaît pas à l'artiste, un manipulateur d'idées prompt à les retourner, engagé depuis toujours dans une réflexion active sur l'exercice de l'art, son objet, ses formes, ses codes. Une réflexion qui peut se compliquer singulièrement quand il repeint les objets à coups de brosse : radiateurs, postes de radios, sièges, appareils ménagers qui, malgré cette « touche Van Gogh », continueront de fonctionner. Avec Lavier, pour qui le design n'a pas de secret, l'objet ne perd pas sa fonction d'usage, tout en devenant objet d'art. Qui dit mieux ?

Lavier a le crâne dégarni depuis longtemps, l'œil clair et vif. Il a de l'humour, parle en gesticulant sans lâcher son havane éteint, mais sans emphase. Il paraît moins anguleux qu'il y a vingt ou trente ans, moins minimal, meilleur vivant. Qui est-il ? Un artiste conceptuel. Il doute de tout, façon siècle des lumières. Sauf de l'art. Son exposition au Musée d'art moderne de la Ville de Paris le montre, et lui le dit. Non, Lavier n'est pas un astucieux gestionnaire de l'héritage duchampien : « Pour moi, la référence, c'est Warhol. J'utilise des techniques de reproduction et en même temps, c'est chargé. »

Passé le hall où plane une sculpture construite à la Eiffel, on entre dans la peinture selon Lavier, dans sa « galerie des glaces » : les vitrines de la rue Réaumur ou de l'avenue Montaigne passées au blanc d'Espagne, « on a tous vu ça depuis Boubat dans les années 1940 ». Mais cette fois la peinture gestuelle du laveur de carreaux a été photographiée, numérisée et confiée à une machine à jet d'encre. « L'espace n'est plus dans la réalité : tu es devant le tableau que tu avais cru voir dans la rue. » (Lavier dit « tu » surtout parce qu'il ne dit jamais « je »). Avec les Miroirs, la proposition est inversée. « Tu es de l'autre côté. Grâce à la peinture, tu passes dans le reflet. » Magie.

Dans la salle des « Walt Disney Productions », où ses œuvres sont tirées d'une BD où Mickey et sa copine sont dans une galerie d'art moderne, Lavier aborde toutes les catégories des beaux arts : dessin, peinture, photos, images virtuelles, sculptures fabriquées à partir de la BD... Mais « l'objectif de départ, c'était de travailler sur la "high and low", comme on dit aux Etats-Unis. Sur la peinture mineure consommée par le grand public ».

Lavier évolue avec son temps et les problé-

BIOGRAPHIE

► **1949**
Naissance à Châtillon-sur-Seine.

► **1968**
Entre à l'école d'horticulture de Versailles.

► **1975**
Exposition individuelle au Centre national d'art contemporain.

► **1985**
Exposition des « Walt Disney Productions ».

► **1991**
Exposition récapitulative au Centre Pompidou.

matiques de son temps. Par extension, il est passé du discours minimal à l'expressionnisme, de l'art géométrique à la peinture gestuelle, en combinant les formes et les considérations sur la consommation, la culture savante et populaire, la mondialisation, les arts premiers et occidentaux, le glissement des techniques, et les nouveaux médias, la reproduction, l'ordinateur, le clonage...

« ZONES DE TURBULENCES »

Et la serrure. Pourquoi ? « Il y en a qui collectionnent les serrures dogons. Moi je n'y connais rien, je suis d'une ignorance encyclopédique. Je me renseigne. Pourquoi je ne pourrais pas socler une serrure de la Samaritaine comme une serrure dogon ? C'est tout aussi acceptable de faire cette greffe-là. » Il ajoute que le socle lui a appris qu'« il fallait toujours avoir des objets usagés comme dans l'art africain, parce que ces objets ont une charge ».

Cela expliquerait le canoë : « Un kayak que j'ai acheté au Vieux Campeur. Je l'ai fait massacrer et restaurer par un spécialiste d'archéologie. Il me l'a transformé en vase grec. Ce qui est formidable, c'est de faire une pirogue restaurée et pas réparée. L'objet entre comme ça dans une espèce de zone de turbulences. » Lavier aime parler de « zones de turbulences ». Il entend ainsi corriger l'image convenue de

l'artiste condamné à la bonne humeur. Son Alfa Roméo accidentée : « C'est de l'émotion à l'état brut. Ça ne supporte pas un gramme de poussière, sinon ça devient une épave. C'est un objet qui se situe entre les Accidents de Warhol et les Compressions de César. »

Il insiste sur la progression dramatique de son parcours. « Il y a quand même une menace. Cette dimension dramatique, je ne l'avais pas. Les gens me voyaient dans une esthétique postminimale, carrée. J'aime bien, mais je crois que je suis passé au-delà. Je peux très bien faire cohabiter une esthétique minimale et de l'expressionnisme. » Le drame culmine avec les dernières greffes : des portraits de Montand, de Barthes et d'autres, photographiés au Musée Grévin par un portraitiste du Studio Harcourt. « Pour moi, il y a le style éternel d'Harcourt qui essaie de figer les modèles, alors que Grévin essaie de leur donner la vie. La photo qui en résulte est exactement à l'intersection de ces deux points. Des monstres. »

Qu'est-ce que l'art pour Lavier ? « Je pourrais répondre par un truc à l'envers. Il y a cette phrase sublime de Robert Filliou qu'on cite à tous propos : "L'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art." C'est parfait, mais je trouve que cette phrase a fait son temps. Aujourd'hui, ce n'est plus possible de dire ça, parce qu'on s'est aperçu qu'il y avait des choses

brutales, violentes dans la vie que l'art ne pouvait pas régler, j'ai envie de dire : heureusement. »

Et le musée ? « Ce qui me plaît, c'est de me voir comme je ne me suis jamais vu. Quelquefois tu apparais plus comme un néo-conceptuel français donnant dans la musique de chambre. Ici je n'ai pas fait des œuvres plus monumentales, mais elles existent et elles trouvent leur espace. » Voilà l'artiste rassuré, un inquiet caché derrière son humour et sa bonne humeur. Et de quoi saluer le musée : « C'est l'endroit qui me permet de jouer mes partitions favorites, avec une acoustique parfaite. Je ne suis pas forcément pour la cathédrale, mais je préfère nettement entrer dans ce musée où je peux avoir la plus grande maîtrise possible de l'espace, de la lumière. C'est mieux que d'exposer dans un champ de betteraves. » Et Lavier d'ajouter, en jetant un œil en direction du Palais de Tokyo voisin : « A mon avis, je ne suis pas le seul. »

Geneviève Breerette

Bertrand Lavier. Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président-Wilson, Paris-16^e. Tél. : 01-53-67-40-00. Tous les jours de 10 heures à 17 h 30. Samedi et dimanche jusqu'à 18 h 45. Fermé le Lundi. Jusqu'au 22 septembre. 5 €.



LES GENS DU MONDE

■ Le dessin de Picasso et les trois œuvres de Fernand Léger ayant appartenu à Maurice et Jeannette Thorez et mis en vente par M^e Briest (*Le Monde* du 4 juin) ont obtenu un franc succès. Estimés au mieux à 278 000 euros, ils ont rapporté un total de 760 000 euros.

■ Jean-Jacques Aillagon réagit au conflit qui oppose la ville de Francfort au chorégraphe William Forsythe. Dans un communiqué, le ministre de la culture du gouvernement Raffarin a fait savoir qu'il était « sensible aux difficultés rencontrées par William Forsythe et sa troupe et à la remise en question de leur installation à Francfort ». Le ministre a fait savoir qu'il avait appelé le chorégraphe et que les deux hommes avaient convenu d'un rendez-vous en juin.

■ En revanche, la ville de Wuppertal se veut rassurante au sujet de Pina Bausch. L'administration de la compagnie dirigée par la chorégraphe précise : « La fermeture éventuelle du théâtre municipal pour raisons économiques ne remet en cause ni la présence, ni le travail, et encore moins les ressources propres de Pina Bausch, qui garde à sa disposition l'Opéra de Wuppertal. Les saisons jusqu'à 2005 sont bouclées et ne sont en aucun cas remises en question. » Ainsi, le grand festival Wuppertal/Düsseldorf/Essen aura bien lieu à l'automne 2004.

■ Jude Law, Nicole Kidman, Philip Seymour Hoffman, et maintenant Natalie Portman : la distribution de *Cold Mountain*, adaptation cinématographique du roman de Charles Frazier, prend des allures de Bottin mondain. Bientôt, tout le monde aura oublié que Tom Cruise a refusé d'incarner Inman, le déserteur au grand cœur, permettant ainsi à Jude Law d'officialiser son statut de star hollywoodienne. Anthony Minghella (*Le Patient anglais*, *Le Talentueux M. Ripley*) dirigera cette coproduction Miramax/MGM.

■ Isabelle Nanty ajoute à son arc la dernière corde qui lui manquait. La comédienne (Amélie Poullain, *Astérix*), metteur en scène de théâtre (*Cravate Club*) se met à la réalisation. *Le Bison*, comédie contemporaine, se tournera à Paris à partir de la mi-juin. La réalisatrice se dirigera elle-même et aura pour co-interprètes Edouard Baer et Pierre-François Martin-Laval, issu de la troupe des Robin des Bois.

■ Woody Allen a témoigné, mardi 4 juin, devant un tribunal new-yorkais dans le cadre de la procédure qui l'oppose à son ancienne productrice Jean Doumanian. Le cinéaste demande plus de 10 millions de dollars de profits générés par ses films et que M^{me} Doumanian ne lui aurait pas remis. Mardi, Woody Allen a retracé, pour le bénéfice du juge et des dix jurés, les débuts de sa carrière au cinéma.

DOMINIQUE DHOMBRES

Les morts de Jénine

QUE S'EST-IL PASSÉ dans le camp de réfugiés de la ville palestinienne de Jénine, en Cisjordanie, investie du 3 au 19 avril, sans aucun témoin extérieur, par l'armée israélienne ? Les Palestiniens affirment que les Israéliens y ont commis un carnage et que des centaines de corps sont ensevelis sous les décombres. Des pans entiers du camp ont été nivelés par les bulldozers. Les autorités israéliennes nient l'existence d'un massacre et justifient ces destructions par les nécessités de l'action militaire menée contre les combattants retranchés au centre du camp. L'ONU a renoncé à l'envoi d'une commission d'enquête en raison de la mauvaise volonté israélienne.

Le documentaire diffusé mardi soir sur Arte ne met pas fin à ce débat. Réalisé par une équipe de la chaîne de télévision britannique Channel 4 qui a pu pénétrer dans le camp de Jénine quelques jours après le retrait israélien. Les journalistes britanniques n'ont pas trouvé trace des centaines de cadavres dénoncés par les Palestiniens. Le seul chiffre cité dans ce reportage est celui de 51 corps, dont la moitié de civils, dénombrés par une organisation humanitaire, Human Rights Watch.

Les journalistes britanniques ont cependant recueilli des témoignages terrifiants. L'hôpital de Jénine est resté vide pendant toute la durée des combats parce que les Israéliens interdisaient l'évacuation des blessés. Des ambulances ont été prises pour cible. Une jeune femme raconte comment sa sœur a été abattue à ses côtés alors qu'elle portait un uniforme d'infirmière. Les hommes adultes étaient appelés par haut-parleur à se présenter torse nu aux soldats israéliens. Plus de la moitié des auteurs des attentats-suicides commis en mars en Israël venaient du camp de Jénine.

Un ancien capitaine de l'armée britannique, venu comme expert pour Amnesty International, affirme que nombre de maisons ont été démolies après la fin des combats, et qu'il s'agit donc d'une « opération punitive ». Ce documentaire se termine par une rencontre avec un dirigeant palestinien du camp de Jénine.

Celui-ci affirme, le visage à moitié caché, qu'il y a toujours, dans le camp, des hommes prêts à commettre des attentats-suicides. Le lendemain de l'entretien, un homme entrain dans un club de billard de Tel-Aviv et tuait 16 personnes.

TÉLÉVISION

Insécurité conjugale

Homages indirects à Racine et à Shakespeare, les crimes passionnels représentent en France la première cause des homicides. Dans 80 % des cas, l'auteur est un homme, qui en général n'accepte pas la rupture. Une femme poignardée par son ex-petit ami, une épouse et son amant empoisonnés par un mari jaloux, une femme tuée à la hache par son ex-époux... La litanie de ces « faits divers » conjugaux peuple les journaux, mais personne ne prête attention à ces drames du désastre amoureux. Elsa Margout et Eric Delageneau se sont intéressés à plusieurs crimes passionnels. Partout, des hommes habillent de mots d'amour leur orgueil blessé, leur peur de l'abandon ou leur désir de vengeance, préférant détruire leur compagne, voire leurs enfants, plutôt que de les perdre.

Les cours d'assises sont incapables d'expliquer l'irrationnel. Résultat : les auteurs de crimes passionnels écopotent de peines plutôt légères. La faute au mythe du crime d'amour, fut-il un artefact de l'ego, et à la loi qui jusqu'en 1975 condamnait rarement un mari surprenant sa femme en flagrant délit d'adultère. La faute aussi à une imagerie sociale considérant encore que l'être aimé est « une chose » et l'amour une fusion. « On dirait que c'est ma faute, j'aurais dû subir et me taire », explique l'ancienne compagne, victime d'un homme violent qui tenta de la tuer, condamné à huit ans de prison au lieu des 15 requis. — Y.-M. L.

« Envoyé spécial », jeudi 6 juin, 21 heures, France 2.

JEUDI 6 JUIN

► **La Danse avec l'empereur**
18 h 35, *CineClassics*
Habille union du film historique en costumes et de la comédie sentimentale riche en quiproquos, ce long métrage tourné en 1941 par George Jacoby raconte l'histoire de l'empereur d'Autriche Joseph II et de l'amour impromptu qu'il éprouva pour une jeune veuve, Christine von Alvin, qui ignore

sa véritable identité. Plus tard, à la cour, elle comprendra qu'elle a véritablement rencontré.

Pour l'anecdote, le jeune premier jouant le rôle de l'aide de camp de l'empereur, Wolf Albach-Retty, était le père de Romy Schneider...

► **La Révolution surréaliste**

22 h 20, *Arte*
En marge de l'exposition qui a lieu au Centre Pompidou, à Paris, jusqu'au 24 juin, Arte propose cette Théma introduite par

le commissaire de l'exposition, Werner Spies, qui rappelle utilement que le surréalisme naquit de l'horreur de la première guerre mondiale et s'épanouit jusqu'à la seconde. Le documentaire *Au-delà de la peinture* fait pénétrer le téléspectateur dans l'atelier et l'art de peintres du mouvement, comme Miro ou Masson, tandis que le « pape » du surréalisme, André Breton, fait l'objet d'un portrait intitulé *André Breton par André Breton*. On y explique notamment qu'en dépit de son *Manifeste* et de ses diktats, Breton ne vécut pas pleinement l'aventure de ce mouvement, puisqu'il s'exila en 1940 à New York et revint en Europe une fois les feux de cette révolution quasiment éteints. La soirée se clôt sur la question centrale que posent l'exposition et, en écho, cette Théma — que reste-t-il du mouvement surréaliste aujourd'hui ? — sous le titre *Transformer le monde, changer la vie*.

► **Famille, je vous aime**

21 heures, *France 3*
En prologue à des débats en région sur le thème de la famille, le film *La Gifle*, réalisé en 1974 par Claude Pinoteau avec la jeune Isabelle Adjani. Une curiosité devenue un succès.

RADIO

JEUDI 6 JUIN

► **France-Culture**
11 h 00, *France-Culture*
L'œuvre la plus connue et la plus ample de Roger Martin du Gard, *Les Thibault*, fresque romanesque couvrant tous les aspects de l'avant-guerre de 1914-1918, fait l'objet d'une fiction adaptée par Sylvie Péju. Aujourd'hui, diffusion des plus belles pages de ce roman, sous le titre de *La Mort du père/1913-1914*, avec Stanislas Nordey, Michel Bompoil, Christophe Reymond... La réalisation est de Christine Bernard-Sugy.

► **Figures légères**
20 h 00, *France-Musiques*
La « musique légère » a disparu dans les années 1970 des grilles de Radio-France. Dans « Etonnez-moi Benoît », la radio publique essaie de retrouver cet esprit, chaque dimanche à 11 heures. De surcroît, Radio-France programme trois concerts (dont, à 20 heures, celui de Daniel Auber) et des pages confiées à Marc Schaefer et à son ensemble Sorties d'artiste, qui ressuscite notamment *Le Compositeur toqué* d'Hervé (1854) et une pochade de Georges Van Parys, *Tristèil et Brunehouille*, moins irrévérencieuse qu'il paraissait alors.

PIERRE GEORGES

La fêlure

COMME dans *Scream*, évidemment. Et voici, une fois de plus et fort légitimement, le débat relancé. De l'influence du cinéma, et du cinéma de violence, sur la violence, toutes les violences au quotidien.

Un adolescent de Saint-Sébastien-sur-Loire avait vu *Scream*. Il a tué, comme dans *Scream*, une jeune fille, une camarade de son âge, de multiples coups de couteau. Il l'a tuée, sans autre raison, a-t-il dit aux gendarmes, que le fait, après avoir vu le film, « de décider de tuer quelqu'un ».

Il n'est ni le premier meurtrier à affirmer son meurtre copie conforme de la fiction. Ni le dernier, hélas ! Car, si l'on ne s'en tient qu'aux fameux *Scream*, cette trilogie de films d'horreur présumés parodiques et absolument gore, qualificatif intraduisible en français mais fort explicite, aurait, en matière de faits divers sanglants, suscité pas mal de tragiques vocations.

Comme dans *Scream* ! L'horreur de la réalité rejoignant celle de la fiction. C'est là une évidence et un fait. Tout spectacle, toute image, toute lecture, en somme tout ce qui peut nourrir l'imaginaire, peut susciter des vocations. Horreur ou non. Et pour peu que cette imagination soit fragile, pour peu que l'équilibre mental du spectateur soit précaire, pour peu qu'aucune distance ne soit établie, dans cette confusion mentale, entre la fiction et le réel, alors, oui, le basculement peut se faire.

Nier ce rapport direct, ou indirect, c'est nier l'évidente puissance d'impact de l'image. De toutes images. Prenons un exemple plus tendre. Un enfant qui voit jouer Zidane, quand il joue évidemment, se prend pour Zidane, se rêve Zidane. Du moins le

temps du match. Ou pendant ses propres matches à lui. Mais vient toujours le moment où il retourne à sa propre réalité, seul, ou avec l'aide de ses parents, pour n'être plus le héros de son propre rêve éveillé.

On est là très loin de *Scream* ? Pas si sûr. On peut s'imaginer sous le maillot d'un footballeur. On peut se croire au volant d'une formule 1 ou héros de *Taxi*, ces films de folie furieuse de la route. On peut se prendre pour Scarlett O'Hara, autant en emporte le rêve. On peut, et à l'époque il y eut en conséquence déjà des faits divers retentissants, s'identifier aux très violents héros d'*Orange mécanique*. On peut en somme être tout. Selon ses goûts, ses fantasmes. Selon l'impact aussi sur sa propre personnalité d'une œuvre de fiction, quand ce ne sont même des images de la réalité télévisuelle parfois pires elles aussi que la pire des fictions. L'essentiel nous semble ailleurs : dans la capacité du « récepteur », du spectateur, à revenir l'esprit sur terre, un peu comme les pieds dans le réel.

Des films comme *Scream*, et bien d'autres, tant d'autres, fondés sur la mise en scène de l'abominable, du meurtre, de l'extrême violence, nous font horreur. Au sens premier du terme. Ils sont, finalement on a trouvé une traduction toute personnelle pour « gore », absolument dégueulasses. Bas, obscènes par la recherche même et l'étalage plus que complaisant de l'obscénité de la violence.

Ce ne sont que des films, assurément à ne pas mettre entre toutes les têtes. Mais il reste, au-delà de ce constat, un mystère : l'existence préalable de cette fêlure secrète qui fait le passage à l'acte, même imitatif.

« S'ils sont en prison, c'est qu'ils n'aiment pas la France ! »

NICE

de notre envoyée spéciale

Au moment de passer à la caisse, à la cafétéria de l'aéroport de Nice où nous l'avons invité à manger une salade, Gilles Baronio lâche : « Je suis pour que toute histoire soit révisée. » Comme ça, devant tout le monde, presque avec candeur. Voilà au moins un « lepéniste » qui ne cache pas son jeu, et qui ne le cachait pas non plus avant le 21 avril. Il est tombé sous le charme de « Jean-Marie », entendu lors d'un meeting au Théâtre de verdure à Nice, quand il avait 15 ans. Aujourd'hui, à 20 ans, responsable des jeunes du FN niçois (FNJ), Gilles est un petit soldat en campagne pour les législatives. Courtois jusqu'à l'excès, il met tous ses rendez-vous à profit pour convaincre.

Minute et L'Argumentaire du patriote, un 32-pages à l'usage du militant en évidence à côté des plateaux-repas, il commence par quelques chiffres. « Nous sommes le premier parti des Alpes-Maritimes. Nous y avons même progressé entre le premier et le deuxième tour de la présidentielle [de 25,99 % à 28,68 % des voix]. Sur Nice, les inscrits au FNJ sont passés de 160 au début du mois d'avril à 350 aujourd'hui. Nous "tractons" tous pour la campagne de nos trois candidats dans le département, Marie-France Stirbois, Pierre Argentiéri et Isabelle Gérard. Mais la plupart de ces jeunes n'osent pas encore s'afficher. Ils craignent la réaction de leurs parents ou des problèmes à l'université, car ce sont surtout des étudiants, en faculté de droit et de lettres. »

Pourquoi ces jeunes viennent-ils ? « Pour la préférence nationale, contre la mondialisation et l'insécurité. Avant, j'aimais bien aller faire un tour sur la promenade des Anglais, mais aujourd'hui, on risque de s'y faire égorger par des proxénètes. Il y a des lignes de bus impossibles à emprunter, la 16 par exemple, qui va au quartier à forte concentration immigrée de l'Ariane. » Il n'a pourtant jamais été directement inquiété, à peine une histoire, qui s'est bien



Gilles Baronio, responsable des jeunes du FN à Nice, accueille des dizaines de nouveaux adhérents.

finie, de course-poursuite « avec des Maghrébins »...

Lui s'est surtout engagé au FN contre l'immigration. « L'insécurité vient de l'immigration. Je ne juge pas les gens sur leur couleur de peau, mais être français, cela se mérite. » C'est-à-dire ? « Il faut savoir parler français, c'est le minimum. Les Maghrébins ne cherchent pas à s'intégrer, ils jouent les caïds. Pas tous, évidemment. Si on les renvoie de France, ce sera dans la dignité, pas dans des trains. On devrait renvoyer aussi tous ceux qui sont en prison, parce que s'ils y sont, c'est parce qu'ils n'aiment pas la France. » De toute façon, pour Gilles, être contre l'immigra-



tion est une question de principe : « Les gens devraient rester chez eux, c'est plus digne. Moi, en Afrique du Sud, je me sentirais mal. » Et il ne sent pas dans son histoire familiale de contradiction avec ces engagements. « Mes grands-parents sont italiens, mais ils aimaient la France. La preuve : mon grand-père a fait l'Algérie et l'Indochine. »

Alors, s'ils viennent au FN, ces jeunes militants, c'est parce qu'ils ont peur ? « Pas du tout. C'est plutôt nous qui faisons peur. » A cause des médias, dit-il, qui raconteraient n'importe quoi, tronqueraient les phrases de Le Pen sur « Durafour-Crématoire » ou le « détail de l'histoire ». Et ces jeunes nouveaux adhérents deviennent-ils lepénistes parce qu'ils admirent Jean-Marie ? « Il a créé le FN pour la France. Parmi nos adhérents niçois, nous avons beaucoup de pieds-noirs qui sont reconnaissants à Le Pen d'avoir fait l'Algérie. » Quid des gens qui accusent son leader d'y avoir torturé ? « On ne fait pas de procès à quelqu'un qui a combattu pour son pays. Toute guerre est inhumaine. »

Militant certes, mais Gilles a aussi ses goûts à lui. Il écoute des chansons d'Aznavor, même si ce dernier a défilé contre Le Pen. Il n'aime pas le foot. Il n'ira pas voir *Star Wars*, épisode 2, c'est trop américain, mais il admire Mel Gibson et Alain Delon, « qui représentaient si bien la France quand il était jeune ». Au premier rang de ses priorités, avant la militance, il y a son travail – il est VRP en foie gras et caviar pour les grands restaurants de la Côte. Après vient la famille, père cuisinier, mère au foyer, et, un jour, celle qu'il fondera. Mais, quoi qu'il arrive, il restera au FN. Même s'il tombe amoureux d'une « Maghrébine » ? « Ça n'arrivera pas. Et même si cela arrivait, après tout, Le Pen est bien avec une Gréco-Hollandaise. »

Cécile Ducourtioux (Le Monde interactif)

IL Y A 50 ANS, DANS *Le Monde*

« Le Petit Monde de Don Camillo »

ON A BEAUCOUP parlé du livre de Giovanni Guareschi, dont le film est adapté par Julien Duvivier, qui l'a mis en scène, et par René Barjavel. Comme il arrive d'un film que sa réputation précède, on se méfiait un peu, n'étant pas sans connaître le sujet de Guareschi, qui tient dans l'opposition de principe du curé et du maire d'une commune italienne, qui, l'un et l'autre, ont appris à s'estimer dans le maquis comme à combattre autour des

bancs de la même école. Or le film de Duvivier respire à la fois la joie de vivre et la santé à travers les magnifiques photographies de Nicolas Hayer. Contrairement à ce que j'ai déjà entendu, et que l'on soulignait d'une lippe dégoûtée, la qualité majeure de ce film-farce, c'est la délicatesse. Il aurait pu être insupportable : à force d'habileté il ne rompt pas son équilibre et ne nous laisse pas regretter notre rire. C'est à Duvivier et à Barjavel, après

Guareschi, qu'il faut en savoir gré certainement. Mais encore et pour beaucoup à Fernandel, qui réussit là dans un rôle de composition à nous convaincre avec beaucoup de naturel que Don Camillo n'avait pas qu'une vocation, qu'il était acteur dans l'âme et qu'il suffisait de lui donner de bons rôles, bien dirigés, pour qu'il le prouvât.

Henry Magnan (6 juin 1952.)

EN LIGNE SUR lemonde.fr



Attack, Madonna, U2 pour la sortie de son deuxième album solo *As if To Nothing*. ■ **Edition abonnés.** Un nouveau dossier d'analyse réservé aux abonnés du monde.fr : « Football et télévision, un cercle vicieux », ou comment l'inflation des droits de retransmission menace le système budgétaire audiovisuel et sportif.

CONTACTS

► RÉDACTION

21 bis, rue Claude-Bernard, 75242 Paris Cedex 05. Tél : 01-42-17-20-00 ; télécopieur : 01-42-17-21-21 ; télex : 202 806 F

► ABONNEMENTS

Par téléphone : 01-44-97-54-54
Sur Internet : http://abo.lemonde.frPar courrier : bulletin p. 16
Changement d'adresse et suspension : 0-825-022-021 (0,15 euro TTC/min)

► INTERNET

Site d'information : www.lemonde.fr
Site finances : http://finances.lemonde.fr
Site nouvelles technologies : http://interactif.lemonde.fr
Guide culturel : http://aden.lemonde.fr

Marché de l'emploi : http://emploi.lemonde.fr
Site éducation : http://educ.lemonde.fr
Marché de l'immobilier : http://immobilier.lemonde.fr
► TÉLÉMATIQUE
3615 lemonde
► DOCUMENTATION
Sur Internet : http://archives.lemonde.fr
► COLLECTION
Le Monde sur CD-ROM : 01-44-88-46-60
Le Monde sur microfilms
03-88-71-42-30
► LE MONDE 2
Abonnements : 01-42-17-32-90
En vente : « Sur la piste de Ben Laden ».

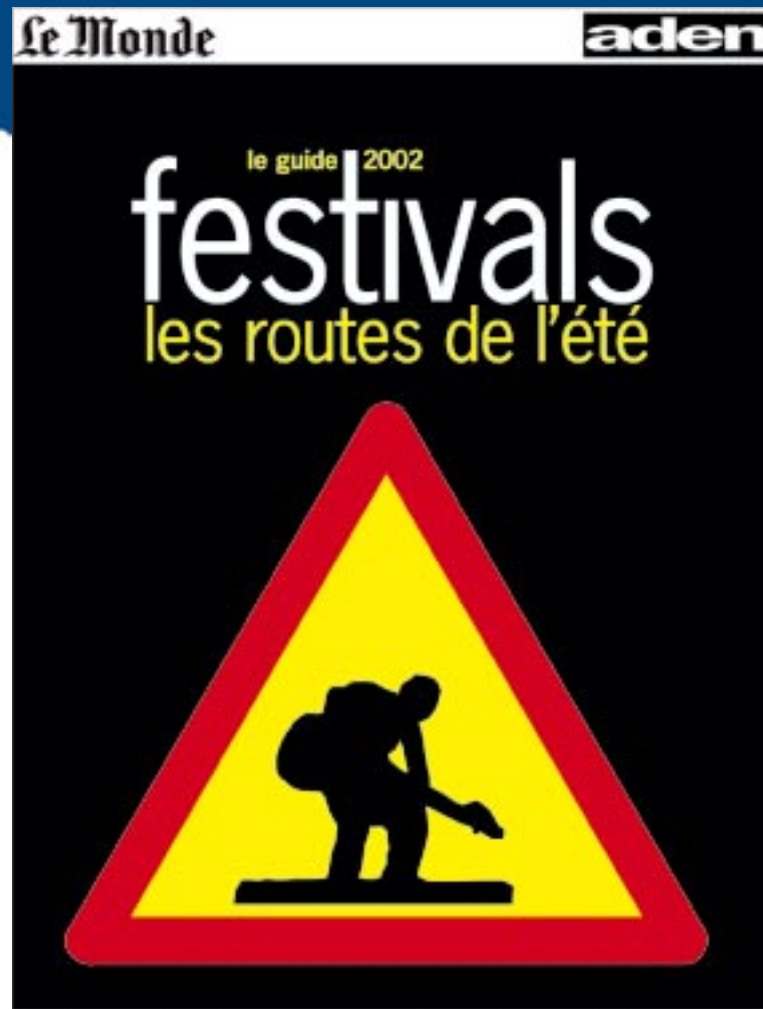
■ Tirage du *Monde* daté mercredi 5 juin 2002 : 511 442 exemplaires. Nos abonnés Paris - Ile-de-France trouveront avec ce numéro le supplément « aden ».

1 - 3

Le Monde

Le guide 2002
des festivals de l'été

Un concert pop en Bretagne ? Un court-métrage sur une plage des Landes ? Un coup de java au Pays basque ? Avec *Le Monde* daté 7 juin, Aden vous propose une sélection des meilleurs festivals de l'été.

Supplément gratuit de 32 pages, jeudi 6 juin avec *Le Monde* daté vendredi 7 juin 2002

Le Mondial

2002

JEUDI 6 JUIN 2002

www.lemonde.fr/mondial2002

Un grand souffle d'allégresse

■ En battant la Pologne (2-0), les Coréens ont livré le match le plus excitant depuis le début du Mondial

■ L'équipe de France se referme sur elle-même à la veille de la rencontre décisive contre l'Uruguay, jeudi, à Pusan



Les footballeurs coréens laissent éclater leur joie après leur brillante victoire (2-0) contre la Pologne, mardi à Pusan.

TEMPS FORTS

Jacquet

► Pour l'ancien sélectionneur des Bleus, l'Uruguay et le Danemark « ne devraient pas nous poser beaucoup de problèmes ». p. II

Japon

► Un excellent match nul (2-2) contre la Belgique. p. IV

Chine

► Des débuts manqués dans le concert des nations du football. p. V

Dilettante

► Troisième nouvelle de notre série, signée aujourd'hui Eric Holder. p. VI

Ginseng

► La racine magique des Coréens passe les tests antidopage. p. VII

Le Monde
DE LA COUPE
Europe I

Retrouvez chaque jour les journalistes du « Monde » sur l'antenne d'Europe 1

8h40 : nos envoyés spéciaux en direct du Japon et de la Corée du Sud

12h15 : un autre regard sur le Mondial

20h-22h30 : spécial Europe Sport

LA CHRONIQUE

JACQUES BUOB

I have a dream

Quel plaisir ! Les Sud-Coréens nous ont offert un spectacle d'une absolue allégresse. Quelque chose à se réconcilier avec le football pour peu qu'on ait été brouillé avec. Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas vu ça. Un jeu débarrassé des calculs d'épiciers, tout entier porté vers l'avant, à cent à l'heure et pendant quatre-vingt-dix minutes. Une organisation impeccable, une volonté de toutes les secondes. Onze garçons qui ont saisi leurs adversaires polonais aux basques, passé un petit quart d'heure d'observation, et qui ne les ont plus jamais lâchés. Le tout devant un public épatant, garçons et filles bruyants, disciplinés, à l'unisson. Et à la fin, tout ébaubis de bonheur par la victoire de leurs joueurs, des jeunes gens de leur âge.

Les Japonais n'ont pas été mal non plus,

dans le même registre de la joie, du talent et de la détermination réunis. A l'issue d'une rencontre, elle aussi très excitante, ils sont passés tout à côté de la victoire face à une solide équipe, la Belgique. Deux partout, et bien de l'espoir dans les cœurs nippons.

Et ces deux nations, que depuis des siècles tout dans l'Histoire oppose, entre lesquelles tant de sang a coulé, tant de méfiance demeure, se sont retrouvées unies dans la même exubérante fierté partagée. *I have a dream...* C'était très, très bien.

Après avoir assisté à deux matches aussi jubilatoires, les polémiques et interrogations qui entourent l'avenir de l'équipe de France dans la compétition paraissent soudain bien médiocres, quand il s'agit d'abord de jouer au football. Jouer, avec l'envie débordante et contagieuse qui ani-

mait, ce mardi, Coréens et Japonais. Sur une banderole déployée dans les tribunes du stade de Pusan, on pouvait lire, en anglais : « Hiddink, fais que notre rêve devienne réalité » (Guus Hiddink est le sélectionneur néerlandais de la Corée). Cette part de rêve, c'est bien ce dont aurait besoin l'équipe de France. Le goût du jeu, au sens premier, a déserté le clan, plus intéressé désormais par ses activités parasportives, ses contrats de pub, ses transferts à venir, la gestion de ses portefeuilles boursiers, et d'une manière générale son confort personnel, comme on a pu le lire dans notre numéro du 5 juin.

Entre raison et passion, ce bon vieux dilemme, il n'est plus temps de balancer. L'Uruguay, c'est ce jeudi. Aucune hésitation : choisir la passion.

Dès qu'il y a but, l'info est sur votre mobile



Vous serez toujours plus qu'un simple supporter

groupe SFR

Nouveau numéro vert au 3668

www.sfr.fr

Service disponible aux abonnés SFR et clients de l'opérateur Orange (0,20€ l'appel + 0,20€ l'information au 2000 Inapél gratuit).



La deuxième chance des Bleus

DÉPÊCHES

Le classement des buteurs

► Classement à l'issue de la journée de mardi 4 juin.
 3 buts : Klose (All)
 2 buts : Tomasson (Dan), Vieri (Ita)
 1 but : Alexandersson (Sue), Arce (Par), Ballack (All), Baticuta (Arg), Bierhoff (All), Blanco (Mex), Campbell (Ang), Cimirotic (Slo), Boubou Diop (Sen), Fernando Hierro (Esp), Fortune (Afs), Gomez (Cos), Hasan Sas (Tur), Holland (Irl), Hwang Sun Hong (Cds), Inamoto (Jap), Jancker (All), Linke (All), Mboma (Cam), T. Mokoena, (Afs), Raul (Esp), Rivaldo (Bre), Rodriguez (Uru), Ronaldo (Bre), Santa Cruz (Par), Schneider (All), Suzuki (Jap), Valeron (Esp), Van Der Heyden (Bel), Wilmots (Bel), Wright (Cos), Yoo Sang Chul (Cds).

Le programme

► Jeudi 6 juin : France-Uruguay (groupe A), 13 h 30 (heure française) à Pusan (Corée) ; Danemark-Sénégal (gr. A), 8 h 30 à Taegu (Corée) ; Cameroun-Arabie saoudite (gr. E), 11 heures, à Saitama (Japon).

LE TÉLÉMÈTRE

CARAT SPORT, EUROPE 1, LE MONDE

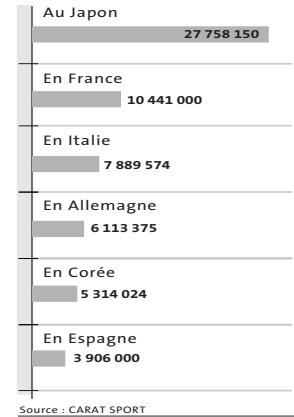


3,657

Le nombre de spectateurs français (en millions) ayant vu le retour acrobatique de l'attaquant belge Marc Wilmots, qui a ouvert la marque de la rencontre Belgique-Japon (2-2), à la 57^e minute de jeu.

LE SCORE DE FRANCE-SÉNÉGAL

L'audience du match d'ouverture, en nombre de téléspectateurs



■ France-Uruguay (groupe A, jeudi, 13 h 30). L'équipe de France doit s'imposer devant l'Uruguay pour retrouver de bonnes chances de qualification pour la suite de la Coupe du monde

■ Les Français, qui ne savent toujours pas s'ils pourront compter sur Zinedine Zidane, ont l'habitude des situations délicates. Ils s'attendent à un match physiquement engagé

Quand ils pénétreront, jeudi 6 juin, sur la pelouse de l'Asiad Main Stadium de Pusan pour y affronter l'Uruguay, les footballeurs de l'équipe de France ne penseront plus à leur revers du match d'ouverture de la Coupe du monde contre le Sénégal (1-0), six jours plus tôt, à Séoul. Marcel Desailly aura oublié les larmes que certains témoins ont vu couler sur ses joues dans les instants qui ont suivi la rencontre. Thierry Henry ne se souviendra plus des heures passées à visionner le match.

Les autres joueurs auront relégué loin dans leur mémoire la nuit blanche qui suivit leur retour à l'Hôtel Sheraton. Jeudi, les Bleus rentreront sur le terrain avec une seule idée en tête : gagner. Les tenants du titre n'ont pas le choix. En cas de nouvelle défaite associée - scénario-catastrophe - à un match nul entre le Sénégal et le Danemark, plus tôt dans la journée, ils seraient tout bonnement éliminés avant même la fin du premier tour.

Jouer dos au mur, les Bleus en ont l'habitude. C'est une situation qu'ils ont eu l'occasion d'éprouver à maintes reprises au cours de ces dernières années. Qu'il s'agisse de la prolongation de France-Paraguay lors du Mondial 1998, ou des dernières secondes de la finale de l'Euro 2000 contre l'Italie, les footballeurs français ont appris à se tirer d'affaires mal engagées, et quel que soit le contexte. Battre l'Uruguay, une équipe qui n'a pas fait forte impression lors de sa défaite contre le Danemark (1-2), ne semble pas une montagne infranchissable pour les hommes de Roger Lemerre. Même en l'absence, théorique, de Zinedine Zidane.



Les soins continuent, mais la blessure au quadriceps de la cuisse gauche de Zidane évolue favorablement. Il peut désormais courir en conduisant un ballon, sous la surveillance du kiné Frédéric Mankowski.

Jouera, jouera pas ? Les extrapolations sur le retour programmé du maestro des Bleus ont largement alimenté la chronique toute cette semaine. Des reporters se sont cachés dans des buissons d'épineux, unique possibilité de braver le huis clos de l'entraînement et voir « Zizou » reprendre la course. D'autres l'ont suivi jusqu'au centre médical de Séoul. Les supputations sont allées bon train. Mardi soir, 4 juin, le dernier communiqué émanait du staff médical des Bleus indiquant que « l'évolution est favorable

et les valeurs isocinétiques ont considérablement augmenté. Le travail sur le terrain progresse quotidiennement. » Mercredi 5 juin, dans l'entourage des Bleus, on indiquait toutefois qu'il faudrait « un miracle » pour que Zinedine Zidane joue.

QUI POUR REMPLACER ZIZOU ?

A l'inverse du match contre le Sénégal, l'identité de celui qui sera appelé à le remplacer fait mystère. Youri Djorkaeff, qui disputa le match d'ouverture, est incertain en raison d'une blessure aux ischio-

jambiers. Les deux autres candidats au poste ne font pas l'unanimité : Christophe Dugarry est en forme, mais il n'est pas un meneur de jeu naturel ; Johan Micoud en est un, mais sa personnalité introvertie ne laisse pas d'intriguer. Christophe Dugarry, lui, n'a rien dit, boudant la presse comme à l'époque où il se croyait incompris. De la même façon, rien n'a filtré sur l'éventuelle tentative de Roger Lemerre de modifier son système de jeu en intégrant un troisième milieu de terrain récupérateur.

Le sélectionneur sait combien ses deux joueurs postés devant la défense - Patrick Vieira et Emmanuel Petit - ont été sollicités contre le Sénégal. Les statistiques établies par la cellule d'observation des Bleus le montrent : ils ont touché environ 100 ballons chacun au cours de la partie ; or Vieira et Petit n'en touchent que 50 à 60 dans un match « normal », c'est-à-dire avec Zinedine Zidane. Soulager les deux pistons de l'entre-jeu tricolore et solidifier l'assise défensive de l'équipe est une option à laquelle la majorité des joueurs « cadres » sont favorables. Le troisième récupérateur est même déjà tout désigné par ces derniers : il s'agit de Claude Makelele. « Je ne pense pas que je sois le Messie », a prévenu le joueur du Real Madrid, gêné, mais à moitié, de se sentir à ce point « désiré » par ses coéquipiers.

Une semaine après avoir éprouvé des difficultés dans le domaine physique, les Bleus s'attendent à un nouveau combat face à un adversaire dont ils redoutent qu'il pratique le jeu dur et la provocation. Le pays natal de Superville et Lautréamont ne produit plus, depuis longtemps, des poètes en matière de football. Usurpée ou pas, la mauvaise réputation des hommes de la Celeste ne les empêche pas de compter parmi eux un joueur surdoué, le milieu de terrain de l'Inter Milan, Alvaro Recoba, l'un des footballeurs les mieux payés au monde (8 millions d'euros par an). Une semaine après avoir souffert le martyre face au vibrionnant El-Hadjji Diouf, la capacité des Bleus à contenir un joueur au volume de jeu exceptionnel pourrait être, à nouveau, la clé du match.

Frédéric Potet (à Séoul)

PATRICK VIEIRA, milieu de terrain

« On ne rentrera pas si tôt à la maison... »

Patrick Vieira, le milieu de terrain des Bleus et de l'équipe londonienne d'Arsenal, livre ses impressions sur la préparation du match décisif contre l'Uruguay qui doit avoir lieu à Pusan (Corée) jeudi 6 juin.

Dans quel état d'esprit abordez-vous le match de jeudi contre l'Uruguay ?

Nous avons été ébranlés par notre défaite contre le Sénégal. La nuit qui a suivi a été longue. Cela nous a fait mal de perdre. Depuis ce jour, nous nous sommes serrés les coudes. Le groupe est plus solidaire qu'il n'a jamais été. C'est une chose que l'on ressent, dans la détermination des uns et des autres, dans des détails à l'entraînement ou encore dans les discours qu'a prononcés Roger Lemerre devant nous.

Le sélectionneur nous a dit que nous aurions beaucoup de regrets si nous passions à côté de quelque chose pendant cette Coupe du monde. Il ne veut pas que l'on quitte cette compétition sans s'être battus. Par ailleurs, la blessure de Zinedine Zidane a eu un effet sur nous : on s'est tout dit que nous avions de la chance de ne pas être blessés et que nous devions donner le meilleur de nous-mêmes.

Que savez-vous des Uruguayens, et de quelle façon faut-il les jouer ?

Il va surtout falloir être patients. Les footballeurs sud-américains sont souvent traqueurs. Ils aiment bien jouer sur les nerfs de leurs adversaires. A nous de ne pas nous lancer à l'abordage. Contre le Sénégal, nous avons eu trop tendance à faire le jeu. Cela ne nous a pas réussi. Les Sénégalais nous ont laissé le ballon, et ils nous ont attendus. C'est, en fait, ce que nous aurions dû faire à leur place. Voilà pourquoi il faudra laisser l'initiative du jeu aux Uruguayens. De cette manière, on courra moins et on sera plus frais physiquement. Si l'on est bien en place défensivement, on pourra alors développer notre jeu de contre-attaque en lançant nos joueurs de devant.

Avez-vous conscience qu'en France de nombreuses personnes redoutent que vous rentriez prématurément à Paris ?

Je trouve tellement bas de nous jeter la pierre. Ce n'est pas parce qu'on a perdu notre premier match qu'il faut tout remettre en cause. Au bout d'un certain moment, on ne fait plus attention à ce genre de considérations. Cela peut agir comme une source de motivation. Je suis serein. On ne rentrera pas à la maison aussi tôt que vous pouvez le penser.

Propos recueillis par F. Po. (à Séoul)

DIRECTION TECHNIQUE

AIMÉ JACQUET

Je suis optimiste...

L'Uruguay et le Danemark, les deux prochains adversaires de l'équipe de France, sont à la portée des Bleus. J'ai assisté au match qui a opposé ces deux formations, le 1^{er} juin, à Ulsan, et qui s'est terminé par la victoire des Danois (2-1). Ni l'Uruguay ni le Danemark ne me paraissent en mesure d'inquiéter les champions du monde en titre.

L'Uruguay est une équipe sud-américaine typique. Sa construction du jeu est relativement lente, ses joueurs sont doués techniquement et sa force repose sur une seule individualité, le milieu de terrain Alvaro Recoba. C'est une équipe qui commet,

Ni l'Uruguay ni le Danemark ne me paraissent en mesure d'inquiéter les champions du monde

également, beaucoup de fautes sur l'adversaire. Rien de très méchant cependant, alors que tout le monde annonçait des joueurs provocateurs et violents. Il n'y a pas eu de gestes déplacés au cours du premier match des Uruguayens ni de tacles trop appuyés. Le France-Sénégal de la veille avait été bien plus engagé.

Le fait d'affronter d'abord l'Uruguay, puis le Danemark, est une bonne chose pour l'équipe de France.

Les Sud-Américains me semblent être les joueurs les moins bien préparés du groupe A. J'en veux pour preuves les nombreuses incompréhensions que l'on a vues, chez eux, dans la construction du jeu. On sent des joueurs qui n'ont pas l'habitude d'évoluer ensemble. En outre, ils ne semblent pas

très au point physiquement. Contre le Danemark, le buteur Octavio Rodriguez a été pris de crampes à la 64^e minute. Je l'ai noté sur mon calepin tellement cela m'a surpris qu'on puisse avoir des crampes si tôt dans un match. Reste que les Uruguayens ont parmi eux un joueur qui est capable de tout, un footballeur totalement imprévisible : Alvaro Recoba et son pied gauche magique. Sa capacité à s'infiltrer dans les défenses me rappelle Diego Maradona.

Le Danemark, à l'inverse, est une équipe parfaitement bien organisée. C'est une sélection que l'on connaît bien puisque les tirages au sort nous désignent souvent les Danois comme adversaires. Ils sont fidèles à ce que l'on sait d'eux. Ils se livrent totalement, ils sont attirés vers l'avant et sont toujours bien en place dans un 4-4-2 traditionnel.

Leurs attaquants, Dennis Rommedahl, Ebbe Sand et Jon Dahl Tomasson, sont des gaillards solides qui se dépensent beaucoup et aiment bien permuter. Au final, ce n'est pas un football génial ni flamboyant comme du temps des frères Laudrup. Mais c'est un football précis et puissant.

Ces deux équipes ne devraient pas nous poser beaucoup de problèmes. Je suis d'autant plus optimiste que les Bleus savent comment il faut aborder les matches dits « dangereux ».

Les anciens, ceux qui sont là depuis au moins cinq ans, se sont trouvés plus d'une fois avec le dos au mur. Je sais comment ils vont se préparer avant ce match à haut risque, contre l'Uruguay. Tout va se jouer dans les heures qui précèdent la rencontre. Ils vont commencer leur concentration juste quand il le faut, ni trop tôt ni trop tard.

Et ils vont demander à ceux qui les accompagnent de les laisser seuls. C'est ce que je leur répétais en rentrant dans les vestiaires : « Maintenant, on est entre nous. »

L'Uruguay se prépare dans le calme

■ La Celeste s'entraîne à l'écart de Séoul, loin de l'effervescence qui entoure l'équipe de France, son prochain adversaire, qu'elle rencontrera jeudi à 13 h 30. Les joueurs uruguayens affichent leur confiance, malgré la défaite concédée face au Danemark (1-2)

N'en déplaise aux idées toutes faites, le footballeur uruguayen apprécie la tranquillité et s'accommode aisément d'un excès de discrétion. Pour sa première participation à la phase finale d'une Coupe du monde depuis douze ans, la Celeste a choisi de poser ses malles loin des routes trop fréquentées, dans un complexe sportif niché sur les collines de Cheonan, à plus d'une heure de train au sud de Séoul.

Les joueurs n'en sortent qu'une fois par jour, en milieu d'après-midi, pour rejoindre leur terrain d'entraînement, un écrin de verdure situé à un jet de pierre. Ils y restent deux bonnes heures. Puis la troupe repart se réfugier dans l'ombre. Tout juste accepte-t-elle un bref arrêt devant les caméras des chaînes de télévision du pays, pour quelques phrases réécrites d'une voix morne. Tous s'y prêtent de bonne grâce, même l'entraîneur,

Victor Pua, personnage ventripotent mais nettement plus souriant que la moyenne de ses confrères. Visiblement en paix avec lui-même, cet ancien joueur aux yeux aussi bleus que le maillot de sa sélection, accepte même, fait rarissime, que l'entraînement de son équipe soit filmé de bout en bout.

Détail presque venu : un seul des 23 sélectionnés s'obstine à éviter la presse, traversant au pas de course le barrage des journalistes. Il se nomme Alvaro Recoba, porte au cou l'insigne de vedette nationale et, glissé entre les pages de son passeport, le titre de joueur le mieux payé de la planète. Un peu plus de huit millions d'euros net par saison, un salaire versé sans une grimace par l'Inter Milan, son club depuis presque cinq ans. Meneur de jeu et spécialiste des coups francs, ce fils d'un chauffeur de taxi des bas quartiers de Montevideo possède sans aucun doute les clefs du destin de son équipe.

Entrée dans la compétition avec des airs de meurt-de-faim, l'équipe uruguayenne a déjà avalé de travers, samedi 1^{er} juin, face au Danemark (1-2). « Pas trop grave, assure Diego Forlan, le défenseur de Manchester United. On a bien joué, mais

Fait rarissime, le sélectionneur accepte que l'entraînement de son équipe soit filmé de bout en bout

les Danois ont été plus malins que nous. Ils ont marqué au bon moment, juste avant la mi-temps, puis juste avant la fin du match. On peut encore se qualifier. Même s'il nous faudra pour cela battre la France. » Même tranquille assurance chez Octavio

Rodriguez, l'arrière gauche de la Celeste : « Notre équipe manque encore d'expérience, cela nous a joué un vilain tour. Mais on est motivés et solidaires. L'Uruguay ne s'était plus qualifié pour la phase finale depuis douze ans, alors on est déjà très heureux d'être là. Et on sait tous qu'on peut aller très loin. »

La France ? Joueurs et entraîneurs en parlent à voix basse, comme ils le feraient dans une église, agenouillés devant la Vierge. « Ils sont champions du monde », répète Diego Forlan. « Leur défaite face au Sénégal ne changera pas leur façon de jouer contre nous, prédit Victor Pua. Ils ont assez de métier pour ne pas céder à la panique. Avec ou sans Zidane, les Français restent les Français, une équipe solide, confiante et bien organisée. »

Dario Silva, l'attaquant de pointe, porte un long bandage sur le mollet droit, souvenir douloureux d'un mauvais coup reçu lors du premier match. Fabian O'Neill, le

milieu de terrain de Pérouse, souffre d'une tendinite. Et Alvaro Recoba fait parfois le détour par l'infirmerie. Pourtant, l'entraîneur uruguayen a le visage sans ride d'un homme sans souci. « Tout va bien, glisse-t-il. Et le moral est bon. »

Surprise, Victor Pua se laisse même aller à dévoiler ses plans. Il se dit prêt à mélanger ses cartes, pour affronter les Bleus, jeudi 6 juin, en alignant un inédit 3-4-1-2. Devant Hector Carini, le gardien de la Juventus Turin, l'équipe uruguayenne jouerait donc avec trois vrais défenseurs, quatre milieux de terrain plutôt repliés vers l'arrière, un meneur de jeu isolé (Recoba), et deux attaquants, Dario Silva et Sebastian Abreu, le meilleur buteur du championnat du Mexique. La formule miracle ? L'entraîneur de la Celeste veut le croire. Au pays, 3,4 millions d'Uruguayens l'espèrent de tout leur cœur.

Alain Mercier (à Cheonan)

FOOT BUSINESS

MICHEL DESBORDES

Une Coupe à tout prix

La coorganisation d'une Coupe du monde de football, une première dans l'histoire, présente des écueils non négligeables. La rivalité entre la Corée et le Japon a posé maints problèmes relationnels entre les deux comités d'organisation. Mais ces conflits ne sont rien, comparés aux coûts économiques engendrés : afin de suivre le rythme japonais, la Corée a dépensé 1,7 milliard d'euros. Elle a construit dix stades, sans même réutiliser l'enceinte olympique de Séoul. En 1998, la France avait dépensé 572 millions d'euros pour la construction du Stade de France et la rénovation de neuf autres installations, soit trois fois moins pour 64 matches (contre 32 en Corée).

Cette volonté de dépasser le voisin nippon a des conséquences économiques et financières désastreuses : le Comité d'organisation sud-coréen (Kowoc) a dû dépenser pendant un temps des sommes qu'il ne détenait pas, car il a mis longtemps à trouver les six sponsors auxquels il avait droit. En plus, les billets se sont mal vendus et, contrairement à ce qui avait été affirmé au départ, le Kowoc a dû en écouler une partie en Chine et au Japon.

La population a été la première à payer les pots cassés : l'Etat a dû repousser le lancement de plusieurs projets nationaux prévus de longue date et jugés indispensables, alors que, dans le même temps, la baisse d'impôts prévue a été reportée à 2003. Selon la théorie keynésienne, le phénomène du multiplicateur (principe fondamental selon lequel une augmentation de l'investissement entraîne une augmentation plus importante de la croissance) pourrait sauver l'économie coréenne. Cela est lié à toutes les dépenses induites qui stimulent la consommation, comme celles des spectateurs.

On peut rester sceptique. En 1997-1999, la Coupe du monde n'aura eu qu'un effet à la marge sur la fréquentation de la France, première destination touristique mondiale (plus de 70 millions de visiteurs par an). Les estimations de l'impact de la compétition sur l'économie du Japon et de la Corée sont très fantaisistes, comprises entre 0,2 % et 2,2 %. L'attribution du Mondial à deux pays, l'attraction moyenne de la Corée du Sud pour les touristes et l'éloignement des principaux pays concernés à fort pouvoir d'achat laissent penser que ce pays pourrait réaliser une opération du type « Montréal 1976 » (les Jeux olympiques avaient été un désastre pour la ville, dont les habitants ont payé des impôts locaux pendant vingt-cinq ans pour rembourser).

Stefan Szymanski, économiste du sport à Londres, estime qu'il « faut accepter les pertes économiques comme étant le prix à payer pour bénéficier des avantages sociopolitiques, l'organisation du Mondial ne pouvant qu'améliorer les relations entre Séoul et Tokyo ». Ici se pose la question du rôle de la Fédération internationale de football (FIFA) : ne doit-elle pas aiguiller les comités d'organisation et se poser la question de l'équité dans la répartition des recettes de la Coupe du monde (l'intégralité des droits TV lui revient) ? Sinon, comment peut-on un jour envisager que l'Afrique organise un jour cette compétition ?

Michel Desbordes est maître de conférences à l'université Paris-Sud-XI (Centre de recherche en sciences du sport).

Incontestable au Sénégal, troisième gardien à Monaco

■ Danemark-Sénégal (groupe A, jeudi, 8 h 30). Tony Sylva, le portier des Lions, issu du centre de formation de la principauté, n'a joué que deux fois cette saison avec son club. Il compte sur cette Coupe du monde pour convaincre de son talent

Inutile de le questionner sur son état de forme, sur son moral ou sur la nature de ses rêves, la réponse se lit d'un seul regard sur son visage. Tony Sylva, le gardien de but des Lions du Sénégal, promène dans les couloirs du Hilton de Séoul la mine réjouie d'un gosse le matin du réveillon de Noël. Il a accroché à ses deux oreilles un large sourire hilare depuis la victoire (1-0) contre les Bleus, en match d'ouverture du Mondial, vendredi 31 mai. Et rien ne pourrait le décider à l'enlever. Pas même le long voyage vers Daegu, dans le sud du pays, où les Sénégalais doivent affronter les Danois, jeudi 6 juin. « Je suis heureux dans cette équipe, affirme-t-il d'une voix douce, parfois guère plus forte qu'un murmure. On forme un vrai groupe, presque comme une famille. En toutes circonstances, pas seulement les jours de victoire. »

Surtout, la sélection sénégalaise lui offre ce qui lui est refusé ailleurs : une place sur le terrain. Bruno Metsu, l'entraîneur des Lions, l'a désigné titulaire depuis quatorze rencontres. A Monaco, son club, ses apparitions sur la feuille de match se comptent sur les doigts d'une seule main. « J'ai joué deux fois, cette saison, glisse-t-il dans un soupir. Pour les deux dernières journées de championnat. Le reste du temps, je n'étais souvent même pas remplaçant. En tout, j'ai dû disputer cette année peut-être cinq autres rencontres avec l'équipe réserve. »

Troisième gardien d'un club monégasque assez fortuné pour en avoir recruté cinq, Tony Sylva n'est que le remplaçant du remplaçant. Le troisième choix de Didier Deschamps, l'entraîneur monégasque, après Flavio Roma et Stéphane Porato. « C'est terrible de ne jamais jouer, constate-t-il. On ne peut même pas prouver sa valeur. J'avoue que

j'ai du mal à le vivre, mais je ne vois vraiment pas ce que je peux y faire. Sinon prendre mon mal en patience, sans rien dire, en espérant des jours meilleurs. Et en me donnant à fond à l'entraînement. J'y fais tout comme en match, avec le même sérieux et la même concentration. C'est le seul truc que j'ai trouvé pour garder le rythme de la compétition. »

« JE ME SUIS ACCROCHÉ »

Tony Sylva ne semblait pas destiné à embrasser un jour le métier de gardien de but. Gamin, il se préférait au centre du terrain, en milieu offensif. « J'avais le sens du dribble », glisse-t-il dans un sourire timide. Il a fait ses classes à Dakar, sur les terrains de quartiers, sans jamais vraiment imaginer en faire un jour sa profession. A 14 ans, la blessure du gardien de son équipe l'a poussé, presque malgré lui, à enfile les gants. « Ce sont mes copains qui m'ont obligé à prendre sa place, raconte-t-il. Moi, je n'étais pas très chaud. Je trouvais qu'un gardien ne touchait pas assez de ballons. J'avais peur de m'ennuyer. » Trois ans plus tard, repéré par l'œil expert d'un agent recruteur de l'AS Monaco, il fait le voyage vers la principauté et le centre de formation : « J'avais 18 ans tout juste, et c'était la première fois de ma vie que je quittais Dakar. Parfois, il m'arrivait de me demander ce que je faisais là, si loin de chez moi. Mais je me suis accroché. »

Aujourd'hui, la question le taraude encore, mais plus pour les mêmes raisons. Arrivé à Monaco en 1993, il a souvent eu l'impression de gêner. Les dirigeants monégasques l'ont prêté un temps à Ajaccio, puis ils l'ont envoyé vers Epinal, avant de le prier de retourner en Corse. « Toujours à Ajaccio, mais plus dans le même club », précise-t-il



Tony Sylva, le gardien de l'équipe du Sénégal, s'interpose devant David Trezeguet, l'avant-centre de l'équipe de France, lors du match d'ouverture du Mondial, vendredi 31 mai.

dans un sourire, visiblement amusé de ces allers-retours entre l'île et le continent. Il est revenu en principauté au début de la dernière saison, en portant dans ses malles une motivation de débutant. « Mais rien n'y fait, constate-t-il. Je suis toujours le troisième, même après avoir été élu en début d'année meilleur gardien de la Coupe d'Afrique des nations. »

A 27 ans, Tony Sylva n'attend pas seulement de cette Coupe du monde 2002 une qualification au deuxième tour des Lions du Sénégal. Il espère aussi convaincre un club, en France ou ailleurs, de lui offrir une place de titulaire. Pour jouer, enfin. Et plus seulement dans les grandes occasions.

A. M. (à Séoul)



LA PHOTOGRAPHIE DE NAM HUN SUNG

La faim des fans

Dans un fast-food du centre de Séoul, mardi 4 juin, les clients délaissent leurs hamburgers, les yeux rivés sur l'écran de télévision qui diffuse le match entre la Corée du Sud et la Pologne (2-0). La population attend de son équipe qu'elle se qualifie au moins pour les huitièmes de finale.



La Corée décomplexe le foot asiatique

■ **Groupe D : Corée du Sud-Pologne 2-0.** Le pays organisateur a enlevé la première victoire de son histoire en Coupe du monde ■ Les hommes de Guus Hiddink ont donné une leçon à leurs adversaires et enthousiasmé le public

LA REVUE DE PRESSE

MICHEL GROSSIORD, EUROPE 1

Peur sur la ville

Doctor Beckham et Mister Hooligan... L'Anglais, durant le Mondial, a un double visage pour les Japonais. Dans le registre heureux, celui de la superstar branchée de l'équipe nationale : le meneur de jeu affole les jeunes filles avec sa coupe de cheveux et ses confidences très privées (« Je ne sais pas danser, mais au lit je suis une bête », lâche David dans le dernier *Marie-Claire* britannique). Dans le registre sans grâce – et parfois franchement répugnant –, l'autre visage de l'Anglais est celui du supporteur-sac-à-bière qui affole tout autant les populations préparées au pire depuis des semaines par les journaux. A l'approche du match à hauts risques entre l'Angleterre et l'Argentine, le 7 juin, les autorités japonaises ont multiplié les mises en garde par voie de presse. Conseil basique aux commerçants et aux habitants : ne laissez rien traîner qui puisse servir de projectiles. Pour faire contrepoids à l'hystérie d'une partie de la presse japonaise, l'ambassade britannique à Tokyo a diffusé une brochure pédagogique. Non, dit-elle en substance, nos supporters ne sont pas tous des chiens fous... Certes, ils se conduisent différemment de vous : avant et après un match, ils se retrouvent dans les bars pour boire de la bière et chanter. Mais ils veulent avant tout afficher leur amour de la mère patrie ! « S'il vous plaît, comprenez que, dans leur immense majorité, les supporters anglais sont calmes et gentils. Ne soyez pas épouvantés par leurs cris et leur forte corpulence. Soyez généreux envers eux et tentez de partager leur enthousiasme », demandent les autorités diplomatiques, qui suggèrent l'apprentissage de quelques formules-clés pour briser la glace : « Welcome », « Can I help you ? » Tous ces avertissements finissent par inquiéter plus que rassurer. Le *New York Times* note que « les Japonais, fiers d'avoir repoussé au cours des siècles les tribus ou armées mongoles, chinoises et russes, resteront sur leur garde durant un mois contre une éventuelle invasion des hooligans ».

BRÈVE DE MICRO

EUROPE 1 (20 HEURES-22 H 30), EN DIRECT

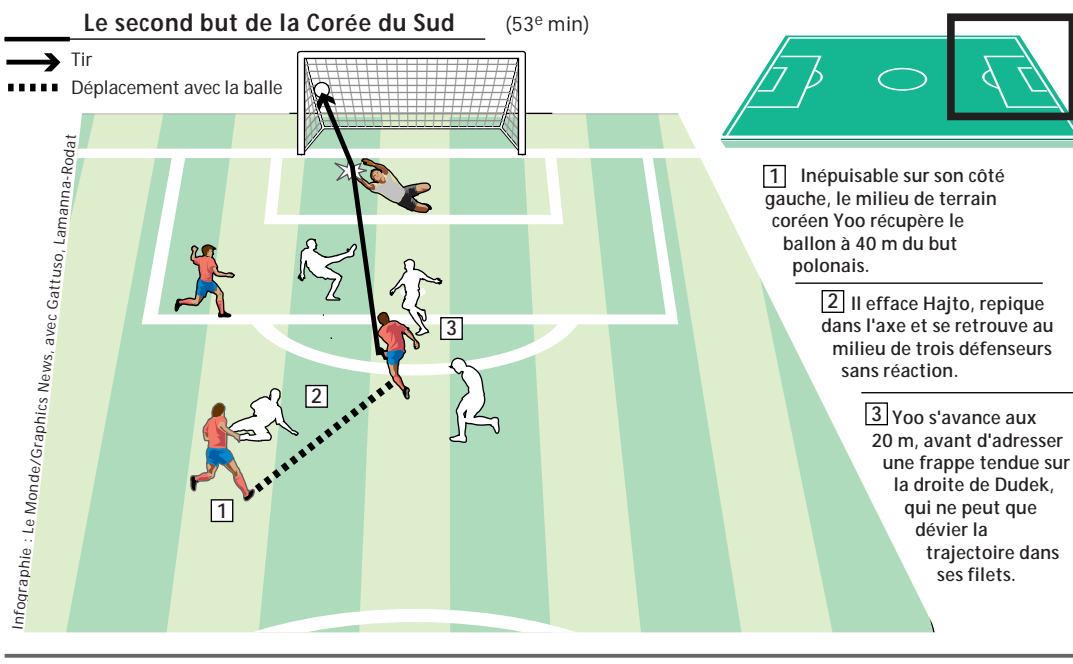
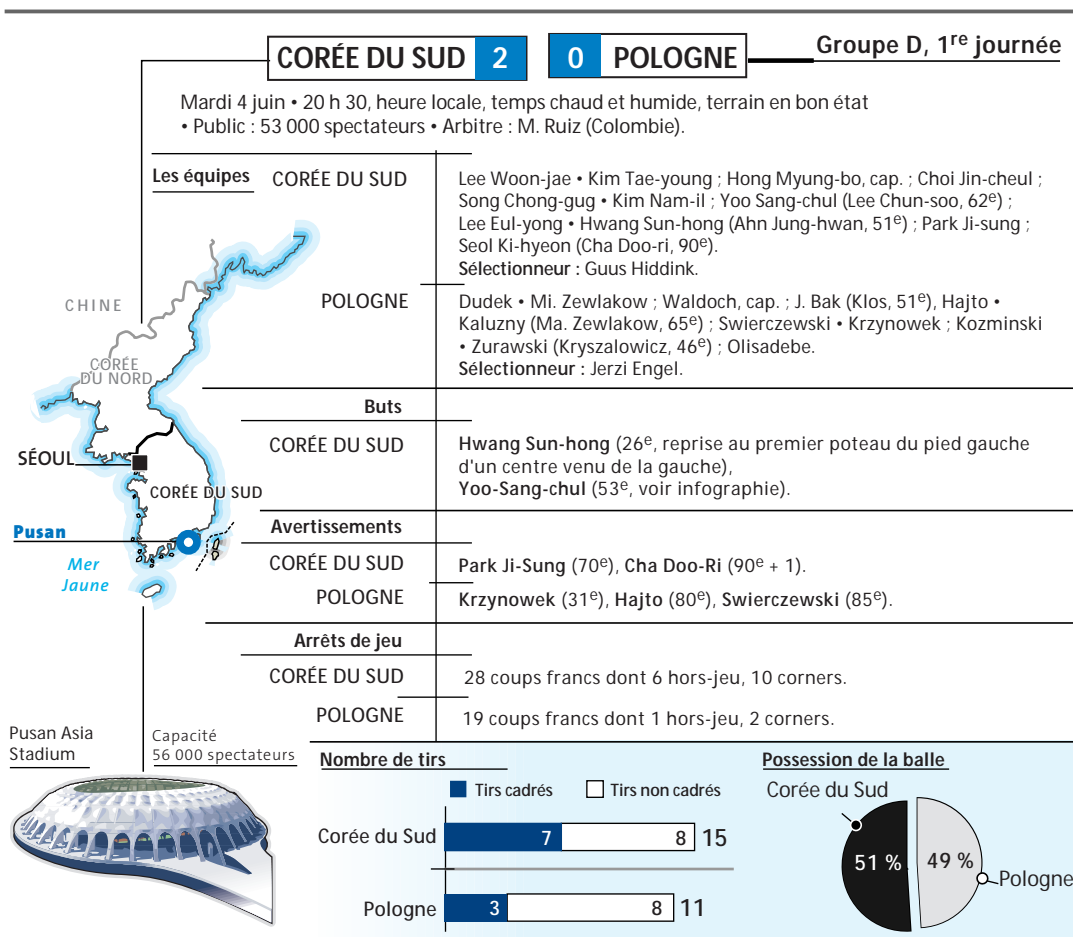
« Les Coréens ont beaucoup appris depuis la Coupe des Confédérations. Ils ont de la vitesse, de la vivacité et le culot des débutants. »

Henri Biancheri, directeur technique de l'AS Monaco, mardi 4 juin, 21 h 55

Une boule de stress dans le gosier, les joueurs sortent des vestiaires. Le stade vibre de plaisir. « *Korea Pae Han Min Goug!* » : « La Corée est une grande nation », chantent à tue-tête les 55 000 spectateurs du stade de Pusan. L'atmosphère est électrique, saisissante, envivrante. Mardi 4 juin, cette arène de béton aux allures de soucoupe volante est devenue, pendant quatre-vingt-dix minutes, le poumon d'orgueil de la Corée. Dans le virage nord, les Diables rouges, le groupe officiel de supporters coréens, déploient un immense drapeau en frappant sur de petits tambours. Tous les spectateurs portent un vêtement rouge. Certains ont choisi le maillot de l'équipe nationale, d'autres ont préféré se fournir dans les marchés de rue où les tee-shirts à la gloire des Diables rouges se vendent comme des petits pains. Les tribunes sont écarlates. La poignée de supporters polonais, massés dans un coin sombre du stade, est presque invisible.

VAGUE DE BONHEUR

Tout le monde a oublié les manifestants qui défilaient en silence, avant le match, pour protester contre l'autoritarisme du gouvernement en matière de droit du travail et contre les atteintes à la liberté syndicale. Ce soir, il n'y a que le football qui compte. Impossible de résister à cette vague de bonheur qui submerge les gradins. La fièvre ambiante semble faire planer les hommes de Guus Hiddink. Ils n'ont pourtant pas le droit d'échouer. Leur mission ? Gagner, pour continuer de rêver à une qualification en huitièmes de finale. Vifs, intrépides, rapides, ils asphyxient les Polonais dès le premier quart d'heure. En imposant leur jeu alerte à une touche de balle au milieu du terrain, ils cherchent systématiquement des appuis en retrait pour libérer des espaces et lancer en profondeur leurs attaquants Hwang Sun-hong et Seol Ki-hyeon. Dès la 9^e minute, sur un corner, ce dernier récupère le ballon de la tête mais échoue de peu. Quinze minutes plus tard, sur un centre de l'excellent milieu Lee Eul-yong, Hwang Sun-hong reprend le ballon du pied gauche et trompe le gardien de Liverpool,



Jerzy Dudek, dans un trou de souris. Le stade rugit de plaisir. La suite de la rencontre est à l'avenant. Lourds, les Polonais paraissent prisonniers de ce tourbillon rouge. Les coéquipiers de Piotr Swierczewski tentent de conserver le ballon en début de seconde mi-temps, mais les Coréens les punissent pour cette impertinence. Créatifs en diable dans tous les compartiments du jeu, les Asiatiques poursuivent leur odyssée. Grâce au milieu défensif Yoo Sang-chul, le score est définitivement scellé à la 53^e minute.

LE SCHÉMA DE HIDDINK

Un rythme échevelé, des passes au cordeau, des buts inspirés... les Coréens n'ont pas simplement assuré le spectacle. Ils ont aussi démontré, quelques heures après le match nul du Japon face à la Belgique, que le football asiatique s'était enfin libéré de ses complexes d'infériorité. Après quatre participations successives à des phases finales, la Corée a enlevé son premier match de Coupe du monde. Mais, au-delà du caractère historique de cette victoire, c'est l'aisance avec laquelle la Corée s'est jouée de la Pologne – première équipe européenne à avoir obtenu sa qualification pour ce Mondial – qui a marqué les esprits. Même défensivement, les Coréens ont gagné leurs duels sans jamais être inquiétés. Le technicien néerlandais Guus Hiddink a-t-il inventé un football total à la coréenne ? Peut-être. Toujours est-il que son schéma avec trois défenseurs, deux milieux récupérateurs, deux organisateurs qui jouent les croquetiers de transmission, un faux ailier droit décalé et deux attaquants a fait des miracles.

« Quand je suis arrivé à la tête de cette équipe, on m'a dit que mon contrat serait rempli si je gagnais ce premier match, a souligné Guus Hiddink. Mais je crois maintenant que cette victoire n'est qu'une étape. » Considérée il y a peu comme l'équipe la plus faible du groupe D, la Corée a réalisé un premier tour de force. Le 10 juin, à Taegu, le pays coorganisateur affrontera les Etats-Unis avant de défier, le 14 juin à Incheon, le Portugal de Luis Figo. Les Américains et les Lusitaniens sont prévenus.

Paul Miquel (à Pusan)

Le Japon a tenu la dragée haute aux Diables rouges belges

■ **Groupe H : Japon-Belgique 2-2.** Le premier point jamais marqué en Coupe du monde par l'équipe nationale crée l'événement

En faisant match nul 2-2 contre la Belgique, mardi 4 juin, le Japon a fait plus que sauver son honneur. Incapable de marquer un point lors de sa première participation à la Coupe du monde, en 1998, le coorganisateur du Mondial 2002 a prouvé qu'il pouvait mettre en difficulté une nation de football et s'engage à la tête haute dans la suite de la compétition. « C'est un point historique, le premier point du Japon en Coupe du monde, et je crois qu'il faut le célébrer à sa juste valeur, a déclaré Philippe Troussier, le sélectionneur français de l'équipe nipponne. Mes joueurs n'ont pas été paralysés par l'enjeu et ont fait preuve de maturité. Ce premier point est un point de confiance, un point important qui doit renforcer notre conviction de pouvoir atteindre les huitièmes. »

Le score aurait aussi bien pu basculer au profit des Bleus de Troussier.

Les Belges, déstabilisés par l'ardeur du douzième homme, ce public chauffé à blanc, ont vu le tonus leur faire défaut à mesure que le temps s'écoulait : « J'avais l'impression que nous maîtrisons le match et le Japon. Mais nous avons perdu le contrôle de la situation, a déploré Robert Waseige, le sélectionneur belge. Les Japonais ont mérité leur point. Ils sont revenus d'une manière qui nous a surpris. » En première mi-temps, les deux équipes se sont neutralisées. Si les Japonais ont, dès le départ, montré qu'ils étaient à la hauteur de leurs adversaires, ils ne sont pas parvenus à transformer en buts les actions entreprises par Takayuki Suzuki, Kazuyuki Toda et « Hide » Nakata. Moins nombreuses, les tentatives des Diables rouges étaient plus précises, à l'image d'une tête décochée par Marc Wilmots, que le gardien Seigo Narasaki repoussait de justesse.

Le rythme s'accélérait dès le début de la seconde mi-temps. Les Japonais étaient sur toutes les balles. Mais le premier but fut belge : Eric Van Meir, à la réception d'un dégagement manqué, parvenait à adresser un centre à un Marc Wilmots, en pleine possession de ses réflexes. Le capitaine des Diables rouges belges exécutait une bicyclette qui propulsait la balle dans les filets, à la stupéfaction des spectateurs. Les Belges n'avaient pas eu le temps de savourer que Takayuki Suzuki prenait de vitesse leur défense et poussait le ballon sur la droite du gardien Geert De

JAPON-BELGIQUE 2 - 2

Groupe H, 1^{er} tour
• Stade de Saitama (Japon)
• 63 060 spectateurs
• Arbitre : M. Mattus Vega (Costa Rica).

BUTS
JAPON : Suzuki (59^e), Inamoto (68^e).
BELGIQUE : Wilmots (57^e), Van Der Heyden (75^e).

AVERTISSEMENTS
JAPON : Toda (31^e), Inamoto (54^e).
BELGIQUE : Van Der Heyden (21^e), Verheyen (62^e), Peeters (66^e), Van Meir (82^e).

LES ÉQUIPES

JAPON (sélectionneur : Troussier)
Narazaki • K. Nakata ; Morioka, cap. (Miyamoto, 73^e) ; Matsuda • Ono (Alex, 64^e) ; Inamoto ; Toda ; Ichikawa • H. Nakata • Suzuki (Morishima, 71^e) ; Yanagisawa.
BELGIQUE (sélectionneur : Waseige)
De Vlietger • Van Der Heyden ; Van Buyten ; Van Meir ; Peeters • Goor ; Simons ; Vanderhaeghe • Walem (Sonck, 71^e) • Wilmots, cap. ; Verheyen (Strupar, 83^e).



Inamoto, ici au coude à coude avec Vanderhaeghe, a été l'homme du match. Auteur d'un but, il a fait trembler les Belges jusqu'au bout.

Vlietger, sorti à sa rencontre à la 59^e minute. L'excitation était à son comble dans le stade lorsque Junichi Inamoto répétait l'exploit de Suzuki en éliminant trois défenseurs et en battant le portier belge. Du cadre en cravate tout juste sorti du travail à la mère de famille venue avec sa fille, en passant par les bandes de copains en maillots bleus et visages bariolés, ils étaient

plus de 58 000 à vibrer pour leur équipe. Mais, alors que le Japon semblait galvanisé par l'audace de ses joueurs, la Belgique égalisait à la 75^e minute par un lob de Peter Van Der Heyden. Le stade crut un moment à la victoire lorsque Junichi Inamoto fixa ses adversaires et feinta le gardien belge, avant de réaliser que l'arbitre avait préalablement sifflé une faute. A 22 ans,

Inamoto, qui évolue à Arsenal, a été sacré homme du match et a conquis le pays. Celui-ci croit désormais en ses chances. Il compte sur les hommes de Troussier pour confirmer cette entame le 9 juin contre la Russie et le 14 contre la Tunisie.

Brice Pedroletti (à Saitama)
Lire aussi page VII

Les Chinois ratent leur entrée dans le club des grands

■ **Groupe C : Chine-Costa-Rica 0-2.** Qualifiée pour la première fois en phase finale de Coupe du monde, l'équipe chinoise, inexpérimentée, a été largement dominée. Ses supporters tombent de haut

CHINE-COSTA RICA 0-2

Groupe C, 1^{er} tour

- World Cup Stadium de Kwangju (Corée du Sud)
- 27 217 spectateurs
- Arbitre : M. Vassaras (Grèce).

BUTS

COSTA RICA : Gomez (61^e), Wright (65^e).

AVERTISSEMENTS

CHINE : Li Tie (60^e), Xu Yunlong (72^e), Li Xiaopeng (77^e).

COSTA RICA : Marin (15^e), Solis (17^e), Gomez (79^e), Centeno (85^e).

LES ÉQUIPES

- **CHINE (sélec. : Milutinovic)**
Jiang Jin • Xu Yunlong ; Fan Zhiyi (Yu Genwei, 74^e) ; Li Weifeng, Wu Chengying
• Li Tie ; Sun Jihai (Qu Bo, 26^e)
Li Xiaopeng ; Ma Mingyu, cap. • Hao Haidong ; Yang Chen (Su Maozhen, 66^e).
- **COSTA RICA (sélec. : Guimaraes)**
Lonnis, cap. • Marin ; Wright ; Martinez
• Wallace (Bryce, 70^e) ; Solis ; Centeno ; Castro • Fonseca (Medford, 57^e) ; Wanchope (Lopez, 80^e) ; Gomez.

Les sortilèges du sorcier Bora n'auront été, cette fois, d'aucun secours. Il en riait presque, Bora Milutinovic, l'entraîneur serbe, qui, tous les quatre ans depuis vingt ans, parvient à qualifier pour une Coupe du monde une « petite » équipe et à lui faire ensuite passer au moins le premier tour. Il y était parvenu avec le Mexique, puis avec le Costa Rica, les Etats-Unis, le Nigeria. Il avait qualifié la Chine pour la première fois depuis la création de la Coupe du monde, il y a quarante-quatre ans. Mais il n'ira sans doute pas plus loin avec cette équipe.

Tout, pourtant, semblait devoir lui sourire, mardi après-midi, à Kwangju. Un stade et un temps magnifiques, un adversaire qu'il connaissait bien pour l'avoir entraîné et, surtout, un public largement acquis à sa cause. Des Chinois qui, après avoir chanté l'hymne national à pleins poumons, huaient l'arbitre à chaque décision défavorable à leur équipe. Des Chinois

venus de Pékin, Shanghai ou Canton, souvent jeunes... Des Chinois qui avaient déboursé l'équivalent de 1 000 euros pour un forfait, deux nuits d'hôtel et match. Pourquoi étaient-ils là ? « *Parce que l'honneur est en jeu* », répondait Liu Ying Jian, la cinquantaine, patron de Hanwang Technology, une entreprise de logiciels de Pékin. Bruce Sun, 26 ans, qui vit depuis neuf ans en Afrique du Sud, est, lui, venu « *par loyauté, parce que la Chine est mon pays* ». Li Xia Ling, une vingtaine d'années, tranchait net : « *La Chine est le plus grand pays du monde.* »

Elle l'est, sûrement, du moins est-ce ainsi que les organisateurs avaient « vendu » ce match entre le « géant » chinois, un milliard d'êtres et plus, et le minuscule Costa Rica (3,8 millions). La petite histoire retiendra que David a donc battu Goliath 2 à 0, dans le match le plus insipide et indigent qu'ait produit le tournoi jusqu'ici.

« Los Ticos » ont mis une

mi-temps à s'apercevoir que les joueurs chinois, plus athlétiques, étaient d'une insondable naïveté tactique et d'un niveau technique rudimentaire. Ils leur ont ensuite réglé leur compte en l'espace de quatre minutes (61^e et 65^e, buts de Gomez, le meilleur homme sur le terrain, et de Wright). S'ils ne s'étaient laissés aller à quelques grigris inutiles, ils auraient facilement doublé la mise.

« PAS DE MIRACLES »

On estime que plus de 600 millions de Chinois ont regardé le premier match de leur sélection. Les spectateurs, eux, avaient compris, et beaucoup ont quitté le stade prématurément pour ne pas avoir à entendre le coup de sifflet mettant fin à cette humiliation. Bora Milutinovic avait senti venir le coup. Avant la compétition, il avait annoncé que la Chine « *avait déjà gagné son championnat en se qualifiant pour la Coupe du monde pour la première fois* ». Devant la ferveur



Les joueurs costaricains ont mis une mi-temps à s'apercevoir que les Chinois (ici Su Maozhen, à droite) étaient d'une grande naïveté tactique.

populaire croissante, il avait vainement tenté d'appeler les Chinois à la raison. Deux semaines avant l'ouverture du tournoi, il avait publié une « *lettre ouverte* » dans laquelle il conseillait aux supporters de « *ne pas attendre des miracles* » d'une équipe jeune et inexpérimentée. Mais rien ne parvenait à ramener l'enthousiasme national à la raison. En Corée, une rumeur plus qu'insistante voulait que le président chinois, Jiang Zemin, vienne assister, le 8 juin, au match Chine-Brésil.

« *Maintenant, je ne crois pas qu'il*

viendra », disait, dépité, Liu, notre capitaliste rouge. Car, on allait l'oublier, il faut maintenant jouer le Brésil. Après la correction subie par l'Arabie saoudite samedi des pieds des Allemands (8-0), Li Weifeng, le meilleur joueur chinois, avait déclaré : « *Si j'étais saoudien, j'aurais fait mes valises et je serais rentré à la maison.* » On lui souhaite, pour le sport, d'aller jusqu'au troisième match, contre la Turquie.

Sylvain Cypel (à Kwangju)

GOOOAL !

LE TOUR DU MONDE DES COMMENTATEURS TÉLÉ

Le Danois du « Hutlihut »

Comment exprimer la joie et l'émotion lorsque l'équipe portant les couleurs du pays où l'on est né marque un but en finale d'une compétition prestigieuse ? Tout journaliste sportif s'est posé la question. La presse écrite offre une large palette de moyens pour retranscrire, à froid, ces sentiments parfois violemment chauvins. Mais la télévision ? Dans l'immédiateté, le commentateur n'a guère le choix. Il faut parer au plus pressé. Les Sud-Américains, par exemple, ne s'embarrassent pas de précautions : leurs « *Goal! goal! goooal!* » retentissants les ont rendus célèbres.

Mais, lorsqu'on est danois, natif d'un pays luthérien où il est de bon ton de maîtriser tout sentiment, où donner une gifle à un enfant est passible d'une amende, où le bruit d'un vélo peut fendre le silence d'une rue de Copenhague, comment fait-on ? La question, certes, ne se pose que très rarement : voir le Danemark en finale d'une compétition de haut niveau est inhabituel. Mais, lorsque l'imprévisible se présente, comment réagir ? Flemming Toft s'est retrouvé dans cette position il y a dix ans, lors de l'Euro 1992, en Suède. Cet événement l'a marqué d'une empreinte indélébile.

A l'instar du peuple danois, le commentateur vedette de TV2 ne s'attendait vraiment pas à ce que le Onze national se hisse en finale. Et pour cause : il n'avait pas réussi à se qualifier. Mais le forfait de l'équipe de Yougoslavie, pays alors en guerre, allait changer le cours des choses. Flemming Toft se souvient qu'il était déjà parti en vacances en Grèce lorsqu'il reçut un coup de fil de son employeur : « *Fais tes valises et reviens, l'UEFA (l'Union européenne de football) a décidé de faire appel au Danemark pour remplacer la Yougoslavie.* » Le mois de juin fut délicieux pour le journaliste, qui vibra à l'unisson de ses concitoyens à l'incroyable parcours des « *Danish Dynamites* ».

Les Scandinaves n'allaient pas faiblir le jour de la finale face à l'Allemagne et, lorsque Kim Vilfort assomma l'adversaire en inscrivant le deuxième but des Rouges et Blancs, l'émotion était à son comble : comment alors extérioriser cette vague de joie profonde ? Flemming Toft, en manque d'expressions, se surprit lui-même à éruer un mot surgi de nulle

part : « *Hutlihut!* ». Prononcez « *Houdlihou!* ». « *Je ne sais pas pourquoi j'ai crié ça, se demande-t-il encore aujourd'hui. Ce mot ne veut strictement rien dire du tout.* » C'est sans doute pour cette raison que l'expression mystérieuse est devenue très populaire. Pour les Danois, Flemming Toft, personnage par ailleurs fort discret, et môme un brin réservé, restera toujours « *M. Hutlihut* ». A tel point que, dix ans après avoir commis cet « *écart* » de langage qu'il n'a jamais reproduit depuis, le journaliste de TV2 continue à y être associé. Son absence de l'antenne pendant une demi-année, en 2000, le temps de s'occuper de la communication du FC Copenhague, l'un des principaux clubs du pays, n'a eu aucun effet. En

FLEMMING TOFT



Agé de 48 ans, Flemming Toft travaille pour la chaîne danoise TV2 depuis 1988. Il n'a manqué qu'une Coupe du monde depuis 1978.

avril, à deux mois du coup d'envoi du Mondial à Séoul, la filiale danoise du constructeur automobile sud-coréen Hyundai s'est adressée au reporter pour lui proposer de tourner dans une publicité. Moyennant un cachet non négligeable, il n'aurait eu que deux mots à dire : « *Hyundai, Hutlihut!* » « *J'ai refusé, glisse-t-il, je ne veux pas que mon image soit associée à un produit commercial.* »

D'autres s'en seraient-ils chargés pour lui ? Shubidua, l'un des groupes de pop les plus populaires du Danemark, s'est momentanément débaptisé pour sortir, sous le nom des Hutlihuts, un disque de deux chansons avant la Coupe du monde. Le titre-phare, qui se vend comme des petits pains, précise Flemming Toft avec fierté, s'intitule « *Le Danemark est le meilleur.* Le commentateur devra-t-il improviser un nouveau cri de victoire lors de la finale, le 30 juin ?

Antoine Jacob

Y A PAS PÉNO

JEAN-MICHEL NORMAND

Beau comme l'antique

Le spectacle du football n'est pas toujours enthousiasmant et les pratiques qui l'entourent pas forcément relictives. Mais voilà, il s'agit du sport numéro un dans le monde, une culture planétaire à travers laquelle s'expriment avec le plus d'exaltation les identités, locales comme nationales.

Le basket-ball, le handball ou le rugby, qui se pratiquent, eux, avec les mains, sont des disciplines collectives tout aussi accessibles et dont le jeu est même plus rythmé. Elles tolèrent beaucoup moins d'imprécisions et d'erreurs que ce jeu pour manchots où il faut utiliser ses pieds, parties du corps pas vraiment avantagées par la nature lorsqu'il s'agit de manier un ballon : elles ne sollicitent, à l'intérieur du cerveau, qu'une aire corticale ridiculement petite comparée à celle qui commande la préhension manuelle.

Sauf sans doute chez Zinedine Zidane, qui, lorsqu'il caresse la balle, donne l'impression d'avoir une main à la place du pied.

Pourquoi donc a-t-on besoin de s'intéresser, voire de s'enflammer, pour ce sport ? Un jour, même le plus abruti des hooligans a sans doute été vaguement effleuré par ce grave questionnement originel. Selon certains ethnologues, nos atomes crochus avec le foot remontent à la préhistoire.

L'organisation d'une équipe – des arrières pour bloquer et repousser l'adversaire ; une escouade très mobile en milieu de terrain pour lancer l'offensive ; des électrons libres sur le côté pour infiltrer les flancs ; des exécuteurs des hautes œuvres installés en pointe pour porter l'estocade – évoquerait furieusement le dispositif des chasseurs de mammoth. La piste est intéressante.

Le sociologue Christian Bromberger avance une thèse plus en phase avec la civilisation présente. « Le football, dit-il, est un condensé de l'existence. Sur le mode de l'illusion réaliste, il théatralise les valeurs cardinales du monde contemporain. »

Parallèlement aux exigences collectives qui mènent à la victoire, le foot porte aux nues la réussite individuelle, grossit démesurément la moindre erreur et à même inventé le but contre son camp. Activateur dramatique, l'aléa y est fréquemment décisif – les scores y sont plus serrés et les superstitions encore plus développées qu'ailleurs – comme pour rappeler qu'un petit rien peut changer une destinée. On y voit des naufrages suivis de rédemptions, on y rencontre le courage et la bassesse (pour gagner, il faut savoir simuler une faute, tirer discrètement le maillot de l'adversaire), les foudres de la justice immédiate, faillible mais sans appel, de l'arbitre.

Miroir de la société, le foot est aussi un antidote à l'omniprésence de la rationalité. « Il est paradoxal que des sociétés méritocratiques, obsédées par une juste mesure des compétences, ayant fait de la vérité et de l'équité leurs idéaux, se soient donné pour aune universelle de leurs confrontations un sport qui laisse un aussi vaste champ à l'erreur et à l'injustice », s'amuse Christian Bromberger.

Le ballon rond s'inscrit dans la dimension de la tragédie, telle que la définit Aristote : « Celle qui comprend tous les événements qui font passer les personnages du malheur au bonheur ou du bonheur au malheur. » Le foot, c'est beau comme l'antique.



Un éclat de football



D. R.

par Eric Holder

Eric Holder est né en 1960, à Lille. Après avoir passé son enfance en Provence et exercé divers métiers, il s'est installé dans la Brie. Ses ouvrages aux éditions Le Dilettante : *La Belle Jardinière* (1994), *En compagnie des femmes* (1996), *Nouvelles du Nord et d'ailleurs* (1998) et *Masculins singuliers* (2001).

Qu'est-ce qui lui avait pris, ce jour-là ? Depuis le temps, je cherche, je ne trouve aucune réponse. C'était peut-être une fantaisie – je suis très bête, ça m'arrive très souvent, mais qu'est-ce que je sais de la fantaisie ? Et puis il a quelque chose d'à la fois plus joli et moins beau : c'était peut-être un bon père, un vrai bon père, le genre de père qui pense à son fils, et que la priorité pour lui, c'est qu'il s'adapte. Vite, bon sang, vite !

Avec le temps, si j'agit ce moment-là trop fort, la neige retombe dru dans la boule, j'y vois mal. A première vue, je dirais qu'on avait pris mes empreintes digitales sur un questionnaire visant à m'inclure, plus tard, au sein de quoi, dans quel fichage ? Je murmure, sinon, qu'il devait y avoir du tricolore partout, qu'il était mentionné en caractères sérieux que je ferais partie, dorénavant, d'une fédération nationale (J'avais 10 ans – on devrait amener les gamins plus tôt au foot : à 10 ans, on lit, on a même, dans la valise, des livres, et pas des moindres, pas de ceux qu'on oublie. Avec beaucoup de chance : des chefs-d'œuvre, justement). On donna des photos d'identité. Le tour fut joué.

Je m'appelle Bruno. Je pourrais avoir pour prénom François, ou Jean-Luc – c'étaient ceux des copains du Nord. Je viens de les récupérer dans l'entrée, entre la cave et l'étage. Je garde en mémoire avec la même netteté que le père était fier de moi, l'inscription terminée. Pour peu que je remue à nouveau le globe avec trop d'empressement, je dirais qu'il m'aurait pris le bras sans brutalité – Allez, quoi ! en le caressant un peu ! Nous aurions été boire quelque chose de bon dans un café (Un café du Sud ! On ne s'y fait jamais tout à fait. Quel soleil !). Mais il est possible qu'une certaine coupe de champagne, bue ensemble à 11 heures, à Dranguignan, au sortir des épreuves du bac, ait oblitéré jusque dans mes futurs vieux jours toute cette catégorie de souvenirs entre nous. Il ne m'appelait – m'appelle – pas

Bruno. Dans le cas contraire, il savait qu'il m'aurait fait sursauter. Et si cela le prend à présent, il sait qu'il m'inquiète.

« Qu'il s'adapte. Vite, bon sang, vite. » Il y avait, oui, de l'urgence. J'étais arrivé deux mois auparavant, en provenance de Calais (Pas-de-Calais), à Saint-Tropez (Var). Et je n'avais pas un seul véritable ami en ville. En ville ? Saint-Tropez comptait 5 000 habitants du début d'octobre à la fin avril, lesquels n'avaient pas encore vendu la maison de la famille, et de la famille avant elle. Pour ne pas qu'on les comprenne, les camarades de la communale, sans s'en douter, transmettaient un provençal immémorial, tel qu'à Sainte-Maxime, de l'autre côté de la baie, on ne le comprenait pas. Deux événements marquaient l'année – on comptait pour rien qu'Untel, l'été, organisait une fête à tout casser, car qui se souciait d'Untel autrement que sur scène ? –, la Bravade, à la mi-mai ; la noria des tracteurs dans le village, à l'automne, qui portaient le raiin des vendanges à la coopé. Pour ma part, Calais n'avait été que le dernier avatar d'un périple nordiste, Lille, Le Touquet, Hazebrouck, Saint-Omer, c'était à s'y perdre, mais toujours étaient apparues des constantes : il y avait eu des bonnes, on demandait à sortir de table (coutume qui demeurerait dans le Sud, les tables seraient-elles des cageots). Le copain du samedi après-midi n'était pas invité sur bristol, mais nos parents avaient tenu conciliabule.

On ne me mangea pas tout cru dans les vestiaires le premier jour, ni les suivants. Les petits Tropicains avaient mieux l'habitude de l'étranger que les Lucois ou les Borméens, contre qui nous jouerions. Sur l'emploi du temps affiché à l'entrée du stade, nos heures étaient réservées sous la mention « Poussins ». Cette catégorie ne visait que moi. Au même âge, les autres étaient des hommes. Ils en avaient l'assurance, le délié dans les gestes, les emportements, une certaine forme de générosité, aussi, qui consiste à veiller sur un moins aguerri que soi. On me passa le ballon, au début, le temps de voir, et avant de le reprendre. On me flanqua arrières droit. J'avais intégré l'équipe dite « de déplacement », j'aurais pu rester « en réserve ». Ils avaient donc commencé par être gentils, mes-collègues-dans-la-vie (et non pas ceux d'école, ou des parents).

Pourtant, je m'aperçus qu'ils existaient, à l'école. Dans la même salle de classe. Je ne les avais pas vus. Ils font partie de ceux qui ont souvent en réserve un sourire pour vous, à la sortie du cours. « Et si on discutait tous les deux, à la récré ? », semblent dire leurs yeux, mais vous êtes passé devant, à les heurter, dans la presse. Bien entendu, j'ai des excuses : il était souvent question d'art, dans toutes mes familles propres et éloignées. L'art, pour eux, pour moi, dans leur existence quotidienne, avec un peu plus de ferveur dans leurs discussions, puisqu'ils avaient le temps de se concentrer davantage, c'était d'ajouter de la beauté à de la beauté. D'en rajouter, même. Ils se « schikaillaient » à propos d'un peintre obs-

cur, et tel autre peintre avait-il été, oui ou non, son élève ? L'art dominait tout. Or il est possible, toujours tendu vers les étoiles, que vous suspectiez les autres de n'avoir pas d'art. Pas de goût. Pas de lectures. D'être démuné de tout. D'être bien moins riche qu'un pauvre. Avec ma famille propre (mes parents), on savait ce que ça voulait dire : on était pauvres. Dans le Sud, d'accord. Mais à manger tous les jours le restant d'un porridge froid, qui lui-même provenait d'un restant de... (Ma famille éloignée disparaissait pour le coup à l'horizon. Quel pari inouï ! La branche lointaine suspectant mes parents de manquer, subitement, d'art. Et ces derniers, avec le temps, s'en tirant avec quelle majesté ! Quel brio ! Quel feu d'artifice permanent ! A vous rendre amoureux – et pas amoureux bêtement – du mot « Art ».)

Je crois que c'est Guitou qui est venu me parler le premier, après l'entraînement. A bien y réfléchir, c'était même le meilleur sur le terrain. Un passe-partout. Un de ceux qui ont ça dans le sang, cette vivacité en dribblant – hop ! hop ! Cette seconde pour nous qui en

Le lendemain, il m'offrirait ses anciennes chaussures à crampons. Il était seul à savoir à quel point il s'agissait d'un cadeau formidable

de lui souffler la balle sous le nez, ainsi qu'à d'autres, j'accéléra en direction de Sylvestre. « L'ange » – son surnom – n'était pas placé. On avait dû lui donner un poste à son arrivée, il ne s'y était pas tenu. Il arborait des tenues plus miteuses que les miennes – cela ne l'aurait pas gêné de jouer en slip. Il les portait cependant avec une telle désinvolture que le regard, en surplombant un match, s'arrêtait sur lui, sa touffe de cheveux sauvages. Il semblait qu'il fût toujours dans la partie lumineuse de l'herbe. Il attendait là on ne savait quoi, les yeux à demi-clos sous le soleil, fermé aux ordres et, aurait-on dit, au jeu. Il était à la fois plus âgé que nous et plus enfantin. Soudain, soit que notre situation l'excitât, soit qu'il répondît à un code intérieur, il montait à l'avant, en pointe. Je crois avec le recul que l'attitude d'un d'en-face déclenchait cela, c'était impalpable, cette manière que certains garçons avaient, de l'autre côté de la ligne d'envoi, non de gagner, mais d'écraser.

Sylvestre ne musardait pas. « L'ange » nous inscrivait un score dont nous avions curieusement un peu honte, des buts dérobés et farouches. Il était plus âgé que nous, donc. Il était aussi, à la communale, place des Lices, une année en dessous. Je fis quelques-uns de ses devoirs, intégralement. Il écopa de sanctions pour ne pas les avoir recopiés. La première fois qu'il m'invita chez lui, je sautai en l'air. Une cabane au fond du jardin, avec une fenêtre, un volet ! C'était là qu'il venait se réfugier tous les soirs, quand son père rentrait. Pas son lieu de résidence. Et son dabe, c'était du genre à cogner, un peu, sa mère d'abord, et puis, apercevant son fils, et trop heureux de trouver enfin un homme en face de lui (parce que la mère, en plus, il l'aime ! par rapport à ce qu'il porte en lui, il pourrait la massacrer), à lui coller au train avec une frénésie inconcevable. Mais la course s'arrêtait au perron. Le matin, Sylvestre attendait que son paternel soit parti pour aller prendre son petit déjeuner à la cuisine. Ah ! Certes ! Un petit déjeuner de luxe, avec maman debout et attentive à ses côtés, ne sachant plus quoi faire, versant maladroitement le jus d'orange.

Ah ! l'art aussi en prenait un coup... C'est vrai que, dans ces conditions-là, il louvoyait un peu vers une sortie cachée, l'art. Une entrée des artistes. Espèce de faux-cul, va ! Dans la chaude maisonnette de la forêt, où entraient le balancement noir et blanc des feuillages, on pouvait bien fixer les motifs du duvet sur le lit – des fleurs dégueullasses –, l'art faisait dire qu'il s'était éclipsé. Qu'il reviendrait, promis ! Qu'il s'absentait.

Ici, je prie le lecteur de bien vouloir m'excuser. Je voulais écrire ça à propos de football. Par priorité, et de cette façon-là. Or la place m'est comptée.

■ A l'occasion du Mondial, les éditions du Dilettante ont choisi six auteurs issus de leur « centre de formation », afin qu'ils détaillent leur vision du football.

Le Mondial

2002

JEUDI 6 JUIN 2002

www.lemonde.fr/mondial2002

Un grand souffle d'allégresse

■ En battant la Pologne (2-0), les Coréens ont livré le match le plus excitant depuis le début du Mondial

■ L'équipe de France se referme sur elle-même à la veille de la rencontre décisive contre l'Uruguay, jeudi, à Pusan



Les footballeurs coréens laissent éclater leur joie après leur brillante victoire (2-0) contre la Pologne, mardi à Pusan.

TEMPS FORTS

Jacquet

► Pour l'ancien sélectionneur des Bleus, l'Uruguay et le Danemark « ne devraient pas nous poser beaucoup de problèmes ». p. II

Japon

► Un excellent match nul (2-2) contre la Belgique. p. IV

Chine

► Des débuts manqués dans le concert des nations du football. p. V

Dilettante

► Troisième nouvelle de notre série, signée aujourd'hui Eric Holder. p. VI

Ginseng

► La racine magique des Coréens passe les tests antidopage. p. VII

Le Monde DE LA COUPE Europe I

Retrouvez chaque jour les journalistes du « Monde » sur l'antenne d'Europe 1

8h40 : nos envoyés spéciaux en direct du Japon et de la Corée du Sud

12h15 : un autre regard sur le Mondial

20h-22h30 : spécial Europe Sport

LA CHRONIQUE

JACQUES BUOB

I have a dream

Quel plaisir ! Les Sud-Coréens nous ont offert un spectacle d'une absolue allégresse. Quelque chose à se réconcilier avec le football pour peu qu'on ait été brouillé avec. Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas vu ça. Un jeu débarrassé des calculs d'épiciers, tout entier porté vers l'avant, à cent à l'heure et pendant quatre-vingt-dix minutes. Une organisation impeccable, une volonté de toutes les secondes. Onze garçons qui ont saisi leurs adversaires polonais aux basques, passé un petit quart d'heure d'observation, et qui ne les ont plus jamais lâchés. Le tout devant un public épouantant, garçons et filles bruyants, disciplinés, à l'unisson. Et à la fin, tout ébaubis de bonheur par la victoire de leurs joueurs, des jeunes gens de leur âge.

Les Japonais n'ont pas été mal non plus,

dans le même registre de la joie, du talent et de la détermination réunis. A l'issue d'une rencontre, elle aussi très excitante, ils sont passés tout à côté de la victoire face à une solide équipe, la Belgique. Deux partout, et bien de l'espoir dans les cœurs nippons.

Et ces deux nations, que depuis des siècles tout dans l'Histoire oppose, entre lesquelles tant de sang a coulé, tant de méfiance demeure, se sont retrouvées unies dans la même exubérante fierté partagée. *I have a dream...* C'était très, très bien.

Après avoir assisté à deux matches aussi jubilatoires, les polémiques et interrogations qui entourent l'avenir de l'équipe de France dans la compétition paraissent soudain bien médiocres, quand il s'agit d'abord de jouer au football. Jouer, avec l'envie débordante et contagieuse qui ani-

mait, ce mardi, Coréens et Japonais. Sur une banderole déployée dans les tribunes du stade de Pusan, on pouvait lire, en anglais : « Hiddink, fais que notre rêve devienne réalité » (Guus Hiddink est le sélectionneur néerlandais de la Corée). Cette part de rêve, c'est bien ce dont aurait besoin l'équipe de France. Le goût du jeu, au sens premier, a déserté le clan, plus intéressé désormais par ses activités parasportives, ses contrats de pub, ses transferts à venir, la gestion de ses portefeuilles boursiers, et d'une manière générale son confort personnel, comme on a pu le lire dans notre numéro du 5 juin.

Entre raison et passion, ce bon vieux dilemme, il n'est plus temps de balancer. L'Uruguay, c'est ce jeudi. Aucune hésitation : choisir la passion.

Dès qu'il y a but, l'info est sur votre mobile



Vous serez toujours plus qu'un simple supporter

groupe SFR

Nouveau numéro vert au 3668

www.sfr.fr

Service disponible aux abonnés SFR et clients de l'opérateur Orange (0,20€ l'appel + 0,20€ l'information au 2000 Inapél gratuit).



DÉPÊCHES

Le classement des buteurs

► Classement à l'issue de la journée de mardi 4 juin.
3 buts : Klose (All)
2 buts : Tomasson (Dan), Vieri (Ita)

1 but : Alexandersson (Sue), Arce (Par), Ballack (All), Battistuta (Arg), Bierhoff (All), Blanco (Mex), Campbell (Ang), Cimirotic (Slo), Bouba Diop (Sen), Fernando Hierro (Esp), Fortune (Afs), Gomez (Cos), Hasan Sas (Tur), Holland (Irl), Hwang Sun Hong (Cds), Inamoto (Jap), Jancker (All), Linke (All), Mboma (Cam), T. Mokoena, (Afs), Raul (Esp), Rivaldo (Bre), Rodriguez (Uru), Ronaldo (Bre), Santa Cruz (Par), Schneider (All), Suzuki (Jap), Valeron (Esp), Van Der Heyden (Bel), Wilmots (Bel), Wright (Cos), Yoo Sang Chul (Cds).

Le programme

► Jeudi 6 juin : France-Uruguay (groupe A), 13 h 30 (heure française) à Pusan (Corée) ; Danemark-Sénégal (gr. A), 8 h 30 à Taegu (Corée) ; Cameroun-Arabie saoudite (gr. E), 11 heures, à Saitama (Japon).

LE TÉLÉMÈTRE

CARAT SPORT, EUROPE 1, LE MONDE



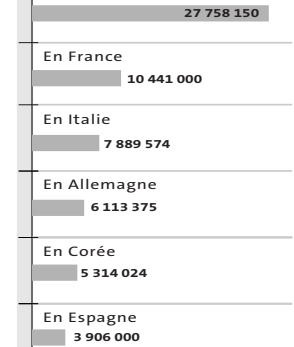
APF

3,657

Le nombre de spectateurs français (en millions) ayant vu le retour acrobatique de l'attaquant belge Marc Wilmots, qui a ouvert la marque de la rencontre Belgique-Japon (2-2), à la 57^e minute de jeu.

LE SCORE DE FRANCE-SÉNÉGAL

L'audience du match d'ouverture, en nombre de téléspectateurs



Source : CARAT SPORT

La deuxième chance des Bleus

■ **France-Uruguay (groupe A, jeudi, 13 h 30).** L'équipe de France doit s'imposer devant l'Uruguay pour retrouver de bonnes chances de qualification pour la suite de la Coupe du monde

■ **Les Français, qui ne savent toujours pas s'ils pourront compter sur Zinedine Zidane, ont l'habitude des situations délicates.** Ils s'attendent à un match physiquement engagé

Quand ils pénétreront, jeudi 6 juin, sur la pelouse de l'Asiad Main Stadium de Pusan pour y affronter l'Uruguay, les footballeurs de l'équipe de France ne penseront plus à leur revers du match d'ouverture de la Coupe du monde contre le Sénégal (1-0), six jours plus tôt, à Séoul. Marcel Desailly aura oublié les larmes que certains témoins ont vu couler sur ses joues dans les instants qui ont suivi la rencontre. Thierry Henry ne se souviendra plus des heures passées à visionner le match.

Les autres joueurs auront relégué loin dans leur mémoire la nuit blanche qui suivit leur retour à l'Hôtel Sheraton. Jeudi, les Bleus rentreront sur le terrain avec une seule idée en tête : gagner. Les tenants du titre n'ont pas le choix. En cas de nouvelle défaite associée - scénario catastrophe - à un match nul entre le Sénégal et le Danemark, plus tôt dans la journée, ils seraient tout bonnement éliminés avant même la fin du premier tour.

Jouer dos au mur, les Bleus en ont l'habitude. C'est une situation qu'ils ont eu l'occasion d'éprouver à maintes reprises au cours de ces dernières années. Qu'il s'agisse de la prolongation de France-Paraguay lors du Mondial 1998, ou des dernières secondes de la finale de l'Euro 2000 contre l'Italie, les footballeurs français ont appris à se tirer d'affaires mal engagées, et quel que soit le contexte. Battre l'Uruguay, une équipe qui n'a pas fait forte impression lors de sa défaite contre le Danemark (1-2), ne semble pas une montagne infranchissable pour les hommes de Roger Lemerre. Même en l'absence, théorique, de Zinedine Zidane.



Les soins continuent, mais la blessure au quadriceps de la cuisse gauche de Zidane évolue favorablement. Il peut désormais courir en conduisant un ballon, sous la surveillance du kiné Frédéric Mankowski.

Jouera, jouera pas ? Les extrapolations sur le retour programmé du maestro des Bleus ont largement alimenté la chronique toute cette semaine. Des reporters se sont cachés dans des buissons d'épineux, unique possibilité de braver le huis clos de l'entraînement et voir « Zizou » reprendre la course. D'autres l'ont suivi jusqu'au centre médical de Séoul. Les supputations sont allées bon train. Mardi soir, 4 juin, le dernier communiqué émanait du staff médical des Bleus indiquant que « l'évolution est favorable

et les valeurs isocinétiques ont considérablement augmenté. Le travail sur le terrain progresse quotidiennement. » Mercredi 5 juin, dans l'entourage des Bleus, on indiquait toutefois qu'il faudrait « un miracle » pour que Zinedine Zidane joue.

QUI POUR REMPLACER ZIZOU ?

A l'inverse du match contre le Sénégal, l'identité de celui qui sera appelé à le remplacer fait mystère. Youri Djorkaeff, qui disputa le match d'ouverture, est incertain en raison d'une blessure aux ischio-

jambiers. Les deux autres candidats au poste ne font pas l'unanimité : Christophe Dugarry est en forme, mais il n'est pas un meneur de jeu naturel ; Johan Micoud est un, mais sa personnalité introvertie ne laisse pas d'intriguer. Christophe Dugarry, lui, n'a rien dit, boudant la presse comme à l'époque où il se croyait incompris. De la même façon, rien n'a filtré sur l'éventuelle tentative de Roger Lemerre de modifier son système de jeu en intégrant un troisième milieu de terrain récupérateur.

Le sélectionneur sait combien ses deux joueurs postés devant la défense - Patrick Vieira et Emmanuel Petit - ont été sollicités contre le Sénégal. Les statistiques établies par la cellule d'observation des Bleus le montrent : ils ont touché environ 100 ballons chacun au cours de la partie ; or Vieira et Petit n'en touchent que 50 à 60 dans un match « normal », c'est-à-dire avec Zinedine Zidane. Soulager les deux pistons de l'entre-jeu tricolore et consolider l'assise défensive de l'équipe est une option à laquelle la majorité des joueurs « cadres » sont favorables. Le troisième récupérateur est même déjà tout désigné par ces derniers : il s'agit de Claude Makelele. « Je ne pense pas que je sois le Messie », a prévenu le joueur du Real Madrid, gêné, mais à moitié, de se sentir à ce point « désiré » par ses coéquipiers.

Une semaine après avoir éprouvé des difficultés dans le domaine physique, les Bleus s'attendent à un nouveau combat face à un adversaire dont ils redoutent qu'il pratique le jeu dur et la provocation. Le pays natal de Supervielle et Lautréamont ne produit plus, depuis longtemps, des poètes en matière de football. Usurpée ou pas, la mauvaise réputation des hommes de la Celeste ne les empêche pas de compter parmi eux un joueur surdoué, le milieu de terrain de l'Inter Milan, Alvaro Recoba, l'un des footballeurs les mieux payés au monde (8 millions d'euros par an). Une semaine après avoir souffert le martyre face au vibronnant El-Hadji Diouf, la capacité des Bleus à contenir un joueur au volume de jeu exceptionnel pourrait être, à nouveau, la clé du match.

Frédéric Potet (à Séoul)

PATRICK VIEIRA, milieu de terrain

« On ne rentrera pas si tôt à la maison... »

Patrick Vieira, le milieu de terrain des Bleus et de l'équipe londonienne d'Arsenal, livre ses impressions sur la préparation du match décisif contre l'Uruguay qui doit avoir lieu à Pusan (Corée) jeudi 6 juin.

Dans quel état d'esprit abordez-vous le match de jeudi contre l'Uruguay ?

Nous avons été ébranlés par notre défaite contre le Sénégal. La nuit qui a suivi a été longue. Cela nous a fait mal de perdre. Depuis ce jour, nous nous sommes serrés les coudes. Le groupe est plus solidaire qu'il n'a jamais été. C'est une chose que l'on ressent, dans la détermination des uns et des autres, dans des détails à l'entraînement ou encore dans les discours qu'a prononcés Roger Lemerre devant nous. Le sélectionneur nous a dit que nous aurions beaucoup de regrets si nous passions à côté de quelque chose pendant cette Coupe du monde. Il ne veut pas que l'on quitte cette compétition sans s'être battus. Par ailleurs, la blessure de Zinedine Zidane a eu un effet sur nous : on s'est tout dit que nous avions de la chance de ne pas être blessés et que nous devions donner le meilleur de nous-mêmes.

Que savez-vous des Uruguayens, et de quelle façon faut-il les jouer ?

Il va surtout falloir être patients. Les footballeurs sud-américains sont souvent truqueurs. Ils aiment bien jouer sur les nerfs de leurs adversaires. A nous de ne pas nous lancer à l'abordage. Contre le Sénégal, nous avons eu trop tendance à faire le jeu. Cela ne nous a pas réussi. Les Sénégalais nous ont laissé le ballon, et ils nous ont attendus. C'est, en fait, ce que nous aurions dû faire à leur place. Voilà pour quoi il faudra laisser l'initiative du jeu aux Uruguayens. De cette manière, on courra moins et on sera plus frais physiquement. Si l'on est bien en place défensivement, on pourra alors développer notre jeu de contre-attaque en lançant nos joueurs de devant.

Avez-vous conscience qu'en France de nombreuses personnes redoutent que vous rentriez prématurément à Paris ?

Je trouve tellement bas de nous jeter la pierre. Ce n'est pas parce qu'on a perdu notre premier match qu'il faut tout remettre en cause. Au bout d'un certain moment, on ne fait plus attention à ce genre de considérations. Cela peut agir comme une source de motivation. Je suis serein. On ne rentrera pas à la maison aussi tôt que vous pouvez le penser.

Propos recueillis par F. Po. (à Séoul)



DIRECTION TECHNIQUE

AIMÉ JACQUET

Je suis optimiste...

L'Uruguay et le Danemark, les deux prochains adversaires de l'équipe de France, sont à la portée des Bleus. J'ai assisté au match qui a opposé ces deux formations, le 1^{er} juin, à Ulsan, et qui s'est terminé par la victoire des Danois (2-1). Ni l'Uruguay ni le Danemark ne me paraissent en mesure d'inquiéter les champions du monde en titre.

L'Uruguay est une équipe sud-américaine typique. Sa construction du jeu est relativement lente, ses joueurs sont doués techniquement et sa force repose sur une seule individualité, le milieu de terrain Alvaro Recoba. C'est une équipe qui commet,

Ni l'Uruguay ni le Danemark ne me paraissent en mesure d'inquiéter les champions du monde

également, beaucoup de fautes sur l'adversaire. Rien de très méchant cependant, alors que tout le monde annonçait des joueurs provocateurs et violents. Il n'y a pas eu de gestes déplacés au cours du premier match des Uruguayens ni de tacles trop appuyés. Le France-Sénégal de la veille avait été bien plus engagé.

Le fait d'affronter d'abord l'Uruguay, puis le Danemark, est une bonne chose pour l'équipe de France.

Les Sud-Américains me semblent être les joueurs les moins bien préparés du groupe A. J'en veux pour preuves les nombreuses incompréhensions que l'on a vues, chez eux, dans la construction du jeu. On sent des joueurs qui n'ont pas l'habitude d'évoluer ensemble. En outre, ils ne semblent pas

très au point physiquement. Contre le Danemark, le buteur Octavio Rodriguez a été pris de crampes à la 64^e minute. Je l'ai noté sur mon calepin tellement cela m'a surpris qu'on puisse avoir des crampes si tôt dans un match. Reste que les Uruguayens ont parmi eux un joueur qui est capable de tout, un footballeur totalement imprévisible : Alvaro Recoba et son pied gauche magique. Sa capacité à s'infiltrer dans les défenses me rappelle Diego Maradona.

Le Danemark, à l'inverse, est une équipe parfaitement bien organisée. C'est une sélection que l'on connaît bien puisque les tirages au sort nous désignent souvent les Danois comme adversaires. Ils sont fidèles à ce que l'on sait d'eux. Ils se livrent totalement, ils sont attirés vers l'avant et sont toujours bien en place dans un 4-4-2 traditionnel.

Leurs attaquants, Dennis Rommedahl, Ebbe Sand et Jon Dahl Tomasson, sont des gaillards solides qui se dépensent beaucoup et aiment bien permuter. Au final, ce n'est pas un football génial ni flamboyant comme du temps des frères Laudrup. Mais c'est un football précis et puissant.

Ces deux équipes ne devraient pas nous poser beaucoup de problèmes. Je suis d'autant plus optimiste que les Bleus savent comment il faut aborder les matches dits « dangereux ».

Les anciens, ceux qui sont là depuis au moins cinq ans, se sont trouvés plus d'une fois avec le dos au mur. Je sais comment ils vont se préparer avant ce match à haut risque, contre l'Uruguay. Tout va se jouer dans les heures qui précèdent la rencontre. Ils vont commencer leur concentration juste quand il le faut, ni trop tôt ni trop tard.

Et ils vont demander à ceux qui les accompagnent de les laisser seuls. C'est ce que je leur répétais en rentrant dans les vestiaires : « Maintenant, on est entre nous. »

Spécial Coupe du Monde sur Europe 1

France - Uruguay

Le But par But
demain à partir de
13H30

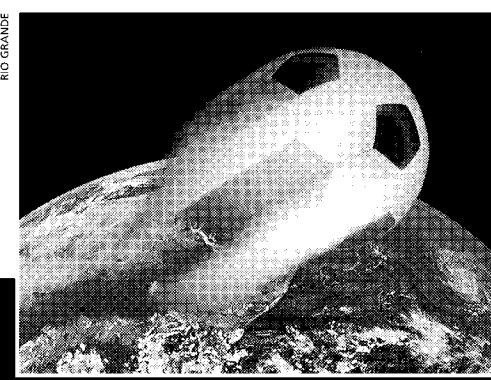
Et les commentaires de Robert Pires en direct dans Europe Sport 20h00-22h30

Europe1.fr

la garderie active

Europe 1 c'est bien.

RO GRANDEZ



L'Uruguay se prépare dans le calme

■ La Celeste s'entraîne à l'écart de Séoul, loin de l'effervescence qui entoure l'équipe de France, son prochain adversaire, qu'elle rencontrera jeudi à 13 h 30. Les joueurs uruguayens affichent leur confiance, malgré la défaite concédée face au Danemark (1-2)

N'en déplaise aux idées toutes faites, le footballeur uruguayen apprécie la tranquillité et s'accommode aisément d'un excès de discrétion. Pour sa première participation à la phase finale d'une Coupe du monde depuis douze ans, la Celeste a choisi de poser ses malles loin des routes trop fréquentées, dans un complexe sportif niché sur les collines de Cheonan, à plus d'une heure de train au sud de Séoul.

Les joueurs n'en sortent qu'une fois par jour, en milieu d'après-midi, pour rejoindre leur terrain d'entraînement, un écrin de verdure situé à un jet de pierre. Ils y restent deux bonnes heures. Puis la troupe repart se réfugier dans l'ombre. Tout juste accepte-t-elle un bref arrêt devant les caméras des chaînes de télévision du pays, pour quelques phrases réécrites d'une voix morne. Tous s'y prêtent de bonne grâce, même l'entraîneur,

Victor Pua, personnage ventripotent mais nettement plus souriant que la moyenne de ses confrères. Visiblement en paix avec lui-même, cet ancien joueur aux yeux aussi bleus que le maillot de sa sélection, accepte même, fait rarissime, que l'entraînement de son équipe soit filmé de bout en bout.

Détail presque venu : un seul des 23 sélectionnés s'obstine à éviter la presse, traversant au pas de course le barrage des journalistes. Il se nomme Alvaro Recoba, porte au cou l'insigne de vedette nationale et, glissé entre les pages de son passeport, le titre de joueur le mieux payé de la planète. Un peu plus de huit millions d'euros net par saison, un salaire versé sans une grimace par l'Inter Milan, son club depuis presque cinq ans. Meneur de jeu et spécialiste des coups francs, ce fils d'un chauffeur de taxi des bas quartiers de Montevideo possède sans aucun doute les clefs du destin de son équipe.

Entrée dans la compétition avec des airs de meurt-de-faim, l'équipe uruguayenne a déjà avalé de travers, samedi 1^{er} juin, face au Danemark (1-2). « Pas trop grave, assure Diego Forlan, le défenseur de Manchester United. On a bien joué, mais

Fait rarissime, le sélectionneur accepte que l'entraînement de son équipe soit filmé de bout en bout

les Danois ont été plus malins que nous. Ils ont marqué au bon moment, juste avant la mi-temps, puis juste avant la fin du match. On peut encore se qualifier. Même s'il nous faudra pour cela battre la France. » Même tranquille assurance chez Octavio

Rodriguez, l'arrière gauche de la Celeste : « Notre équipe manque encore d'expérience, cela nous a joué un vilain tour. Mais on est motivés et solidaires. L'Uruguay ne s'était plus qualifié pour la phase finale depuis douze ans, alors on est déjà très heureux d'être là. Et on sait tous qu'on peut aller très loin. »

La France ? Joueurs et entraîneurs en parlent à voix basse, comme ils le feraient dans une église, agenouillés devant la Vierge. « Ils sont champions du monde », répète Diego Forlan. « Leur défaite face au Sénégal ne changera pas leur façon de jouer contre nous, prédit Victor Pua. Ils ont assez de métier pour ne pas céder à la panique. Avec ou sans Zidane, les Français restent les Français, une équipe solide, confiante et bien organisée. »

Dario Silva, l'attaquant de pointe, porte un long bandage sur le mollet droit, souvenir douloureux d'un mauvais coup reçu lors du premier match. Fabian O'Neill, le

milieu de terrain de Pérouse, souffre d'une tendinite. Et Alvaro Recoba fait parfois le détour par l'infirmier. Pourtant, l'entraîneur uruguayen a le visage sans ride d'un homme sans souci. « Tout va bien, glisse-t-il. Et le moral est bon. »

Surprise, Victor Pua se laisse même aller à dévoiler ses plans. Il se dit prêt à mélanger ses cartes, pour affronter les Bleus, jeudi 6 juin, en alignant un inédit 3-4-1-2. Devant Hector Carini, le gardien de la Juventus Turin, l'équipe uruguayenne jouerait donc avec trois vrais défenseurs, quatre milieux de terrain plutôt repliés vers l'arrière, un meneur de jeu isolé (Recoba), et deux attaquants, Dario Silva et Sebastian Abreu, le meilleur buteur du championnat du Mexique. La formule miracle ? L'entraîneur de la Celeste veut le croire. Au pays, 3,4 millions d'Uruguayens l'espèrent de tout leur cœur.

Alain Mercier (à Cheonan)

FOOT BUSINESS

MICHEL DESBORDES

Une Coupe à tout prix

La coorganisation d'une Coupe du monde de football, une première dans l'histoire, présente des écueils non négligeables. La rivalité entre la Corée et le Japon a posé maints problèmes relationnels entre les deux comités d'organisation. Mais ces conflits ne sont rien, comparés aux coûts économiques engendrés : afin de suivre le rythme japonais, la Corée a dépensé 1,7 milliard d'euros. Elle a construit dix stades, sans même réutiliser l'enceinte olympique de Séoul. En 1998, la France avait dépensé 572 millions d'euros pour la construction du Stade de France et la rénovation de neuf autres installations, soit trois fois moins pour 64 matches (contre 32 en Corée).

Cette volonté de dépasser le voisin nippon a des conséquences économiques et financières désastreuses : le Comité d'organisation sud-coréen (Kowoc) a dû dépenser pendant un temps des sommes qu'il ne détenait pas, car il a mis longtemps à trouver les six sponsors auxquels il avait droit. En plus, les billets se sont mal vendus et, contrairement à ce qui avait été affirmé au départ, le Kowoc a dû en écouler une partie en Chine et au Japon.

La population a été la première à payer les pots cassés : l'Etat a dû repousser le lancement de plusieurs projets nationaux prévus de longue date et jugés indispensables, alors que, dans le même temps, la baisse d'impôts prévue a été reportée à 2003. Selon la théorie keynésienne, le phénomène du multiplicateur (principe fondamental selon lequel une augmentation de l'investissement entraîne une augmentation plus importante de la croissance) pourrait sauver l'économie coréenne. Cela est lié à toutes les dépenses induites qui stimulent la consommation, comme celles des spectateurs.

On peut rester sceptique. En 1997-1999, la Coupe du monde n'aura eu qu'un effet à la marge sur la fréquentation de la France, première destination touristique mondiale (plus de 70 millions de visiteurs par an). Les estimations de l'impact de la compétition sur l'économie du Japon et de la Corée sont très fantaisistes, comprises entre 0,2 % et 2,2 %. L'attribution du Mondial à deux pays, l'attraction moyenne de la Corée du Sud pour les touristes et l'éloignement des principaux pays concernés à fort pouvoir d'achat laissent penser que ce pays pourrait réaliser une opération du type « Montréal 1976 » (les Jeux olympiques avaient été un désastre pour la ville, dont les habitants ont payé des impôts locaux pendant vingt-cinq ans pour rembourser).

Stefan Szymanski, économiste du sport à Londres, estime qu'il « faut accepter les pertes économiques comme étant le prix à payer pour bénéficier des avantages sociopolitiques, l'organisation du Mondial ne pouvant qu'améliorer les relations entre Séoul et Tokyo ». Ici se pose la question du rôle de la Fédération internationale de football (FIFA) : ne doit-elle pas aiguiller les comités d'organisation et se poser la question de l'équité dans la répartition des recettes de la Coupe du monde (l'intégralité des droits TV lui revient) ? Sinon, comment peut-on un jour envisager que l'Afrique organise un jour cette compétition ?

Michel Desbordes est maître de conférences à l'université Paris-Sud-XI (Centre de recherche en sciences du sport).

Incontestable au Sénégal, troisième gardien à Monaco

■ Danemark-Sénégal (groupe A, jeudi, 8 h 30). Tony Sylva, le portier des Lions, issu du centre de formation de la principauté, n'a joué que deux fois cette saison avec son club. Il compte sur cette Coupe du monde pour convaincre de son talent

nutile de le questionner sur son état de forme, sur son moral ou sur la nature de ses rêves, la réponse se lit d'un seul regard sur son visage. Tony Sylva, le gardien de but des Lions du Sénégal, promène dans les couloirs du Hilton de Séoul la mine réjouie d'un gosse le matin du réveil de Noël. Il a accroché à ses deux oreilles un large sourire hilare depuis la victoire (1-0) contre les Bleus, en match d'ouverture du Mondial, vendredi 31 mai. Et rien ne pourrait le décider à l'enlever. Pas même le long voyage vers Daegu, dans le sud du pays, où les Sénégalais doivent affronter les Danois, jeudi 6 juin. « Je suis heureux dans cette équipe, affirme-t-il d'une voix douce, parfois guère plus forte qu'un murmure. On forme un vrai groupe, presque comme une famille. En toutes circonstances, pas seulement les jours de victoire. »

Surtout, la sélection sénégalaise lui offre ce qui lui est refusé ailleurs : une place sur le terrain. Bruno Metsu, l'entraîneur des Lions, l'a désigné titulaire depuis quatorze rencontres. A Monaco, son club, ses apparitions sur la feuille de match se comptent sur les doigts d'une seule main. « J'ai joué deux fois, cette saison, glisse-t-il dans un soupir. Pour les deux dernières journées de championnat. Le reste du temps, je n'étais souvent même pas remplaçant. En tout, j'ai dû disputer cette année peut-être cinq autres rencontres avec l'équipe réserve. »

Troisième gardien d'un club monégasque assez fortuné pour en avoir recruté cinq, Tony Sylva n'est que le remplaçant du remplaçant. Le troisième choix de Didier Deschamps, l'entraîneur monégasque, après Flavio Roma et Stéphane Porato. « C'est terrible de ne jamais jouer, constate-t-il. On ne peut même pas prouver sa valeur. J'avoue que

j'ai du mal à le vivre, mais je ne vois vraiment pas ce que je peux y faire. Sinon prendre mon mal en patience, sans rien dire, en espérant des jours meilleurs. Et en me donnant à fond à l'entraînement. J'y fais tout comme en match, avec le même sérieux et la même concentration. C'est le seul truc que j'ai trouvé pour garder le rythme de la compétition. »

« JE ME SUIS ACCROCHÉ »

Tony Sylva ne semblait pas destiné à embrasser un jour le métier de gardien de but. Gamin, il se préférait au centre du terrain, en milieu offensif. « J'avais le sens du dribble », glisse-t-il dans un sourire timide. Il a fait ses classes à Dakar, sur les terrains de quartiers, sans jamais vraiment imaginer en faire un jour sa profession. A 14 ans, la blessure du gardien de son équipe l'a poussé, presque malgré lui, à enfiler les gants. « Ce sont mes copains qui m'ont obligé à prendre sa place, raconte-t-il. Moi, je n'étais pas très chaud. Je trouvais qu'un gardien ne touchait pas assez de ballons. J'avais peur de m'ennuyer. » Trois ans plus tard, repéré par l'œil expert d'un agent recruteur de l'AS Monaco, il fait le voyage vers la principauté et le centre de formation : « J'avais 18 ans tout juste, et c'était la première fois de ma vie que je quittais Dakar. Parfois, il m'arrivait de me demander ce que je faisais là, si loin de chez moi. Mais je me suis accroché. »

Aujourd'hui, la question le taraude encore, mais plus pour les mêmes raisons. Arrivé à Monaco en 1993, il a souvent eu l'impression de gêner. Les dirigeants monégasques l'ont prêté un temps à Ajaccio, puis ils l'ont envoyé vers Epinal, avant de le prier de retourner en Corse. « Toujours à Ajaccio, mais plus dans le même club », précise-t-il



Tony Sylva, le gardien de l'équipe du Sénégal, s'interpose devant David Trezeguet, l'avant-centre de l'équipe de France, lors du match d'ouverture du Mondial, vendredi 31 mai.

dans un sourire, visiblement amusé de ces allers-retours entre l'île et le continent. Il est revenu en principauté au début de la dernière saison, en portant dans ses malles une motivation de débutant. « Mais rien n'y fait, constate-t-il. Je suis toujours le troisième, même après avoir été élu en début d'année meilleur gardien de la Coupe d'Afrique des nations. »

A 27 ans, Tony Sylva n'attend pas seulement de cette Coupe du monde 2002 une qualification au deuxième tour des Lions du Sénégal. Il espère aussi convaincre un club, en France ou ailleurs, de lui offrir une place de titulaire. Pour jouer, enfin. Et plus seulement dans les grandes occasions.

A. M. (à Séoul)



LA PHOTOGRAPHIE DE NAM HUN SUNG

La faim des fans

Dans un fast-food du centre de Séoul, mardi 4 juin, les clients délaissent leurs hamburgers, les yeux rivés sur l'écran de télévision qui diffuse le match entre la Corée du Sud et la Pologne (2-0). La population attend de son équipe qu'elle se qualifie au moins pour les huitièmes de finale.

RAPHO



La Corée décomplexe le foot asiatique

■ Groupe D : Corée du Sud-Pologne 2-0. Le pays organisateur a enlevé la première victoire de son histoire en Coupe du monde à leurs adversaires et enthousiasmé le public

LA REVUE DE PRESSE

MICHEL GROSSIORD, EUROPE 1

Peur sur la ville

Doctor Beckham et Mister Hooligan... L'Anglais, durant le Mondial, a un double visage pour les Japonais. Dans le registre heureux, celui de la superstar branchée de l'équipe nationale : le meneur de jeu affole les jeunes filles avec sa coupe de cheveux et ses confidences très privées (« *Je ne sais pas danser, mais au lit je suis une bête* », lâche David dans le dernier *Marie-Claire* britannique). Dans le registre sans grâce – et parfois franchement répugnant –, l'autre visage de l'Anglais est celui du supporter-sac-à-bière qui affole tout autant les populations préparées au pire depuis des semaines par les journaux. A l'approche du match à hauts risques entre l'Angleterre et l'Argentine, le 7 juin, les autorités japonaises ont multiplié les mises en garde par voie de presse. Conseil basique aux commerçants et aux habitants : ne laissez rien traîner qui puisse servir de projectiles. Pour faire contrepoids à l'hystérie d'une partie de la presse japonaise, l'ambassade britannique à Tokyo a diffusé une brochure pédagogique. Non, dit-elle en substance, nos supporters ne sont pas tous des chiens fous... Certes, ils se conduisent différemment de vous : avant et après un match, ils se retrouvent dans les bars pour boire de la bière et chanter. Mais ils veulent avant tout afficher leur amour de la mère patrie ! « *S'il vous plaît, comprenez que, dans leur immense majorité, les supporters anglais sont calmes et gentils. Ne soyez pas épouvantés par leurs cris et leur forte corpulence. Soyez généreux envers eux et tentez de partager leur enthousiasme* », demandent les autorités diplomatiques, qui suggèrent l'apprentissage de quelques formules-clés pour briser la glace : « *Welcome* », « *Can I help you ?* » Tous ces avertissements finissent par inquiéter plus que rassurer. Le *New York Times* note que « *les Japonais, fiers d'avoir repoussé au cours des siècles les tribus ou armées mongoles, chinoises et russes, resteront sur leur garde durant un mois contre une éventuelle invasion des hooligans* ».

BRÈVE DE MICRO

EUROPE 1 (20 HEURES-22 H 30), EN DIRECT

« Les Coréens ont beaucoup appris depuis la Coupe des Confédérations. Ils ont de la vitesse, de la vivacité et le culot des débutants. »

Henri Biancheri, directeur technique de l'AS Monaco, mardi 4 juin, 21 h 55

Une boule de stress dans le gosier, les joueurs sortent des vestiaires. Le stade vibre de plaisir. « *Korea Pae Han Min Goug!* » : « La Corée est une grande nation », chantent à tue-tête les 55 000 spectateurs du stade de Pusan. L'atmosphère est électrique, saisissante, enivrante. Mardi 4 juin, cette arène de béton aux allures de soucoupe volante est devenue, pendant quatre-vingt-dix minutes, le poumon d'orgueil de la Corée.

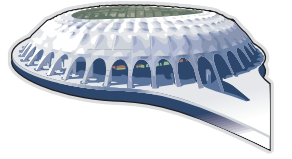
Dans le virage nord, les Diables rouges, le groupe officiel de supporters coréens, déploient un immense drapeau en frappant sur de petits tambours. Tous les spectateurs portent un vêtement rouge. Certains ont choisi le maillot de l'équipe nationale, d'autres ont préféré se fournir dans les marchés de rue où les tee-shirts à la gloire des Diables rouges se vendent comme des petits pains. Les tribunes sont écarlates. La poignée de supporters polonais, massés dans un coin sombre du stade, est presque invisible.

VAGUE DE BONHEUR

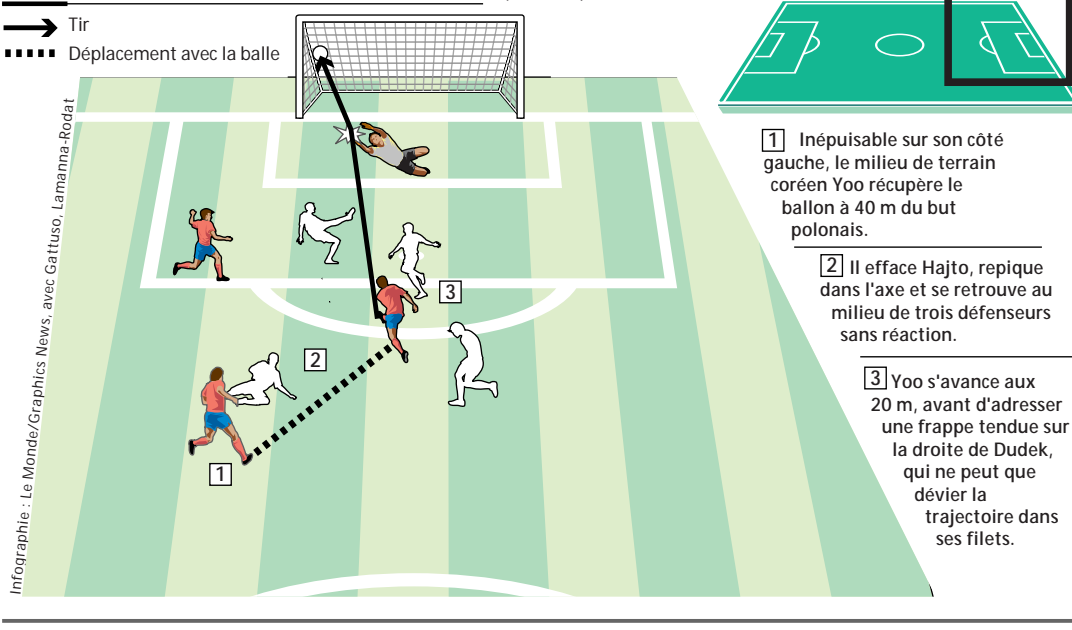
Tout le monde a oublié les manifestants qui défilaient en silence, avant le match, pour protester contre l'autoritarisme du gouvernement en matière de droit du travail et contre les atteintes à la liberté syndicale. Ce soir, il n'y a que le football qui compte. Impossible de résister à cette vague de bonheur qui submerge les gradins. La fièvre ambiante semble faire planer les hommes de Guus Hiddink. Ils n'ont pourtant pas le droit d'échouer. Leur mission ? Gagner, pour continuer de rêver à une qualification en huitièmes de finale.

Vifs, intrépides, rapides, ils asphyxient les Polonais dès le premier quart d'heure. En imposant leur jeu alerte à une touche de balle au milieu du terrain, ils cherchent systématiquement des appuis en retrait pour libérer des espaces et lancer en profondeur leurs attaquants Hwang Sun-hong et Seol Ki-hyeon. Dès la 9^e minute, sur un corner, ce dernier récupère le ballon de la tête mais échoue de peu. Quinze minutes plus tard, sur un centre de l'excellent milieu Lee Eul-yong, Hwang Sun-hong reprend le ballon du pied gauche et trompe le gardien de Liverpool,

CORÉE DU SUD 2 - 0 POLOGNE		
Groupe D, 1 ^{re} journée		
Mardi 4 juin • 20 h 30, heure locale, temps chaud et humide, terrain en bon état • Public : 53 000 spectateurs • Arbitre : M. Ruiz (Colombie).		
Les équipes	CORÉE DU SUD	Lee Woon-jae • Kim Tae-young ; Hong Myung-bo, cap. ; Choi Jin-cheul ; Song Chong-gug • Kim Nam-il ; Yoo Sang-chul (Lee Chun-soo, 62 ^e) ; Lee Eul-yong • Hwang Sun-hong (Ahn Jung-hwan, 51 ^e) ; Park Ji-sung ; Seol Ki-hyeon (Cha Doo-ri, 90 ^e). Sélectionneur : Guus Hiddink.
	POLOGNE	Dudek • Mi. Zewlakow ; Waldoch, cap. ; J. Bak (Klos, 51 ^e). Hajto • Kaluzny (Ma. Zewlakow, 65 ^e) ; Swierczewski • Krzynowek ; Kozminski • Zurawski (Kryszalowicz, 46 ^e) ; Olisadebe. Sélectionneur : Jerzy Engel.
Buts	CORÉE DU SUD	Hwang Sun-hong (26 ^e , reprise au premier poteau du pied gauche d'un centre venu de la gauche), Yoo-Sang-chul (53 ^e , voir infographie).
Avertissements	CORÉE DU SUD	Park Ji-Sung (70 ^e), Cha Doo-Ri (90 ^e + 1).
	POLOGNE	Krzynowek (31 ^e), Hajto (80 ^e), Swierczewski (85 ^e).
Arrêts de jeu	CORÉE DU SUD	28 coups francs dont 6 hors-jeu, 10 corners.
	POLOGNE	19 coups francs dont 1 hors-jeu, 2 corners.
Nombre de tirs	CORÉE DU SUD	7 cadrés, 8 non cadrés
	POLOGNE	3 cadrés, 8 non cadrés
Possession de la balle	CORÉE DU SUD	51 %
	POLOGNE	49 %



Le second but de la Corée du Sud (53^e min)



Infographie : Le Monde/Infographics News, avec Gattuso, Lamanna-Rodati

Jerzy Dudek, dans un trou de souris. Le stade rugit de plaisir. La suite de la rencontre est à l'avenant. Lourds, les Polonais paraissent prisonniers de ce tourbillon rouge. Les coéquipiers de Piotr Swierczewski tentent de conserver le ballon en début de seconde mi-temps, mais les Coréens les punissent pour cette impertinence. Créatifs en diable dans tous les compartiments du jeu, les Asiatiques poursuivent leur odyssée. Grâce au milieu défensif Yoo Sang-chul, le score est définitivement scellé à la 53^e minute.

LE SCHEMA DE HIDDINK

Un rythme échevelé, des passes au cordeau, des buts inspirés... les Coréens n'ont pas simplement assuré le spectacle. Ils ont aussi démontré, quelques heures après le match nul du Japon face à la Belgique, que le football asiatique s'était enfin libéré de ses complexes d'infériorité. Après quatre participations successives à des phases finales, la Corée a enlevé son premier match de Coupe du monde. Mais, au-delà du caractère historique de cette victoire, c'est l'aisance avec laquelle la Corée s'est jouée de la Pologne – première équipe européenne à avoir obtenu sa qualification pour ce Mondial – qui a marqué les esprits. Même défensivement, les Coréens ont gagné leurs duels sans jamais être inquiétés. Le technicien néerlandais Guus Hiddink a-t-il inventé un football total à la coréenne ? Peut-être. Toujours est-il que son schéma avec trois défenseurs, deux milieux récupérateurs, deux organisateurs qui jouent les courtois de transmission, un faux ailier droit décalé et deux attaquants a fait des miracles.

« *Quand je suis arrivé à la tête de cette équipe, on m'a dit que mon contrat serait rempli si je gagnais ce premier match*, a souligné Guus Hiddink. *Mais je crois maintenant que cette victoire n'est qu'une étape*. » Considérée il y a peu comme l'équipe la plus faible du groupe D, la Corée a réalisé un premier tour de force. Le 10 juin, à Taegu, le pays coorganisateur affrontera les Etats-Unis avant de défier, le 14 juin à Incheon, le Portugal de Luis Figo. Les Américains et les Lusitaniens sont prévenus.

Paul Miquel (à Pusan)

Le Japon a tenu la dragée haute aux Diables rouges belges

■ Groupe H : Japon-Belgique 2-2. Le premier point jamais marqué en Coupe du monde par l'équipe nationale crée l'événement

En faisant match nul 2-2 contre la Belgique, mardi 4 juin, le Japon a fait plus que sauver son honneur. Incapable de marquer un point lors de sa première participation à la Coupe du monde, en 1998, le coorganisateur du Mondial 2002 a prouvé qu'il pouvait mettre en difficulté une nation de football et s'engage la tête haute dans la suite de la compétition. « *C'est un point historique, le premier point du Japon en Coupe du monde, et je crois qu'il faut le célébrer à sa juste valeur*, a déclaré Philippe Troussier, le sélectionneur français de l'équipe nipponne. *Mes joueurs n'ont pas été paralysés par l'enjeu et ont fait preuve de maturité. Ce premier point est un point de confiance, un point important qui doit renforcer notre conviction de pouvoir atteindre les huitièmes.* »

Le score aurait aussi bien pu basculer au profit des Bleus de Troussier.

Les Belges, déstabilisés par l'ardeur du douzième homme, ce public chauffé à blanc, ont vu le tonus leur faire défaut à mesure que le temps s'écoulait : « *J'avais l'impression que nous maîtrisons le match et le Japon. Mais nous avons perdu le contrôle de la situation*, a déploré Robert Waseige, le sélectionneur belge. *Les Japonais ont mérité leur point. Ils sont revenus d'une manière qui nous a surpris.* » En première mi-temps, les deux équipes se sont neutralisées. Si les Japonais ont, dès le départ, montré qu'ils étaient à la hauteur de leurs adversaires, ils ne sont pas parvenus à transformer en buts les actions entreprises par Takayuki Suzuki, Kazuyuki Toda et « Hide » Nakata. Moins nombreuses, les tentatives des Diables rouges étaient plus précises, à l'image d'une tête décochée par Marc Wilmots, que le gardien Seigo Narasaki repoussait de justesse.

Le rythme s'accélérait dès le début de la seconde mi-temps. Les Japonais étaient sur toutes les balles. Mais le premier but fut belge : Eric Van Meir, à la réception d'un dégagement manqué, parvenait à adresser un centre à un Marc Wilmots, en pleine possession de ses réflexes. Le capitaine des Diables rouges belges exécutait une bicyclette qui propulsait la balle dans les filets, à la stupéfaction des spectateurs. Les Belges n'avaient pas eu le temps de savourer que Takayuki Suzuki prenait de vitesse leur défense et poussait le ballon sur la droite du gardien Geert De

JAPON-BELGIQUE 2 - 2

Groupe H, 1^{er} tour
• Stade de Saitama (Japon)
• 63 060 spectateurs
• Arbitre : M. Mattus Vega (Costa Rica).

BUTS

JAPON : Suzuki (59^e), Inamoto (68^e).
BELGIQUE : Wilmots (57^e), Van Der Heyden (75^e).

AVERTISSEMENTS

JAPON : Toda (31^e), Inamoto (54^e).
BELGIQUE : Van Der Heyden (21^e), Verheyen (62^e), Peeters (66^e), Van Meir (82^e).

LES ÉQUIPES

• JAPON (sélectionneur : Troussier) Narazaki • K. Nakata ; Morioka, cap. (Miyamoto, 73^e) ; Matsuda • Ono (Alex, 64^e) ; Inamoto ; Toda ; Ichikawa • H. Nakata • Suzuki (Morishima, 71^e) ; Yanagisawa.
• BELGIQUE (sélectionneur : Waseige) De Vlioger • Van Der Heyden ; Van Buyten ; Van Meir ; Peeters • Goor ; Simons ; Vanderhaeghe • Walem (Sonck, 71^e) • Wilmots, cap. ; Verheyen (Strupar, 83^e).



Inamoto, ici au coude à coude avec Vanderhaeghe, a été l'homme du match. Auteur d'un but, il a fait trembler les Belges jusqu'au bout.

La Coupe du monde sur votre téléphone

0 892 701 741
0,34 C la minute

24h/24, écoutez les résultats, les résumés des matchs...

Un service édité par Le Monde.fr et Europe1.fr



Inamoto, qui évolue à Arsenal, a été sacré homme du match et a conquis le pays. Celui-ci croit désormais en ses chances. Il compte sur les hommes de Troussier pour confirmer cette entame le 9 juin contre la Russie et le 14 contre la Tunisie.

Brice Pedroletti (à Saitama)
Lire aussi page VII

Les Chinois ratent leur entrée dans le club des grands

■ **Groupe C : Chine-Costa-Rica 0-2.** Qualifiée pour la première fois en phase finale de Coupe du monde, l'équipe chinoise, inexpérimentée, a été largement dominée. Ses supporters tombent de haut

CHINE-COSTA RICA 0-2

Groupe C, 1^{er} tour

- World Cup Stadium de Kwangju (Corée du Sud)
- 27 217 spectateurs
- Arbitre : M. Vassaras (Grèce).

BUTS

COSTA RICA : Gomez (61^e), Wright (65^e).

AVERTISSEMENTS

CHINE : Li Tie (60^e), Xu Yunlong (72^e), Li Xiaopeng (77^e).

COSTA RICA : Marin (15^e), Solis (17^e), Gomez (79^e), Centeno (85^e).

LES ÉQUIPES

• **CHINE (sélec. : Milutinovic)**
Jiang Jin • Xu Yunlong ; Fan Zhiyi (Yu Genwei, 74^e) ; Li Weifeng, Wu Chengying
• Li Tie ; Sun Jihai (Qu Bo, 26^e) ;
Li Xiaopeng ; Ma Mingyu, cap. • Hao Haidong ; Yang Chen (Su Maozhen, 66^e).

• **COSTA RICA (sélec. : Guimaraes)**
Lonnis, cap. • Marin ; Wright ; Martinez
• Wallace (Bryce, 70^e) ; Solis ; Centeno ;
Castro • Fonseca (Medford, 57^e) ;
Wanchope (Lopez, 80^e) ; Gomez.

Les sortilèges du sorcier Bora n'auront été, cette fois, d'aucun secours. Il en riait presque, Bora Milutinovic, l'entraîneur serbe, qui, tous les quatre ans depuis vingt ans, parvient à qualifier pour une Coupe du monde une « petite » équipe et à lui faire ensuite passer au moins le premier tour. Il y était parvenu avec le Mexique, puis avec le Costa Rica, les Etats-Unis, le Nigeria. Il avait qualifié la Chine pour la première fois depuis la création de la Coupe du monde, il y a quarante-quatre ans. Mais il n'ira sans doute pas plus loin avec cette équipe.

Tout, pourtant, semblait devoir lui sourire, mardi après-midi, à Kwangju. Un stade et un temps magnifiques, un adversaire qu'il connaissait bien pour l'avoir entraîné et, surtout, un public largement acquis à sa cause. Des Chinois qui, après avoir chanté l'hymne national à pleins poumons, huaient l'arbitre à chaque décision défavorable à leur équipe. Des Chinois

venus de Pékin, Shanghai ou Canton, souvent jeunes... Des Chinois qui avaient déboursé l'équivalent de 1 000 euros pour un forfait, deux nuits d'hôtel et match. Pourquoi étaient-ils là ? « Parce que l'honneur est en jeu », répondait Liu Ying Jian, la cinquantaine, patron de Hanwang Technology, une entreprise de logiciels de Pékin. Bruce Sun, 26 ans, qui vit depuis neuf ans en Afrique du Sud, est, lui, venu « par loyauté, parce que la Chine est mon pays ». Li Xia Ling, une vingtaine d'années, tranchait net : « La Chine est le plus grand pays du monde. »

Elle l'est, sûrement, du moins est-ce ainsi que les organisateurs avaient « vendu » ce match entre le « géant » chinois, un milliard d'êtres et plus, et le minuscule Costa Rica (3,8 millions). La petite histoire retiendra que David a donc battu Goliath 2 à 0, dans le match le plus insipide et indigent qu'ait produit le tournoi jusqu'ici.

« Los Ticos » ont mis une

mi-temps à s'apercevoir que les joueurs chinois, plus athlétiques, étaient d'une insondable naïveté tactique et d'un niveau technique rudimentaire. Ils leur ont ensuite réglé leur compte en l'espace de quatre minutes (61^e et 65^e, buts de Gomez, le meilleur homme sur le terrain, et de Wright). S'ils ne s'étaient laissés aller à quelques grigris inutiles, ils auraient facilement doublé la mise.

« PAS DE MIRACLES »

On estime que plus de 600 millions de Chinois ont regardé le premier match de leur sélection. Les spectateurs, eux, avaient compris, et beaucoup ont quitté le stade prématurément pour ne pas avoir à entendre le coup de sifflet mettant fin à cette humiliation. Bora Milutinovic avait senti venir le coup. Avant la compétition, il avait annoncé que la Chine « avait déjà gagné son championnat en se qualifiant pour la Coupe du monde pour la première fois ». Devant la ferveur



Les joueurs costaricains ont mis une mi-temps à s'apercevoir que les Chinois (ici Su Maozhen, à droite) étaient d'une grande naïveté tactique.

populaire croissante, il avait vainement tenté d'appeler les Chinois à la raison. Deux semaines avant l'ouverture du tournoi, il avait publié une « lettre ouverte » dans laquelle il conseillait aux supporters de « ne pas attendre des miracles » d'une équipe jeune et inexpérimentée. Mais rien ne parvenait à ramener l'enthousiasme national à la raison. En Corée, une rumeur plus qu'insistante voulait que le président chinois, Jiang Zemin, vienne assister, le 8 juin, au match Chine-Bresil.

« Maintenant, je ne crois pas qu'il

viendra », disait, dépité, Liu, notre capitaliste rouge. Car, on allait l'oublier, il faut maintenant jouer le Brésil. Après la correction subie par l'Arabie saoudite samedi des pieds des Allemands (8-0), Li Weifeng, le meilleur joueur chinois, avait déclaré : « Si j'étais saoudien, j'aurais fait mes valises et je serais rentré à la maison. » On lui souhaite, pour le sport, d'aller jusqu'au troisième match, contre la Turquie.

Sylvain Cypel (à Kwangju)

GOOOAL !

LE TOUR DU MONDE DES COMMENTATEURS TÉLÉ

Le Danois du « Hutlihut »

Comment exprimer la joie et l'émotion lorsque l'équipe portant les couleurs du pays où l'on est né marque un but en finale d'une compétition prestigieuse ? Tout journaliste sportif s'est posé la question. La presse écrite offre une large palette de moyens pour retranscrire, à froid, ces sentiments parfois violemment chauvins. Mais la télévision ? Dans l'immédiateté, le commentateur n'a guère le choix. Il faut parer au plus pressé. Les Sud-Américains, par exemple, ne s'embarrassent pas de précautions : leurs « Goal! goal! goooal! » retentissants les ont rendus célèbres.

Mais, lorsqu'on est danois, natif d'un pays luthérien où il est de bon ton de maîtriser tout sentiment, où donner une gifle à un enfant est passible d'une amende, où le bruit d'un vélo peut fendre le silence d'une rue de Copenhague, comment fait-on ? La question, certes, ne se pose que très rarement : voir le Danemark en finale d'une compétition de haut niveau est inhabituel. Mais, lorsque l'imprévisible se présente, comment réagir ? Flemming Toft s'est retrouvé dans cette position il y a dix ans, lors de l'Euro 1992, en Suède. Cet événement l'a marqué d'une empreinte indélébile.

A l'instar du peuple danois, le commentateur vedette de TV2 ne s'attendait vraiment pas à ce que le Onze national se hisse en finale. Et pour cause : il n'avait pas réussi à se qualifier. Mais le forfait de l'équipe de Yougoslavie, pays alors en guerre, allait changer le cours des choses. Flemming Toft se souvient qu'il était déjà parti en vacances en Grèce lorsqu'il reçut un coup de fil de son employeur : « Fais tes valises et reviens, l'UEFA (l'Union européenne de football) a décidé de faire appel au Danemark pour remplacer la Yougoslavie. » Le mois de juin fut délicieux pour le journaliste, qui vibra à l'unisson de ses concitoyens à l'incroyable parcours des « Danish Dynamites ».

Les Scandinaves n'allaient pas faiblir le jour de la finale face à l'Allemagne et, lorsque Kim Vilfort assomma l'adversaire en inscrivant le deuxième but des Rouges et Blancs, l'émotion était à son comble : comment alors extérioriser cette vague de joie profonde ? Flemming Toft, en manque d'expressions, se surprit lui-même à ériger un mot surgi de nulle

part : « Hutlihut ! ». Prononcez « Houdlihou ». « Je ne sais pas pourquoi j'ai crié ça, se demande-t-il encore aujourd'hui. Ce mot ne veut strictement rien dire du tout. » C'est sans doute pour cette raison que l'expression mystérieuse est devenue très populaire. Pour les Danois, Flemming Toft, personnage par ailleurs fort discret, et môme un brin réservé, restera toujours « M. Hutlihut ». A tel point que, dix ans après avoir commis cet « écart » de langage qu'il n'a jamais reproduit depuis, le journaliste de TV2 continue à y être associé. Son absence de l'antenne pendant une demi-année, en 2000, le temps de s'occuper de la communication du FC Copenhague, l'un des principaux clubs du pays, n'a eu aucun effet. En

FLEMMING TOFT



Agé de 48 ans, Flemming Toft travaille pour la chaîne danoise TV2 depuis 1988. Il n'a manqué qu'une Coupe du monde depuis 1978.

avril, à deux mois du coup d'envoi du Mondial à Séoul, la filiale danoise du constructeur automobile sud-coréen Hyundai s'est adressée au reporter pour lui proposer de tourner dans une publicité. Moyennant un cachet non négligeable, il n'aurait eu que deux mots à dire : « Hyundai, Hutlihut ! » « J'ai refusé, glisse-t-il, je ne veux pas que mon image soit associée à un produit commercial. »

D'autres s'en seraient-ils chargés pour lui ? Shubidua, l'un des groupes de pop les plus populaires du Danemark, s'est momentanément débaptisé pour sortir, sous le nom des Hutlihuts, un disque de deux chansons avant la Coupe du monde. Le titre-phare, qui se vend comme des petits pains, précise Flemming Toft avec fierté, s'intitule *Le Danemark est le meilleur*. Le commentateur devra-t-il improviser un nouveau cri de victoire lors de la finale, le 30 juin ?

Antoine Jacob

Une nouvelle guerre des étoiles

SFR PARTENAIRE OFFICIEL

SFR soutient l'Équipe de France championne du monde 1998 contre l'Équipe d'Uruguay double championne du monde 1930 et 1950.

Vous serez toujours plus qu'un simple supporter

www.sfr.fr

groupe cogelal

Y A PAS PÉNO

JEAN-MICHEL NORMAND

Beau comme l'antique

Le spectacle du football n'est pas toujours enthousiasmant et les pratiques qui l'entourent pas forcément reclusantes. Mais voilà, il s'agit du sport numéro un dans le monde, une culture planétaire à travers laquelle s'expriment avec le plus d'exaltation les identités, locales comme nationales.

Le basket-ball, le handball ou le rugby, qui se pratiquent, eux, avec les mains, sont des disciplines collectives tout aussi accessibles et dont le jeu est même plus rythmé. Elles tolèrent beaucoup moins d'imprécisions et d'erreurs que ce jeu pour manchots où il faut utiliser ses pieds, parties du corps pas vraiment avantagées par la nature lorsqu'il s'agit de manier un ballon : elles ne sollicitent, à l'intérieur du cerveau, qu'une aire corticale ridiculement petite comparée à celle qui commande la préhension manuelle.

Sauf sans doute chez Zinedine Zidane, qui, lorsqu'il caresse la balle, donne l'impression d'avoir une main à la place du pied.

Pourquoi donc a-t-on besoin de s'intéresser, voire de s'enflammer, pour ce sport ? Un jour, même le plus abruti des hooligans a sans doute été vaguement effleuré par ce grave questionnement originel. Selon certains ethnologues, nos atomes crochus avec le foot remontent à la préhistoire.

L'organisation d'une équipe – des arrières pour bloquer et repousser l'adversaire ; une escouade très mobile en milieu de terrain pour lancer l'offensive ; des électrons libres sur le côté pour infiltrer les flancs ; des exécuteurs des hautes œuvres installés en pointe pour porter l'estocade – évoquerait furieusement le dispositif des chasseurs de mammoth. La piste est intéressante.

Le sociologue Christian Bromberger avance une thèse plus en phase avec la civilisation présente. « Le football, dit-il, est un condensé de l'existence. Sur le mode de l'illusion réaliste, il théâtralise les valeurs cardinales du monde contemporain. »

Parallèlement aux exigences collectives qui mènent à la victoire, le foot porte aux nues la réussite individuelle, grossit démesurément la moindre erreur et a même inventé le but contre son camp. Activateur dramatique, l'aléa y est fréquemment décisif – les scores y sont plus serrés et les superstitions encore plus développées qu'ailleurs – comme pour rappeler qu'un petit rien peut changer une destinée. On y voit des naufrages suivis de rédemptions, on y rencontre le courage et la bassesse (pour gagner, il faut savoir simuler une faute, tirer discrètement le maillot de l'adversaire), les foudres de la justice immédiate, faillible mais sans appel, de l'arbitre.

Miroir de la société, le foot est aussi un antidote à l'omniprésence de la rationalité. « Il est paradoxal que des sociétés méritocratiques, obsédées par une juste mesure des compétences, ayant fait de la vérité et de l'équité leurs idéaux, se soient donné pour aune universelle de leurs confrontations un sport qui laisse un aussi vaste champ à l'erreur et à l'injustice », s'amuse Christian Bromberger.

Le ballon rond s'inscrit dans la dimension de la tragédie, telle que la définit Aristote : « Celle qui comprend tous les événements qui font passer les personnages du malheur au bonheur ou du bonheur au malheur. » Le foot, c'est beau comme l'antique.



DESSIN SOPHIE DUTERTRE

Un éclat de football



par Eric Holder

Eric Holder est né en 1960, à Lille. Après avoir passé son enfance en Provence et exercé divers métiers, il s'est installé dans la Brie. Ses ouvrages aux éditions Le Dilettante : *La Belle Jardinière* (1994), *En compagnie des femmes* (1996), *Nouvelles du Nord et d'ailleurs* (1998) et *Masculins singuliers* (2001).

Qu'est-ce qui lui avait pris, ce jour-là ? Depuis le temps, je cherche, je ne trouve aucune réponse. C'était peut-être une fantaisie – je suis très bête, ça m'arrive très souvent, mais qu'est-ce que je sais de la fantaisie ? Et puis il a quelque chose d'à la fois plus joli et moins beau : c'était peut-être un bon père, un vrai bon père, le genre de père qui pense à son fils, et que la priorité pour lui, c'est qu'il s'adapte. Vite, bon sang, vite !

Avec le temps, si j'agite ce moment-là trop fort, la neige retombe dru dans la boule, j'y vois mal. A première vue, je dirais qu'on avait pris mes empreintes digitales sur un questionnaire visant à m'inclure, plus tard, au sein de quoi, dans quel fichage ? Je murmure, sinon, qu'il devait y avoir du tricolore partout, qu'il était mentionné en caractères sérieux que je ferais partie, dorénavant, d'une fédération nationale (j'avais 10 ans – on devrait amener les gamins plus tôt au foot : à 10 ans, on lit, on a même, dans la valise, des livres, et pas des moindres, pas de ceux qu'on oublie. Avec beaucoup de chance : des chefs-d'œuvre, justement). On donna des photos d'identité. Le tour fut joué.

Je m'appelle Bruno. Je pourrais avoir pour prénom François, ou Jean-Luc – c'étaient ceux des copains du Nord. Je viens de les récupérer dans l'entrée, entre la cave et l'étage. Je garde en mémoire avec la même netteté que le père était fier de moi, l'inscription terminée. Pour peu que je remue à nouveau le globe avec trop d'empressement, je dirais qu'il m'aurait pris le bras sans brutalité – Allez, quoi ! en le caressant un peu ! Nous aurions été boire quelque chose de bon dans un café (Un café du Sud ! On ne s'y fait jamais tout à fait. Quel soleil !). Mais il est possible qu'une certaine coupe de champagne, bue ensemble à 11 heures, à Draguignan, au sortir des épreuves du bac, ait oblitéré jusque dans mes futurs vieux jours toute cette catégorie de souvenirs entre nous. Il ne m'appelait – m'appelle – pas

Bruno. Dans le cas contraire, il savait qu'il m'aurait fait sursauter. Et si cela le prend à présent, il sait qu'il m'inquiète.

« Qu'il s'adapte. Vite, bon sang, vite. » Il y avait, oui, de l'urgence. J'étais arrivé deux mois auparavant, en provenance de Calais (Pas-de-Calais), à Saint-Tropez (Var). Et je n'avais pas un seul véritable ami en ville. En ville ? Saint-Tropez comptait 5 000 habitants du début d'octobre à la fin avril, lesquels n'avaient pas encore vendu la maison de la famille, et de la famille avant elle. Pour ne pas qu'on les comprenne, les camarades de la communale, sans s'en douter, transmettaient un provençal immémorial, tel qu'à Sainte-Maxime, de l'autre côté de la baie, on ne le comprenait pas. Deux événements marquaient l'année – on comptait pour rien qu'Untel, l'été, organisait une fête à tout casser, car qui se souciait d'Untel autrement que sur scène ? –, la Bravade, à la mi-mai ; la noria des tracteurs dans le village, à l'automne, qui portaient le raisin des vendanges à la coopé. Pour ma part, Calais n'avait été que le dernier avatar d'un périple nordiste, Lille, Le Touquet, Hazebrouck, Saint-Omer, c'était à s'y perdre, mais toujours étaient apparues des constantes : il y avait eu des bonnes, on demandait à sortir de table (coutume qui demeurerait dans le Sud, les tables seraient-elles des cageots). Le copain du samedi après-midi n'était pas invité sur bristol, mais nos parents avaient tenu conciliabule.

On ne me mangea pas tout cru dans les vestiaires le premier jour, ni les suivants. Les petits Tropéziens avaient mieux l'habitude de l'étranger que les Lucois ou les Borméens, contre qui nous jouerions. Sur l'emploi du temps affiché à l'entrée du stade, nos heures étaient réservées sous la mention « Poussins ». Cette catégorie ne visait que moi. Au même âge, les autres étaient des hommes. Ils en avaient l'assurance, le délié dans les gestes, les emportements, une certaine forme de générosité, aussi, qui consiste à veiller sur un poins aguerri que soi. On me passa le ballon, au début, le temps de voir, et avant de le reprendre. On me flanqua arrières droit. J'avais intégré l'équipe dite « de déplacement », j'aurais pu rester « en réserve ». Ils avaient donc commencé par être gentils, mes-collègues-dans-la-vie (et non pas ceux d'école, ou des parents).

Pourtant, je m'aperçus qu'ils existaient, à l'école. Dans la même salle de classe. Je ne les avais pas vus. Ils font partie de ceux qui ont souvent en réserve un sourire pour vous, à la sortie du cours. « Et si on discutait tous les deux, à la récré ? », semblent dire leurs yeux, mais vous êtes passé devant, à les heurter, dans la presse. Bien entendu, j'ai des excuses : il était souvent question d'art, dans toutes mes familles propres et éloignées. L'art, pour eux, pour moi, dans leur existence quotidienne, avec un peu plus de ferveur dans leurs discussions, puisqu'ils avaient le temps de se concentrer davantage, c'était d'ajouter de la beauté à de la beauté. D'en rajouter, même. Ils se « schikkaillaient » à propos d'un peintre obs-

cur, et tel autre peintre avait-il été, oui ou non, son élève ? L'art dominait tout. Or il est possible, toujours tendu vers les étoiles, que vous suspectiez les autres de n'avoir pas d'art. Pas de goût. Pas de lectures. D'être démuné de tout. D'être bien moins riche qu'un pauvre. Avec ma famille propre (mes parents), on savait ce que ça voulait dire : on était pauvres. Dans le Sud, d'accord. Mais à manger tous les jours le restant d'un porridge froid, qui lui-même provenait d'un restant de... (Ma famille éloignée disparaissait pour le coup à l'horizon. Quel pari inouï ! La branche lointaine suspectant mes parents de manquer, subitement, d'art. Et ces derniers, avec le temps, s'en tirant avec quelle majesté ! Quel brio ! Quel feu d'artifice permanent ! A vous rendre amoureux – et pas amoureux bêtement – du mot « Art ».)

Je crois que c'est Guitou qui est venu me parler le premier, après l'entraînement. A bien y réfléchir, c'était même le meilleur sur le terrain. Un passe-partout. Un de ceux qui ont ça dans le sang, cette vivacité en dribblant – hop ! hop ! Cette seconde pour nous qui en

Le lendemain, il m'offrait ses anciennes chaussures à crampons.

Il était seul à savoir à quel point il s'agissait d'un cadeau formidable

dure dix pour eux, le temps, en plus, de réorganiser la défense en criant, Toi ici, et toi là. Il était déjà un peu gros, il n'empêche. Avec les filles, il était doué d'un pouvoir étrange. Et tu crois que c'est moi qui lui aurais adressé la parole ?

Le lendemain, il m'offrait ses anciennes chaussures à crampons. Il était seul à savoir à quel point il s'agissait d'un cadeau formidable, d'une patine brillante comme un métal, les siennes. Les autres admettaient que ce devait être phénoménal, la différence pour moi, dans la « croûte », entre les « Guitou » et les tennis pourraves que je dérobais, en outre, au sac de gym scolaire. Il ne m'invitait jamais chez lui. Et, lorsqu'il venait me voir, il ne rentrait jamais dans l'aile de la vieille maison que des amis nous louaient, dans la campagne près de Gassin. On restait à l'extérieur en tournant gauchement nos pieds dans la poussière de la pinède. S'il en était allé autrement, Guitou aurait fait l'aveu de n'avoir pas – quoi ? de lectures, peut-être ? Que je sois un très médiocre footballeur lui importait peu – du moins hors le stade. Et il savait mieux que moi « faire plaisir » : il m'avait demandé de lui prêter un bon livre. Qu'il dut entamer, trois pages. Que je ne revis plus. A mon tour

de lui souffler la balle sous le nez, ainsi qu'à d'autres, j'accélérais en direction de Sylvestre. « L'ange » – son surnom – n'était pas placé. On avait dû lui donner un poste à son arrivée, il ne s'y était pas tenu. Il arborait des tenues plus miteuses que les miennes – cela ne l'aurait pas gêné de jouer en slip. Il les portait cependant avec une telle désinvolture que le regard, en survolant un match, s'arrêtait sur lui, sa touffe de cheveux sauvages. Il semblait qu'il fût toujours dans la partie lumineuse de l'herbe. Il attendait là on ne savait quoi, les yeux à demi-clos sous le soleil, fermé aux ordres et, aurait-on dit, au jeu. Il était à la fois plus âgé que nous et plus enfantin. Soudain, soit que notre situation l'excitait, soit qu'il répondit à un code intérieur, il montait à l'avant, en pointe. Je crois avec le recul que l'attitude d'un d'en-face déclenchait cela, c'était impalpable, cette manière que certains garçons avaient, de l'autre côté de la ligne d'envoi, non de gagner, mais d'écraser.

Sylvestre ne musardait pas. « L'ange » nous inscrivaient un score dont nous avions curieusement un peu honte, des buts dérobés et farouches. Il était plus âgé que nous, donc. Il était aussi, à la communale, place des Lices, une année en dessous. Je fis quelques-uns de ses devoirs, intégralement. Il écopa de sanctions pour ne pas les avoir recopiés. La première fois qu'il m'invita chez lui, je sautai en l'air. Une cabane au fond du jardin, avec une fenêtre, un volet ! C'était là qu'il venait se réfugier tous les soirs, quand son père rentrait. Pas son lieu de résidence. Et son dabe, c'était du genre à cogner, un peu, sa mère d'abord, et puis, apercevant son fils, et trop heureux de trouver enfin un homme en face de lui (parce que la mère, en plus, il l'aime ! par rapport à ce qu'il porte en lui, il pourrait la massacrer), à lui coller au train avec une frénésie inconcevable. Mais la course s'arrêtait au perron. Le matin, Sylvestre attendait que son paternel soit parti pour aller prendre son petit déjeuner à la cuisine. Ah ! Certes ! Un petit déjeuner de luxe, avec maman debout et attentive à ses côtés, ne sachant plus quoi faire, versant maladroitement le jus d'orange.

Ah ! l'art aussi en prenait un coup... C'est vrai que, dans ces conditions-là, il louvoyait un peu vers une sortie cachée, l'art. Une entrée des artistes. Espèce de faux-cul, va ! Dans la chaude maisonnette de la forêt, où entraient le balancement noir et blanc des feuillages, on pouvait bien fixer les motifs du duvet sur le lit – des fleurs dégueulasses –, l'art faisait dire qu'il s'était éclipsé. Qu'il reviendrait, promis ! Qu'il s'absentait.

Ici, je prie le lecteur de bien vouloir m'excuser. Je voulais écrire ça à propos de football. Par priorité, et de cette façon-là. Or la place m'est comptée.

■ A l'occasion du Mondial, les éditions du Dilettante ont choisi six auteurs issus de leur « centre de formation », afin qu'ils détaillent leur vision du football.

